


# Voyage en France

Victor-Eugène Ardouin-Dumazet


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



# Voyage en France

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

**L'Armée et la flotte en 1895.** — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — 1 volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

**L'Armée et la flotte en 1894.** Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — 1 volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

**L'Armée navale en 1893.** — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — 1 volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

**Au Régiment — En Escadre.** Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. 1 volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

**Le Colonel Bourras.** Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 centimes. (Berger-Levrault et Cie.)

**Le Nord de la France en 1789.** — Flandre. — Artois. — Hainaut. — 1 volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

**La Frontière du Nord** et les défenses belges de la Meuse. — 1 volume in-8. (Baudoin.)

**Une Armée dans les neiges,** journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — 1 volume grand in-8 illustré. (Rouam.)

**Études algériennes.** — 1 volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

**Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892.** — 1 volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

---

**Voyage en France.** Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Monthyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

— 1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche. 2e *édition* (1898).
— 2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime. 2e *édition* (1901).
— 3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle. 2e *édition* (1901).
— 4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant. 2e *édition* (1901).
— 5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire. 2e *édition* (1901).
— 6e Série : Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Haute-Normandie, Pays de Caux. 2e *édition* (1901).
— 7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez. 2e *édition* (1901).
— 8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue (1896).
— 9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois (1896).
— 10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins (1896).
— 11e Série : Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin (1897).
— 12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes (1897).
— 13e Série : La Provence maritime. 2e *édition* (1899).
— 14e Série : La Corse (1898).
— 15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine (1898).
— 16e Série : De Vendée en Beauce (1898).
— 17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie (1898).
— 18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord (1899).
— 19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut (1899).
— 20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes (1899).
— 21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine (1900).
— 22e Série : Plateau lorrain et Vosges (1900).
— 23e Série : Plaine comtoise et Jura (1901).
— 24e Série : Haute-Bourgogne (1901).
— 25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais (1901).

**Sous presse :**

— 26e Série : Berri et Bourbonnais.

Dix autres volumes compléteront ce grand travail activement poursuivi par l'auteur.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

# Voyage en France

## 25e SÉRIE

## Basse-Bourgogne et Sénonais

Département *de l'Yonne*
Parties des départements *de Saône-et-Loire*
*de la Côte-d'Or, de l'Aube*
*de Seine-et-Marne et du Loiret*

AUTUNOIS — MORVAN BOURGUIGNON — AUXOIS — LA MONTAGNE
DUESMOIS — AUXERROIS
TONNERROIS — SÉNONAIS — PUISAYE — GÂTINAIS

***Avec 24 cartes ou croquis***

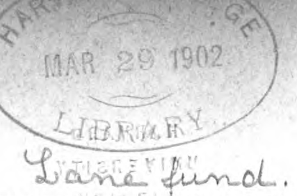


BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1901






# CARTE D'ENSEMBLE DE LA 25e SÉRIE

Montereau
Sergines
Pont-s-Yonne
Villeneuve-l'Archevêque
Puiseaux
Lorrez
Cheroy
Sens
Château-Landon
PAYS D'OTHE
Cerisiers
Bar-s-Seine
Essoyes
Beaune
Ferrières
Villeneuve-s-Yonne
Ervy
Chaource
Courtenay
Montargis
St Julien
Joigny
Brienon
les Riceys
Mussy
Montigny
GATINAIS
Châteaurenard
St Florentin
Flogny
Bellegarde
Aillant
Seignelay
Ligny
Cruzy
Châtillon-sur-Seine
LOIRET
Chateauneuf
Tonnerre
ORLEANS
Lorris
Châtillon-Coligny
Charny
Chablis
Ancy
Laignes
Recey
Jargeau
Ouzouer
AUXERRE
Noyers
Aignay-le-Duc
Sully
Loire Fl.
Toucy
YONNE
Yonne
Bléneau
Coulanges-la-Vineuse
Vermenton
Montbard
Gien
St Fargeau
Courson
l'Isle
Baigneux
PUISAYE
St Sauveur
Coulanges-sur-Yonne
Flavigny
St Amand-en-Puisaye
Avallon
Guillon
Semur
St Seine
Vezelay
Precy
Vitteaux
MORVAN
Quarré
AUXOIS
Saulieu
Sombernon
Pouilly
Liernais
Arnay-le-Duc
Bligny
Lucenay
Epinac
Nolay
St Léger
Autun
Couches
Mesvres
le Creusot
Montcenis
Montceau
Mont St Vincent
Seine Fl.
DUESMOIS
MONTAGNE

*Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'état-major au 1/80.000e.*

# VOYAGE EN FRANCE

## I

### LE SEUIL DE LONGPENDU

La Dheune et le canal du Centre. — Les plâtrières de Saint-Léger. — Les mines de Saint-Berain. — L'étang de Montaubry. — Les étangs de Longpendu et de Montchanin. — Montceau-les-Mines. — Le bassin houiller de Saône-et-Loire. — Histoire des mines de Blanzy. — Les œuvres sociales.

Montchanin-les-Mines. Août.

L'espèce de couloir ouvert entre la Côte d'Or et les monts du Charollais est devenu de nos jours le théâtre d'une prodigieuse activité. Jadis la Dheune seule le parcourait, aucune route ne suivait cette dépression naturelle conduisant presque sans pente de la Saône à la Loire. On l'emprunta pour le tracé du canal du Charollais; dès lors ce fut un lieu de passage naturel; le dé-

veloppement inattendu de l'extraction de la houille vint accroître l'importance de cette voie ferrée près de laquelle grandissaient les établissements du Creusot. Aussi la vallée et son prolongement sur le versant de la Loire par la vallée de la Bourbince furent-ils de bonne heure parcourus par un chemin de fer. Voies navigables et voies ferrées se sont rapidement bordées d'usines. Aujourd'hui par le Creusot, par Montchanin, par Montceau-les-Mines, ces confins du Charollais, du Chalonnais et du Morvan sont un des points vitaux de notre pays.

Dans les environs de Chagny, rien ne semble faire prévoir cette activité presque fébrile; les collines sont couvertes de vignobles appartenant encore aux grands crus de la Bourgogne. Au fond des petites vallées s'étendent des prairies très vertes; mais bientôt des cheminées d'usines apparaissent, révélant l'approche des mines de fer et de houille.

Saint-Léger, au bord du canal, au pied d'une haute colline, a déjà le caractère industriel; sa longue rue est bordée d'habitations ouvrières. La montagne, exploitée pour le gypse, alimente de grands fours à plâtre. Partout où les prairies sont suffisamment amples, où l'herbe est assez savoureuse, on rencontre des bandes de beaux

bœufs blancs charollais, gloire et beauté des pâturages.

Le terrain houiller s'annonce près de Saint-Berain-sur-Dheune. La mine est fameuse dans l'histoire de la spéculation ; elle a donné lieu au grand débat où fut mêlé Émile de Girardin. Malgré les espérances fondées sur ce gisement, l'exploitation est fort modeste ; tout se borne à un seul puits, dit de la Charbonnière, ayant produit 13.000 tonnes en 1898.

En même temps que le charbon apparaît, les vignes cessent ; elles font place à des terres blanches et maigres où croissent la bruyère et le genêt ; quelques prairies et bouquets de bois contrastent avec la pauvreté de ce sol.

Celui-ci pourtant n'est pas sans valeur ; il constitue une puissante source de richesses ; jusqu'à la Loire l'argile est exploitée pour la production céramique. Il y a ici les usines les plus considérables de France pour la fabrication des tuiles, des briques et des carreaux. Il en est à Perreuil, dépendant des établissements du Creusot ; d'autres très importantes à Saint-Julien, près de l'étang de Montaubry qui sert à l'alimentation du canal du Centre, belle et sinueuse nappe d'eau dont les branches se prolongent, sur plus de deux kilomètres, dans trois vallées. Cet étang a été créé

spécialement pour le canal; bien qu'il ne soit pas tenu à toute son épaisseur d'eau — 15$^{m}$,20, — il n'en forme pas moins d'aimables paysages, grâce aux petites collines boisées de ses bords.

Plus loin est l'étang de Longpendu, encadré de bois; ses rives herbeuses dessinent de jolies anses. Cet étang existait déjà avant le canal; il est situé au point de partage même; ses eaux s'écoulent soit dans la Dheune, c'est-à-dire vers la Méditerranée, soit dans la Bourbince, c'est-à-dire vers l'Océan. Ce bassin, étalé à 301 mètres d'altitude, est donc un des points topographiques les plus intéressants de la France entière. Les eaux s'en déversent dans d'autres étangs formant comme un lac très allongé.

Dans ce paysage lacustre est la ville de Montchanin, centre ouvrier au milieu duquel les mines, les fabriques de produits céramiques et d'autres usines dressent leurs hautes cheminées fumantes. Les houillères appartiennent au Creusot, mais sont d'un rendement assez médiocre; les puits de Montchanin et ceux de Longpendu réunis ne donnent guère plus de 8.000 tonnes. L'extraction en est réduite à la suite d'incendies qui se sont déclarés spontanément.

La gare est assez loin du centre; pour gagner celui-ci, on traverse des champs auxquels des

câbles de cuivre portant l'électricité de poteau en poteau, donnent un aspect singulier. Montchanin même n'est qu'une suite de cités ouvrières; ce sont des maisons à un seul rez-de-chaussée ayant sur la rue une porte et deux fenêtres économiquement garnies, derrière les vitres, de feuilles de papier peint imitant des jalousies. Le cœur de l'étrange bourgade est formé par une longue avenue plantée de platanes, de frênes et d'acacias et bordée de demeures fort simples, souvent misérables.

En arrière de ces façades relativement heureuses, sont alignées les files moroses des habitations ouvrières. Pas d'autres monuments que les écoles.

Le Montceau-les-Mines, 6 février[1].

Le riche bassin houiller de Saône-et-Loire serait célèbre par ses institutions s'il n'était si voisin du grand centre industriel du Creusot, le plus puissant établissement métallurgique de France et peut-être du monde, du Creusot qui doit sa prospérité à ce même gisement houiller dont le Montceau est le centre le plus considé-

1. Ce chapitre a été écrit en février 1895, à la suite d'une catastrophe qui avait causé de nombreux deuils. Dans le pays on dit *le* Montceau, comme *le* Creusot, et non Montceau.



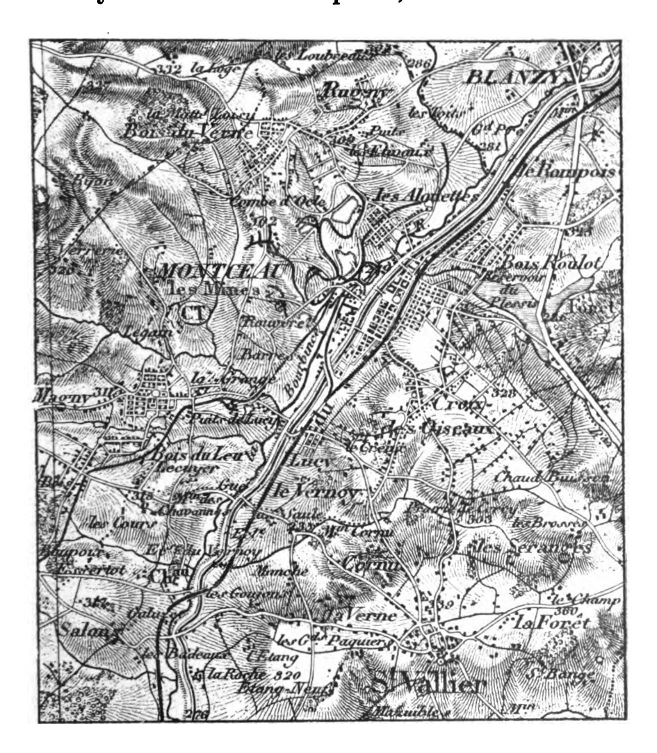
rable, si Blanzy, ville où 300 à 400 verriers vivent à côté des mineurs, a donné son nom au groupe.

En cette saison, par la neige qui couvre les collines et le fond de la vallée, avec le canal disparaissant sous une épaisse couche de glace, le paysage est d'une tristesse infinie. Au-dessus des coteaux dénudés et blanchis, parfois coiffés de villages régulièrement tracés, les hautes constructions des puits de mine se profilent anguleuses dans un nuage de fumée. Au fond de la vallée, la ville, ses usines, ses ateliers alignent des toitures recouvertes de neige, hérissées d'innombrables cheminées. Le Montceau hivernal ne ressemble en rien à celui que l'on voit en été; alors les toits rouges perdus dans les arbres, les cités ouvrières semées au flanc ou sur la crête des coteaux ont un aspect de gaieté que ne peut masquer le nuage de fumée qui plane sur le paysage. Ce site de houillères entremêlées de maisons tapissées de vigne et de plantes grimpantes est surprenant, pour qui connaît les corons lugubres du Nord, leurs murs de briques, leurs files uniformes perdues dans les espaces sans fin des champs de betteraves, ou les noires casernes de mineurs du bassin de la Loire.

Alors la ville et ses abords apparaissent ce qu'ils sont en effet : une des plus étonnantes con-

quêtes de notre époque, rappelant, par la rapidité de l'accroissement, les villes des pays neufs.

Il y a soixante ans à peine, le Montceau était




un « lieudit » de cinq ou six maisons. La ville est née avec l'exploitation houillère ; où il n'y avait rien, une commune de près de 22.000 âmes, une agglomération ouvrière de plus de 30.000 habi-

tants[1] ont jailli d'un seul jet, pour ainsi dire. La cité nouvelle vit et fonctionne avec tous ses organes, créée par un homme de volonté tenace, Jules Chagot, à qui elle a élevé une statue. Elle a même pris un aspect fort coquet; cette ruche de mineurs est une jolie ville, dont les rues sont larges, propres, bordées de beaux magasins, dont les monuments publics sont dignes d'une cité plus populeuse.

Cet avenir de la région du Montceau, ou plutôt de la région de Montcenis, du nom de l'humble ville qui fut la capitale de la contrée et n'est plus qu'une sorte de faubourg du Creusot, avait été pressenti depuis longtemps. L'histoire de ce petit coin de Bourgogne, entre le Morvan et les plaines de la Saône, n'est autre que celle des tentatives faites pour exploiter les affleurements de charbon dont les gens du pays se servaient pour le chauffage. Dès le quinzième siècle, des actes signalent la vente de terrains à charbon. Autour de Montcenis, près des trois ou quatre chaumières qui étaient le Creusot au dix-huitième siècle, il y avait une *charbonnière;* le nom est resté

1. Avec Saint-Vallier sa voisine. — Le Montceau avait 22.647 habitants au recensement de 1896; on en comptait 6.700 à Saint-Vallier. Mais dans ces chiffres sont comprises les cités ouvrières. La ville proprement dite, le Montceau, a 6.792 âmes.



à l'un des quartiers de la puissante cité industrielle de nos jours. On allait extraire la roche noire en des carrières pour en remplir des bannes dont le contenu devait alimenter le foyer des paysans.

Un annaliste de ce temps si rapproché de nous raconte que le propriétaire d'une des carrières, le père Dubois, autorisait l'extraction du charbon sur ses terres moyennant la redevance, pour chaque chargement traîné par six chevaux ou quatre bœufs, d'un écu de six livres et d'autant de vin que ce brave père Dubois pouvait en boire. Cette méthode commode d'exploitation du sol prit fin en 1769 par l'octroi à M. de la Chaise, baron de Montcenis, d'une concession embrassant tout le sous-sol de la baronnie. Cette vaste zone est devenue aujourd'hui le domaine du Creusot et de Blanzy. Un moment tout cela ne forma même qu'une seule propriété industrielle avec le Creusot, mais celui-ci fut bientôt séparé et les houillères de Blanzy devinrent, en 1833, une société particulière.

Les progrès furent rapides, favorisés, il est vrai, par l'ouverture du canal du Charollais, appelé maintenant canal du Centre, qui conduisait les houilles à la Loire et à la Saône, c'est-à-dire au Rhône, et plus tard, par la création des chemins de fer. En 1833, on avait à peine

dépassé 30.000 tonnes; de nos jours on a atteint 1.200.000 tonnes[1] et la marche ascensionnelle n'est pas terminée. D'ailleurs, le pays houiller est incomplètement exploré; on suppose que d'importantes couches de charbon se prolongent vers le Creusot, et la concession de Saint-Berain, fameuse dans les scandales du gouvernement de Juillet, est encore presque intacte; ses failles, ses irrégularités ne seront pas d'une exploitation avantageuse et seront dédaignées tant que le Montceau et Blanzy présenteront des couches aussi puissantes et régulières.

La puissance des couches, telle est la caractéristique du bassin de Blanzy. Pour ne citer qu'un chiffre, le puits Saint-Pierre rencontre à 92 mètres de profondeur une couche de 30 mètres; à 250 mètres, autre couche de 23 mètres; à 285 mètres, troisième couche de 15 mètres, soit 68 mètres d'épaisseur totale. Cette épaisseur même est une cause de danger, les houilles poussiéreuses sont très facilement inflammables.

L'exploitation ne peut se faire qu'au moyen de remblayage. Les énormes carrières de rem-

1. 1.499.929 tonnes en 1898 pour la concession de Blanzy; 199.336 dans les autres houillères de la compagnie. Avec les mines du Creusot, d'Épinac et de la Chapelle-sous-Dun, le département de Saône-et-Loire a fourni 2.096.055 tonnes.



blais creusées aux abords des puits pour combler les vides laissés par l'extraction sont une des curiosités du Montceau.

Mais on n'est pas parvenu sans efforts à implanter une telle industrie au cœur d'un pays solitaire. Comme cela se produit sur presque toutes les lignes de partage des eaux, même à une altitude peu élevée, la région n'avait qu'une population fort clairsemée. On peut considérer la contrée comme une faille, une cassure entre les Cévennes, c'est-à-dire les monts du Charollais et du Mâconnais et le puissant massif du Morvan. Les eaux de cette cassure divergent; de l'étang de Longpendu, près de Montchanin, elles descendent au nord vers la Saône par la Dheune, au sud vers la Loire par la Bourbince. Les deux vallées semblent n'en faire qu'une. Hautes, froides, humides, elles n'avaient que de rares cultures et se bornaient à un peu d'élevage. Les villages étaient rares, plus rares les villes; les plus voisines, Montcenis et Paray-le-Monial, étaient infimes; les grandes cités, Chalon et Autun, sont à quinze lieues de là. Il fallut donc tout créer de toutes pièces, édifier une ville, construire des quartiers ouvriers autour des puits, y amener des mineurs recrutés au loin, jusque dans le Bourbonnais et dans le Morvan, établir un réseau de

chemins de fer industriel de plus de 40 kilomètres. M. Chagot, qui fut le fondateur du groupe, entreprit tout avec une largeur de vues extraordinaire ; sans le caractère très religieux de l'organisation, qui a suscité des défiances injustes, la création de Blanzy serait plus célèbre. Elle mérite de l'être.

Blanzy ne laisse pas une seule misère ; la veuve reçoit une pension, elle a droit au chauffage ; les enfants sont élevés aux frais de la mine, la maison leur est laissée. En somme, un accident n'est pas une cause de gêne pour la famille de la victime. Quand une explosion se produit, quand la charité publique s'émeut, ces grands élans de générosité ont pour résultat d'accroître les ressources de ces malheureuses familles, non de les arracher à la mendicité, puisqu'elles n'y sont point condamnées.

Bien peu d'exploitations industrielles ont fait davantage pour leurs ouvriers. En subventions aux caisses de secours et de retraites, en fondations charitables, en établissements d'instruction, Blanzy dépense chaque année 1 fr. 56 par tonne de charbon extraite. Ce chiffre mérite l'attention ; il explique le peu de fréquence des commotions ouvrières au Montceau.

Jadis, il pouvait y avoir ici des causes de mécontentement, mais depuis que les ouvriers

gèrent eux-mêmes leurs caisses de retraite et de secours, que leur liberté de conscience est entière, que les magasins de la compagnie sont plutôt un moyen de maintenir dans une limite raisonnable les prix et la qualité des denrées, les excitations n'ont plus de prise[1]. La compagnie l'a si bien compris, que, dans ses publications et ses notices, elle avoue qu'elle se trouve bien de l'abandon de ses formules trop étroites de socialisme d'État. Si elle n'emploie pas ces termes mêmes, ils ressortent clairement de ses conclusions. Elle s'applaudit d'avoir enfin laissé la bride à l'initiative ouvrière qui, dit-elle, « dépasse tout ce qu'elle avait espéré ».

D'ailleurs, il faut rendre cette justice à M. Chagot que son organisation primitive ne pouvait être autre chose que ce qu'elle a été. Cette population, venue d'un peu partout, sans racines dans le pays, avait besoin de guides; les institutions patronales furent parfaites. Même aujourd'hui, bien des œuvres du début ne pourraient être abandonnées sans danger. Ainsi le médecin payé par la compagnie, c'est-à-dire par la mine, l'institution si heureuse des sœurs gardes-malades envoyées à domicile quand le cas est grave,

1. Ceci, je le répète, était antérieur aux tragiques événements de 1901.



l'hôpital, l'hospice, les ouvroirs, la pension pour les vieillards, tout cela fait corps avec le Montceau. De même le moulin à vapeur qui fournit, à prix modérés, d'excellentes farines que les ouvriers préfèrent à celles du commerce; car ils font leur pain au lieu de s'adresser au boulanger, le magasin qui vend à prix de gros l'huile et le lard, base de la nourriture ici et que la mine achète en grande quantité. Moulin et magasins ne pourraient être supprimés. De même encore pour le lait; le pays est pauvre en vaches laitières, l'élevage du bétail n'ayant pour but que la boucherie, n'aurait pu fournir les quantités nécessaires à cette puissante agglomération de plus de 30.000 âmes. Un domaine acquis pour éviter les procès intentés par les propriétaires qui avaient à se plaindre des effondrements, a été transformé en pâturages et a permis la création d'une laiterie qui fournit toute la ville d'un aliment de première nécessité.

Au fond, tout cela est une forme de l'association; les dépenses faites par la compagnie peuvent être considérées comme un prélèvement librement consenti sur les salaires au bénéfice de la communauté.

La Compagnie participe aussi par des subventions aux nombreuses sociétés sportives et musi-

cales, elle fournit des subsides à une excellente harmonie municipale, tout ce qui fait la vie de la ville et lui donne son air prospère et heureux.

Aux régulières cités ouvrières du début, à la maison coquette, il est vrai, mais trop semblable à ses voisines, a succédé la vente des terrains, l'aide financière dans la construction et l'édification de la demeure au goût de celui qui l'élève et a la joie de s'en sentir le maître, de lui donner une allure bien personnelle. Le résultat est excellent; plus de quatre cents acquéreurs ont ainsi construit des maisons. La compagnie n'est intervenue que pour donner à l'ensemble un plan régulier et l'attrait des plantations. A ceux qui veulent une habitation de ce genre on prête une somme de 1.000 fr. remboursable en dix ans sans intérêt.

Ceci est pour les concessions de terrain, mais la compagnie a été plus loin : elle avance de l'argent à ceux qui achètent en dehors de son domaine ou qui veulent construire sur un terrain depuis longtemps à eux. Pendant cinq exercices, pris comme base, on a ainsi avancé 469.792 fr. à cinq cent quarante d'entre eux. Afin de ne pas enlever la maison à la famille d'un ouvrier mort avant d'avoir remboursé, un ingénieux système d'assurance sur la vie a été imaginé avec le con-

cours d'une banque populaire appelée *la Prudence,* autre création de la compagnie.

Il serait trop long d'exposer toutes les œuvres d'assistance organisées ici; je signalerai cependant l'atelier de tissage de soieries et de cotonnades créé pour donner du travail aux femmes et aux filles de mineurs et qui rend de grands services à la population : il occupe 460 ouvrières.

Cette analyse de l'œuvre accomplie dans le bassin de Blanzy suffit à faire comprendre le sentiment qui a poussé les représentants de la compagnie à retracer publiquement leur entreprise sociale dans la notice où j'ai puisé. Le caractère étroitement religieux d'une partie de ces institutions a parfois empêché de leur rendre justice; mais montrer ce qu'a pu la volonté d'un homme pour réduire au minimum les risques de l'existence dans une énorme population ouvrière est faire œuvre saine. Sauf le danger permanent de la mine et les traîtrises de la nature violée par le travailleur du sous-sol et qui se venge ainsi, on peut croire l'agglomération heureuse. Par ce temps de socialisme, il y a peut-être du courage à le dire[1].

1. Une grève due à des excitations politiques et sur laquelle l'attention de la France entière s'est portée, a sévi sur le Montceau en janvier-février-mars de cette année (1901) et se prolonge encore au moment où ce livre est mis sous presse.



## II

### LA VALLÉE DE LA CÉRAMIQUE

La tuile de Bourgogne. — Les usines de la Dheune. — Origines de l'industrie de la tuile mécanique. — L'invention de Gilardoni. — Les grands centres tuiliers : Marseille, le Beauvaisis, le Nord, Pargny-sur-Saulx. — L'usine Perrusson. — Le grès cérame. — Montchanin. — Les usines de la Bourbince. — Ciry-le-Noble, Génelard, Palinges, Paray-le-Monial.

Paray-le-Monial. Décembre.

La Bourgogne est devenue la terre classique de la céramique de construction, c'est-à-dire de la brique, de la tuile, des carreaux, des tuyaux de terre ou de grès. Dans presque toutes les villes de France, aux abords des gares, des ports de canal ou de rivière, de grandes enseignes annoncent la tuile de Bourgogne. Celle-ci pénètre très loin, elle fait concurrence à bien des manufactures céramiques cependant outillées d'une façon puissante. Ce demi-monopole est dû au canal du Centre et à la Saône qui conduisent à bas prix les produits des usines établies sur leurs bords. Ce groupe de fabrication de la

tuile et de la brique mécaniques est moins important que celui de Marseille, mais il dépasse sans doute pour la valeur totale des produits fabriqués les groupes les plus puissants de l'Est, du Nord et du Sud-Ouest.

Je me proposais de décrire une des plus vastes usines établies sur le canal du Centre, celle de Montchanin, et de dater de cette ville ouvrière une brève étude sur la céramique de construction. Le directeur de l'établissement n'a point répondu, même par un refus poli, à ma demande de visite; mais j'ai eu la bonne fortune de recevoir un accueil empressé dans une des plus vastes manufactures de la contrée, celle de la 9e écluse, à Écuisses, où l'on est entré avec succès dans la voie de la décoration artistique des habitations.

J'ai déjà signalé l'existence de la fabrication céramique dans beaucoup de centres riverains de la Saône et du Doubs, à Chalon, Chagny, Pouilly et Navilly où la production est considérable[1]; mais celle-ci n'atteint pas l'importance et surtout la variété rencontrées dans les usines qui bordent la Dheune et la Bourbince. Là on produit la tuile, la brique, les tuyaux, les car-

1. 24e série du *Voyage en France*, chapitres VIII et XI.

reaux de grès, les bouteilles à encre, la céramique d'art, les objets réfractaires; enfin, à l'extrémité de cette rangée de fabriques, longue de 90 kilomètres, à Digoin, la faïence possède un de ses groupes les plus considérables de la France entière[1].

Chagny est déjà sur cette bande de céramique; là commence la rangée des vastes constructions où les briques et les tuiles crues sont étagées jusqu'au moment où elles ont atteint le degré de siccité suffisant pour permettre la cuisson. Dans le défilé même qui conduit de la Saône à la Loire, vallée à deux pentes ayant son seuil à Longpendu, les établissements s'ouvrent par les vastes usines de Saint-Julien-sur-Dheune, gros bourg industriel qui exploite en outre de puissantes couches de gypse transformé en plâtre auquel le canal assure des débouchés, grâce au bas prix des transports par eau.

Les principales manufactures de Saint-Léger sont une dépendance de celles d'Écuisses. Comme celles-ci elles sont d'origine relativement récente. La grande industrie céramique en Bourgogne ne remonte pas à plus de cinquante ans; elle eut son origine à Autun, ville assez mal

1. Voyez pages 359 et suivantes de la 24e série.

placée au point de vue économique : elle n'a pas de canal et ne possède que des chemins de fer à faible rendement. Comme dans le reste de la France, la création d'établissements pour la fabrication mécanique des tuiles est due à l'invention de Xavier Gilardoni, tuilier à Altkirch, dans le Haut-Rhin. Dans son livre sur la *Céramique du bâtiment*[1], M. Lefèvre nous apprend que cette découverte « qui allait révolutionner la fabrication de la tuile et la porter à ce haut degré de perfectionnement où nous la voyons aujourd'hui », eut lieu en 1841. Cette découverte de la tuile à emboîtement faite à la machine est bien française; elle a rendu célèbre le nom de Gilardoni dans le monde des architectes. Xavier Gilardoni, connu dans le monde des tuiliers sous le nom de *Père la tuile,* fut décoré de la Légion d'honneur en 1884, après avoir noblement refusé la Croix de fer que lui offrait le maréchal de Manteuffel au nom de l'empereur Guillaume.

L'usine primitive est, hélas! devenue allemande avec le reste de l'Alsace, mais les frères Gilardoni ont transporté en Champagne une partie de leurs établissements. Ils ont créé dans

1. Paris, librairie Masson.

le département de la Marne, à Pargny-sur-Saulx, une grande usine occupant de 150 à 200 ouvriers; cette fabrique, placée sur le canal de la Marne au Rhin, a maintenu à la France une des familles industrielles dont notre pays peut le plus justement s'enorgueillir. A côté d'elle des établissements semblables se sont créés; ils font de Pargny un centre important.

L'invention de la tuile à emboîtement n'a pas seulement fait naître la fabrication mécanique, elle a encore suscité les méthodes perfectionnées de cuisson; ainsi l'on est arrivé à l'idée aujourd'hui généralisée du four à feu continu. A peine le principe était-il appliqué, que l'on vit naître partout des usines, montées sous la direction de Gilardoni; de cette époque datent les vastes manufactures de Marseille, des Vosges et de Bourgogne. D'Autun la tuilerie mécanique se porta à Montchanin, plus favorisé par sa situation sur le canal, au cœur du bassin houiller. La fondation de ces grands établissements remonte à 1857-1858. En 1863, M. Perrusson créait ceux d'Écuisses; depuis lors le développement a été constant; de la brique la plus commune jusqu'à la porcelaine pure, tous les genres de production céramique ont été abordés.

La Bourgogne n'est cependant pas au pre-

mier rang pour la production, celui-ci appartient à Marseille. Grâce au port qui ouvre aux tuileries marseillaises l'immense bassin de la Méditerranée et jusqu'aux terres lointaines de l'Amérique du Sud, grâce au climat des rives méditerranéennes où les gelées sont inconnues et qui permet l'emploi de produits d'une cuisson incomplète, mais à bas prix, Marseille est le plus grand centre céramique du monde par ses briques, ses tuiles, ses tomettes et autres carreaux. En 1898, Marseille expédiait 155.000 tonnes de ces produits dans l'intérieur de la France, 80.000 tonnes étaient envoyées par mer. Elle possède environ cent usines mécaniques, dont 31 de premier ordre, occupant 4.000 ouvriers et ouvrières; pour conduire les produits au chemin de fer ou à bord des navires, il y a près de 500 charretiers et 121 marins montant 39 bateaux. On a produit la même année, dans ces grandes usines marseillaises qui bordent le chemin de fer au delà de l'Estaque, 60 millions de tuiles et 190 millions d'autres produits.

Mais aussitôt après Marseille, avant l'Est, avant les groupes importants du Beauvaisis et du Nord, vient la Bourgogne; peut-être même l'ensemble des usines de Saône-et-Loire n'est-il pas loin d'égaler l'énorme production marseil-

laise. Si les fabriques bourguignonnes ne peuvent atteindre le bas prix des articles marseillais, elles ferment cependant à ceux-ci l'accès des régions humides, à hivers longs et froids où le degré de cuisson de la tuile doit être énorme. On est parvenu à rendre celle-ci absolument impénétrable à l'humidité, à l'égal du verre ; dès lors la gelée ne saurait avoir aucune action désorganisante sur les produits soignés, parfaitement cuits, ayant acquis une sonorité semblable à celle de l'airain.

L'installation de la tuilerie mécanique et de la poterie sur les bords du canal du Centre a été favorisée par l'existence de puissantes couches d'argile à une faible distance de la voie navigable ; des chariots, des voies Decauville, les chemins de fer conduisent la terre sur les ports d'où les bateaux l'amènent à pied d'œuvre. Le canal entre donc pour une grande part dans cette prospérité. Depuis quelques années il a accru l'aire de dispersion des produits fabriqués par suite de l'emploi dans les usines de Saône-et-Loire, au Creusot, à Gueugnon, etc., des fontes de fer et d'acier venues du puissant bassin métallurgique de Meurthe-et-Moselle[1]. Les cha-

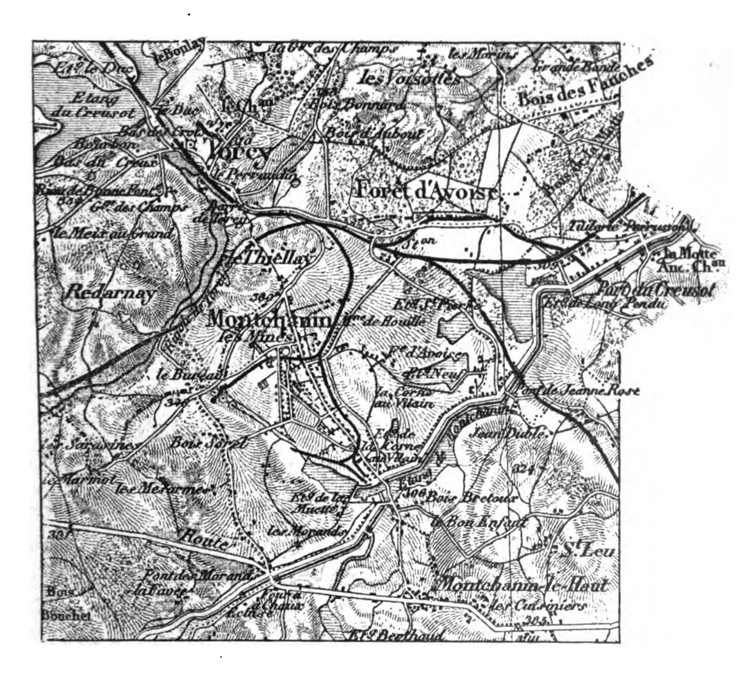
1. Voyez la 22e série du *Voyage en France*, chapitres II, V.

lands qui arrivent chargés de gueuse et de minerai prennent au retour les tuiles, les briques, les tuyaux, les carreaux de grès et les apportent à Nancy, à Verdun et à Toul, malgré la concurrence des établissements Gilardoni et des autres usines de l'Est.

Le chemin de fer a permis à la Bourgogne de dépasser même le rayon desservi par les canaux; si le réseau navigable en tous temps ne va pas au delà de Tours, les wagons emmènent la tuile jusque dans le bassin ardoisier d'Angers. Les couvertures de terre cuite sont jugées plus isolantes contre le froid et le feu, et remplacent l'ardoise dans beaucoup de constructions de l'Ouest. Cependant la Bourgogne se plaint; le combustible, on le croirait difficilement, y est cher; les mines spéculent sur la nécessité absolue du charbon. Et l'on voit en ce moment ce phénomène étrange : les charbons anglais venus par rails à Nevers débarquent sur bateau dans le bassin houiller de Montchanin!

Le Creusot, grand consommateur de briques et succédanés réfractaires, n'a pas voulu s'adresser à d'autres industriels pour ces produits spéciaux; il a profité de la présence d'argiles résistant aux feux des hauts fourneaux, sur les

bords du canal, vers la Gravoine, d'où elles sont facilement amenées, pour construire l'usine spéciale que j'ai déjà signalée. Elle s'élève près de Perreuil et alimente surtout les établissements




Schneider. Créée en 1842 et jusqu'alors assez modeste, elle a pris un grand développement à la suite de l'installation des aciéries Bessemer et Martin. Une faible partie des produits est livrée à d'autres industriels. La briqueterie de Per-

reuil, admirablement outillée, produit par an 15.700 tonnes de briques, 850 tonnes de tuyères et pièces réfractaires pour aciéries, enfin 2.000 tonnes de coulis réfractaire.

A quelques kilomètres en amont, l'usine Perrusson occupe une situation excellente. Les bâtiments touchent à la fois à la gare de Saint-Julien-Écuisses et au canal possédant ici sa 9e écluse du versant de la Saône. C'est une des manufactures les plus considérables de ce genre, car elle comprend, avec les annexes de Saint-Léger, 700 ouvriers ou ouvrières.

La tuile et la brique, qui étaient à l'origine le principal article de fabrication, demeurent naturellement la base du travail à la 9e écluse : machines et fours perfectionnés ont été établis à leur intention. Mais on n'en est pas resté à ces objets classiques ; MM. Perrusson sont entrés dans la voie ouverte à l'architecture par le décor des pièces céramiques et l'emploi des grès vitrifiés. La fabrication du carreau mosaïque dont les usines de la région de Maubeuge et du Cateau ont eu la primeur vers 1861 et 1868, figure aujourd'hui pour une grande part dans la production des ateliers au bord de la Dheune et de la Bourbince. Il en sort des carrelages d'un coloris, d'un dessin et d'une grâce remarquables.

C'est pour la Bourgogne une industrie nouvelle appelée sans doute à de grands développements, le carreau mosaïque d'un emploi si général en Angleterre, en Belgique, à Paris et dans le nord de la France, commençant seulement à prendre place dans les habitations du reste de notre pays.

La préparation de ces carreaux, à l'aide de terres de diverses couleurs incrustées sur le pavé cru en terre à grès, est fort intéressante et pittoresque. C'est, au moyen de moules successifs, la disposition des teintes par un procédé rappelant l'enluminure d'Épinal, où les couleurs sont placées à l'aide de cartons perforés[1]. Chaque machine qui comprime le pavé ainsi préparé est servie par neuf personnes et produit 1.800 carreaux par jour; aussi le prix de revient est-il assez élevé, surtout quand le dessin compliqué comprend de nombreuses couleurs. Les carreaux sont soumis à une telle température, qu'ils sortent du four vitrifiés, en quelque sorte, et d'une durée illimitée. Les usines de Saône-et-Loire sont parvenues à des résultats remarquables : Écuisses, Paray-le-Monial, Charolles, envoient leurs produits jusque dans l'Amérique du Sud.

---

1. Sur l'imagerie d'Épinal, voyez le chapitre qui lui est consacré dans la 22e série du *Voyage en France*.

L'emploi de plus en plus étendu, dans la construction, des terres cuites émaillées, surtout depuis l'Exposition de 1889, où la décoration céramique s'affirma avec tant d'éclat, a amené MM. Perrusson et Desfontaines à donner une large place à la production des émaux stannifères. Sous l'impulsion d'un artiste de talent et de goût, M. Ruffier, qui a installé son atelier à la 9e écluse, la tuilerie fait maintenant une très large place au décor monochrome ou polychrome. Il y a dans les magasins des frises et des panneaux qui sont des chefs-d'œuvre de grâce et de coloris. On a abordé aussi la statuaire : voici de belles statues de trois mètres de hauteur destinées à faire partie de l'entablement d'un grand hôtel de Savoie. Tout cela révèle un effort d'art promettant des destinées nouvelles à l'industrie bourguignonne.

La tuilerie de Montchanin, située plus loin, au cœur de cette grande bourgade ouvrière, a également abordé la production artistique, mais ne fait pas le grès cérame. Elle occupe près de 600 ouvriers. Tout autour, au long de la vallée de la Bourbince, on ne trouve guère que de petites briqueteries, jusqu'à Ciry-le-Noble, village que domine de loin, sur sa montagne isolée,

la petite cité féodale de Mont-Saint-Vincent, longtemps centre capital de la contrée, aujourd'hui oubliée, annihilée pour ainsi dire par les gros centres manufacturiers nés autour des houillères de Blanzy. Ciry a une production particulière, celle des grès et des briques vitrifiés pour l'industrie chimique. On y fait les cruches et cruchons de grès servant à renfermer la bière, l'encre, le cidre ; de là encore sortent en quantité les pots à moutarde et les terrines. Les communes voisines, notamment Pouilloux, participent à cette industrie que l'on retrouve plus importante encore à Palinges, chef-lieu d'un canton. La grande manufacture de cette petite ville occupe 400 ouvriers.

Le bassin houiller qui se prolonge jusqu'ici par le groupe de Perrecy-les-Forges[1], alimente en partie de combustible les fours de ces nombreuses usines. Il tire son nom du bourg de Perrecy, principal centre de la vallée de l'Ondrache groupé sur une pente de colline autour d'une belle église romane. Mais les puits de cette petite exploitation sont insuffisants pour tant de manufactures, céramique et métal-

1. La production de ce bassin de houille anthraciteuse, épaisse, assez inflammable, se tient annuellement aux environs de 40.000 tonnes (39.815 en 1899, 39.524 en 1898).

lurgie, doivent faire appel aux houillères du Montceau.

Un centre assez important, le Génelard, fabrique des briques réfractaires dites d'acier et possède des ateliers de construction où travaillent 150 ouvriers. Le calcaire y est exploité en de vastes carrières; d'autres industries et la navigation donnent beaucoup d'activité à ce bourg dont les deux ports, Vernisy et 16e écluse-Océan, ont expédié en 1898 plus de 55.000 tonnes, alors que les arrivages, comprenant surtout de la houille, n'ont été que de 2.000 tonnes.

Génelard est en outre un rendez-vous de commerce, dont les foires sont très courues, surtout celle du 13 mars, dite « foire aux écorces », où viennent les tanneurs d'une grande partie du Sud-Est et du Centre.

Ce premier groupe d'usines finit à Palinges, où la céramique, une importante féculerie, des fabriques de ciment, des carrières et des fours à chaux ont fait naître un centre de population assez considérable. Mais le port est loin d'avoir l'animation de celui de Génelard, bien qu'il ait encore donné lieu à un mouvement de 8.400 tonnes.

Les carrières de terre réfractaire bordent le canal à la descente vers l'Océan. Deux ports,

Digoine, dans la commune de Saint-Martin-de-Vieille-Vigne, et la Gravoine dans celle de Saint-Aubin-en-Charollais, expédient aux usines du seuil de Longpendu, l'un 13.000 tonnes, l'autre près de 29.000 de cette matière première. Mais les carrières ne suffisant pas à ces actives manufactures, celles-ci doivent tirer une grande quantité de terre des gisements de Diou, dans l'Allier.

Un moment interrompue, la ligne des industries céramiques reprend à hauteur de Paray-le-Monial : la fabrique de grès cérame de cette petite ville, la faïencerie artistique de Charolles et surtout l'énorme manufacture de faïence et de porcelaine de Digoin, terminent cette longue chaîne d'usines qui pourrait faire donner au défilé formé par la Dheune, le seuil de Longpendu et la Bourbince, le nom de vallée de la céramique[1].

---

1. Sur Paray-le-Monial, Charolles et Digoin, voyez les chapitres XXI et XXII de la 24e série du *Voyage en France*.

# III

## LE CREUSOT

**Le Creusot il y a cent ans. — Montcenis et sa cristallerie. — Grandeur et décadence. — Les avatars et les accroissements du Creusot. — Le site. — Aspect nocturne. — La ville du Creusot. — A travers l'usine. — Les mines, les aciéries, les forges, les ateliers de construction, d'électricité et d'artillerie. — Les œuvres patronales : écoles, mutualité, hôpitaux et secours.**

**Le Creusot.**

Le 3 août 1789, Arthur Young, visitant la Bourgogne inscrivait sur ses notes :

Moncenis, vilain pays mais assez singulier. C'est là que se trouve l'une des fonderies de canons de M. Wilkainsong (Wilkinson) ; j'en ai déjà décrit une située près de Nantes. Les Français disent que cet actif Anglais est beau-frère du docteur Priestley, par suite, ami de l'humanité, et c'est pour donner la liberté à l'Amérique qu'il leur a montré à forer les canons. L'établissement est très considérable, on y compte cinq cents à six cents ouvriers, sans y comprendre les charbonniers ; cinq machines à vapeur servent à faire aller les soufflets et à forer ; on en construit une sixième.

Que les choses ont changé ! Montcenis, la

capitale de ces abords du Morvan, qui donnait alors son nom aux usines et dont le Creusot n'était qu'un écart, Montcenis est toujours une ville, mais combien humble! C'est elle, maintenant, qui est l'annexe du Creusot, comme un faubourg écarté, assis entre deux mamelons dont l'un, encore couronné de débris de remparts, offre une vue superbe, tandis que l'établissement *très considérable* dont parle Young, et qui serait pour notre époque une installation assez modeste, est devenu la plus vaste usine métallurgique de France, sinon du monde. Autour d'elle une ville nouvelle est née, désordonnée dans son plan et son aspect, mais quinze fois plus peuplée que l'ancienne ville maîtresse de la région.

Montcenis avait cependant espéré un autre avenir, plus brillant[1]. Si la *charbonnière* était creusée dans le morne et profond vallon, *creusot,* ouvert au sein de misérables montagnes, c'est près de Montcenis que fut transférée la cristallerie de Sèvres, « manufacture des cristaux de la Reine », qui prenait le nom de cette

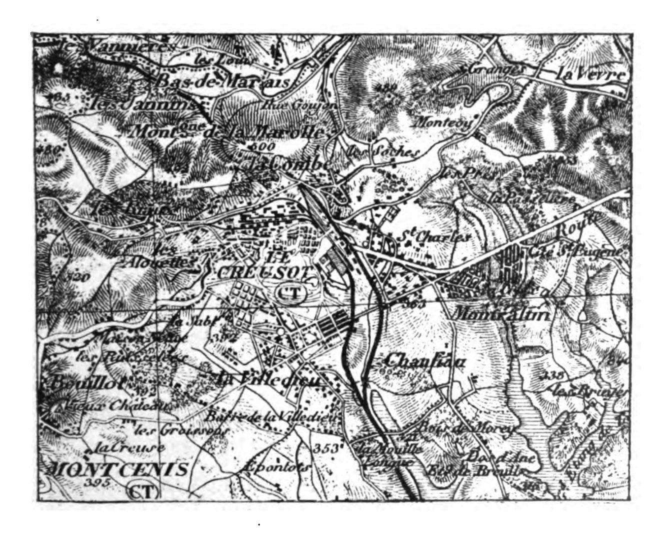
1. Au recensement de 1896, la commune du Creusot renfermait 32.034 habitants, celle de Montcenis 2.192. Cette dernière ville dépassée, dans son propre canton, par Blanzy, bourg du bassin houiller, peuplé de 5.204 âmes.

petite ville éloignée de trois quarts de lieue, avant de s'appeler définitivement le Creusot. L'usine était admirablement outillée pour l'époque et semblait appelée à la prospérité qui attendait Saint-Gobain et Cirey[1]. 350 à 400 ouvriers coulaient et taillaient les cristaux par les procédés nouveaux dus à l'Angleterre. Longtemps florissante sous la direction de MM. Chagot, dont le nom est inséparable des mines de Blanzy, la cristallerie de Montcenis disparut brusquement en 1831. Les usines de Baccarat et de Saint-Louis, à qui elle faisait concurrence, l'achetèrent et, aussitôt, éteignirent les fours.

Mais, pendant que la cristallerie sombrait, la métallurgie grandissait; on comptait alors un millier d'ouvriers dans l'usine du Creusot et 700 mineurs travaillaient à l'extraction du charbon. Déjà on signalait ces établissements comme « très importants ». Les pauvres habitations ouvrières, jusqu'alors groupées dans le fond du ravin, à l'endroit qui est devenu le faubourg des Riaux, se déplaçaient; une ville se créait autour et sur l'emplacement de la cristallerie abandonnée. Le nouveau centre, jadis simple écart de la commune du Breuil — aujourd'hui peuplée de

1. Sur Saint-Gobain, voyez la 20e série du *Voyage en France*, chapitre VI; sur Cirey, la 22e série, chapitre XVI.

1.235 habitants — était devenu une des communes populeuses de Bourgogne. Cependant l'usine ne semblait pas devoir s'accroître, bien au contraire; deux ou trois sociétés se succédaient pour aboutir à une faillite. Mais, en 1836,




le Creusot passait aux mains de M. Eugène Schneider, maître de forges à Bazeilles, qui s'associait son frère. Désormais les progrès furent énormes, incessants, grâce au génie industriel de cette famille. A peine les deux frères étaient-ils en possession des usines et celles-ci étaient accrues et transformées pour prendre part au

prodigieux essor donné à l'activité humaine par la découverte de la locomotive et la navigation à vapeur. Comme le Creusot n'avait pas de voie navigable aboutissant aux ateliers mêmes, MM. Schneider fondèrent à Chalon les chantiers de construction de bateaux de rivière et de petits navires devenus si considérables[1].

En 1838 une première locomotive sortait des ateliers du Creusot; l'invention du marteau-pilon, due à Bourdon, un des ingénieurs de l'usine, permit la forge de grosses pièces. Le Creusot ayant ainsi une avance considérable sur ses rivaux put aborder la construction des appareils moteurs de grands navires de guerre, demeurée un de ses principaux éléments de travail. Quand éclata la guerre de Crimée, on vit le Creusot livrer en sept mois 17 machines pour canonnières et batteries flottantes. L'idée de blinder les navires dut son rapide succès aux moyens d'exécution dont le Creusot disposait.

L'histoire de cette gigantesque usine est celle de la France industrielle à l'époque des plus étonnants changements dans la vie économique du monde. Je ne la referai pas ici, le sujet est trop ample et vaste pour être traité en quelques

1. 24[e] série du *Voyage en France*, pages 184 et suivantes.



pages ; il suffira de dire que la glorieuse fabrique française est sans cesse restée à la tête de l'industrie métallurgique, tant par le développement incessant de ses moyens d'action que par son outillage. La première, elle employa l'acier aux plaques de blindage et aux pièces d'artillerie. Une partie des ateliers constitue un véritable arsenal de guerre qui, au service de l'étranger en temps de paix, deviendrait un précieux et puissant auxiliaire de la défense nationale en temps de guerre. L'arsenal du Creusot a fourni des canons, des machines, des coupoles cuirassées dans nombre de pays d'Europe et des autres parties du monde, et répandu ainsi le renom manufacturier de la France.

Le site de la ville et des usines est défectueux. L'aspect général se ressent des accroissements imprévus et de l'état des communications au moment où les premiers ateliers furent conçus. La « charbonnière » qui attira les premières forges semblait inépuisable et capable de faire face à tous les besoins, aussi s'installa-t-on à côté même des puits, dans ce vallon encaissé où l'extension ne pouvait se faire que sur une ligne étroite et sinueuse. Le canal du Centre, éloigné de 10 kilomètres, paraissait suffisant pour le

transport des produits. Aujourd'hui on peut juger combien le seuil de Longpendu, ou, mieux encore, les rives de la Saône se seraient plus facilement prêtés à tous les développements successifs. Mais trop de dépenses avaient été faites dans ce pli du pays autunois pour pouvoir l'abandonner. On a tiré le meilleur parti possible de la situation; une voie ferrée, dont les embranchements desservent tous les ateliers, relie les usines au canal où un grand port a été aménagé; le combustible étant insuffisant[1], puisqu'il faut 515.000 tonnes de houille et coke par année, MM. Schneider ont dû aller chercher du charbon dans les mines de Montchanin, de Longpendu et de la Machine, près de Decize, dont ils sont concessionnaires, dans le bassin du Montceau, et jusqu'à Saint-Étienne. Le minerai de fer manquant autour du Creusot, la société a acquis les puissants gisements de Mazenay et de Change, près de Nolay, et s'est reliée à ces mines par un chemin de fer de 30 kilomètres. Mais cela ne suffit pas à produire les 110.000 tonnes de

---

1. La mine du Creusot a produit 69.296 tonnes en 1899 et 82.794 en 1898. Celles de Montchanin et de Longpendu ont donné 66.474 tonnes en 1899 contre 79.104 en 1898. La mine de la Machine, près Decize (Nièvre), a accru considérablement cette quantité de combustible



fonte mises en œuvre chaque année; les minerais et les fers de Meurthe-et-Moselle, les minerais d'Espagne, de l'île d'Elbe, d'Algérie viennent se transformer au Creusot. De même pour certaines productions, l'usine mère a essaimé non seulement à Chalon mais fort loin; ainsi d'immenses ateliers ont été élevés au Havre depuis 1884, pour la construction spéciale du matériel d'artillerie. Une vaste usine est en voie d'achèvement à Cette, pour la fabrication de la fonte, de l'acier et des produits laminés; une autre s'élève à Champagne, en Seine-et-Marne, pour la production du matériel électrique. En outre, le Creusot a des intérêts directs dans un certain nombre d'affaires : notamment les aciéries de Jœuf en Meurthe-et-Moselle[1] et les chantiers et ateliers de la Gironde à Bordeaux.

L'arrivée au Creusot laisse une impression austère. Le paysage sans grâce et sans beauté est encore rendu plus sévère et rébarbatif par la fumée qui plane sans cesse. Si l'on vient par Autun, on débouche d'un tunnel au sein d'une sorte de cratère enfumé, plein de bruit, au milieu duquel se dressent les hautes tours massives et singu-

1. 22e série du *Voyage en France*, p. 47 à 49.

lières des hauts fourneaux, de grandes cheminées de tôle, les constructions des mines. Dans la brume incessante, au-dessus de cette sorte d'abîme, apparaissent les maisons noires de la ville. Si l'on arrive par Montchanin, on longe longtemps des étangs mélancoliques d'où montent des vapeurs, nappes sinistres les jours gris et alors semblables aux vasques fabuleuses de la mythologie antique. Des amas de scories, les déblais de la mine accentuent encore ce caractère morose. Ensuite s'alignent les bâtiments de l'artillerie, les longs halls de la forge. Sur les pentes pelées, apparaissent des quartiers ouvriers aux toits de tuile rouge.

La ville est peu de chose auprès de l'énorme surface occupée par les usines, la ville proprement dite, du moins, ne renfermant pas 20.000 âmes sur les 32.000 de la commune. Le bourg primitif, les Riaux, qui avait à peine 3.000 âmes en 1837 et se composait plutôt de casernes ouvrières que de maisons, reste à l'écart, abandonné. En 1851 encore il était le principal groupe de population. Mais, quand il a fallu abriter les milliers d'individus arrivés du Morvan et du Charollais pour animer les nouveaux ateliers, une ville a été dessinée par les ingénieurs sur les pentes de la colline et sur le pla-

teau. En bas et en amphithéâtre, le quartier du Guide à demi enveloppé par la rue circulaire et montueuse de Chalon ; au-dessus, face aux restes de la cristallerie devenue l'habitation des directeurs, est le Creusot proprement dit, aux voies droites où le commerce s'installa. Entre les deux une vaste place a vu s'élever l'église et, plus tard, la statue d'Eugène Schneider, le véritable créateur de la grande ruche humaine.

Mais cela ne suffisait pas encore ; d'amples cités ouvrières étendent peu à peu leurs artères rectilignes sur le plateau où semble bouder Montcenis, la ville ancienne aux édifices pittoresques contrastant avec les maisons régulières de sa vivante voisine. Ce sont autant de villes à part, séparées du centre par un vaste parc et le cimetière : la Villedieu, la Sablière, la Couronne, les Alouettes. Puis, de l'autre côté du vallon : Saint-Charles, la Cité Saint-Eugène, la Marolle, les Riaux[1]. En somme une cité très dégingandée, n'ayant par aucun de ses côtés l'aspect d'une ville de cette importance, mais bien dotée d'eau,

1. Voici comment le dénombrement de 1896 décompose la population du Creusot : totale, 32.034 ; municipale agglomérée au centre 19.713 ; Saint-Charles 4.437 ; La Mollette 1.999 ; Couronne-et-Pompiers 1.262 ; la Villedieu 3.677 ; Saint-Henri 1.297 ; les Riaux 1.768.



de lumière, d'écoles, d'établissements hospitaliers pour la plupart créés et entretenus par la famille Schneider et par l'usine. Celle-ci est en quelque sorte le noyau de l'agglomération, les habitations ne sont qu'une annexe. Sans elle le Creusot ne serait rien, à peine un *lieu-dit*.

La nuit, l'aspect est saisissant. Quand on monte sur le plateau par la rampe roide qui s'élève de la gare à la ville haute, on a sous les yeux un véritable enfer. Flammes rouges, livides ou bleues, fumées et vapeurs où se joue, blafarde, la lumière électrique, milliers de flammes des becs de gaz, jets fulgurants de la fonte coulant en ruisseaux de feu, bruit sourd et formidable des pilons, sifflets des locomotives courant sur les rails. Mille rumeurs terrifiantes et confuses, effets de lumière et d'ombre d'une inexprimable puissance. Au-dessus, la cité calme, endormie, sans un passant, contrastant par son silence avec cette agitation d'une impressionnante majesté.

La description de l'usine demanderait à elle seule un volume, si l'on voulait parler de tous les ateliers, des machines si fortes et ingénieuses. Un praticien seul pourrait le faire. Mais un touriste, même échappé des mains du cicerone cou-

tumier et guidé, comme je le fus, par un des ingénieurs de la formidable ruche, a quelque peine à retrouver ses impressions, tant celles-ci furent nombreuses et vives.

Voici les puits Saint-Pierre et Saint-Paul d'où la houille à peine extraite est dirigée vers les fours, les hauts fourneaux et les forges; les brasiers automatiques où le charbon soumis à la combustion se présénte à la gueule de 155 fours à coke, sous l'aspect de scories étincelantes poussées par des machines, arrosées par des lances à eau et désagrégées en morceaux noirs qui sont du coke. Près de là, des hauts fourneaux au-dessus desquels on verse sans cesse combustible, castine et minerai et d'où sort à la base, ardente fontaine, le ruisseau de fonte, plus étincelant encore que la lave des volcans.

Des machines soufflantes projettent l'air dans les formidables creusets où le métal se détache de sa gangue et produisent ce bruit indéfinissable qui plane sur la ville. Rien n'est perdu, la chaleur développée par les fours à coke et les hauts fourneaux est récupérée pour le chauffage des chaudières dans la plus grande partie des usines.

Les torrents de métal en fusion vomis par ces hauts fourneaux — que les grèves seules ont fait

arrêter momentanément — pendant des périodes de huit à dix-huit années, vont se déverser dans une poche roulante à laquelle une locomotive s'attelle pour la conduire à l'aciérie.

Celle-ci, ou plutôt *les* aciéries sont la partie la plus émouvante du Creusot, par la majesté des engins, l'insoutenable éclat du métal, le grondement des machines soufflantes, le feu d'artifice des étincelles qui emplissent le hall gigantesque. Aucune autre partie de l'industrie moderne n'est aussi grandiose et émouvante que la production de l'acier par les procédés Bessemer et Siemens-Martin. Mais cela se voit ailleurs; aussi les curieux attendent-ils toujours avec impatience l'arrivée devant le fameux marteau pilon de cent tonnes qui, dans leur esprit, incarne l'établissement tout entier, tant la renommée en a dit de merveilles. Il y a cependant, chez beaucoup, une sorte de déception. Certes la machine est haute, large et puissante. On s'imaginait quelque chose de terrifiant, de surnaturel et l'énorme outil est d'une docilité et d'une souplesse inconcevables. Le métal incandescent est forgé par le pilon avec autant de facilité que le petit morceau de fer rouge sous le marteau du forgeron. Les épaisses plaques de blindage des cuirassés, les tourelles des forte-

resses sont préparées par le gigantesque marteau avec une inexprimable facilité.

Dans l'immense halle de la forge où les marteaux-pilons tombent en éveillant un grondement sourd, se suivent les machines énormes servant à ajuster et percer les plaques, fabriquer les éléments de canons : le spectacle est d'une grandeur sereine. Des ponts roulants courent d'une extrémité à l'autre, portent plaques et canons près des machines, les déposent, brûlants, dans les formidables cuves ou fosses pleines d'huile ou d'eau pour la trempe. Dans un autre atelier on fait uniquement les bandages de roues pour chemins de fer et tramways; les lingots, conduits par une locomotive, y parviennent directement des aciéries par un tunnel de 400 mètres.

Mais, de toutes ces halles la plus majestueuse est celle des forges à laminoir, formée de cinq travées parallèles larges de 100 mètres, longues de 360, qui, avec le hall de finissage des rails et les annexes, ne couvre pas moins de 12 hectares. C'est une merveille d'élégance robuste que cet immense édifice industriel longtemps sans rival qui a servi de modèle aux Américains pour leurs plus belles usines. 3.000 ouvriers animent les nefs majestueuses et bruyantes. Les uns sont chargés du *puddlage,* c'est-à-dire du brassage

de la fonte dans des fours spéciaux, d'autres *shinglent* ce fer au pilon pour le débarrasser des scories. Laminé en barres et coupé en morceaux, le métal est mis en *paquets* qui, après avoir été chauffés à blanc, sont *laminés en profilés*.

Le tableau est merveilleux de ces fours à reverbère où le fer se soude, où les ouvertures, rapidement démasquées, laissent apercevoir le métal éblouissant; des machines bruyantes, des trains de laminoir où les blocs de métal vont sur les cylindres, de rainure en rainure, pour devenir des serpents de feu ou des plaques incandescentes. Des gerbes d'étincelles bleuâtres jaillissent, donnant aux machines et aux groupes d'ouvriers un aspect presque infernal. Fers ronds, fers carrés, fers en T, rails courent sans cesse sur le sol dallé en fer. A droite les fours, au milieu les laminoirs, à gauche les machines-outils qui coupent, taillent, redressent. En haut les ponts roulants, les chemins de fer aériens qui transportent d'un bout à l'autre, sans effort apparent, les plus lourdes pièces de forge. Bientôt une machine plus puissante, de la force de 12.000 chevaux, pouvant laminer des lingots de 60 tonnes, accroîtra encore la puissance de cet admirable atelier.

Jusqu'ici nous n'avons vu que fondre, forger et laminer le fer et l'acier. D'autres ateliers transforment ces métaux en machines. La construction joue de jour en jour un rôle plus considérable au Creusot. Les locomotives et les machines de paquebots et navires de guerre nécessitent un personnel considérable et des établissements importants; fonderies de fer et de cuivre, forges, chaudronneries occupent 1.000 ouvriers; il en est autant pour l'ajustage et le montage.

Plus loin, sont les ateliers d'électricité dont le développement est incessant pour la production des dynamos, moteurs, transformateurs, etc. Actuellement les ateliers d'électricité ont une surface de 13.000 mètres.

Bien plus considérable encore est ce qu'on pourrait appeler l'*arsenal* pour la production des canons. Jusqu'en 1888 cette fabrication avait lieu dans les ateliers de construction; mais les commandes avaient pris un tel développement que l'on dut construire une usine spéciale, pour l'usinage des canons gros et moyens, des affûts de côte et de siège, des tourelles, etc. Moins de dix ans plus tard, en 1897, il fallait l'agrandir pour le matériel de campagne et de siège. L'ensemble est superbe; les deux groupes de bâti-

ments sont, après la grande forge, la partie la plus remarquable du Creusot par la régularité des constructions et l'outillage. Complétés par les ateliers du Havre, ils rivalisent pour l'importance avec la fameuse usine Krupp et ont contribué plus encore que les ateliers primitifs à faire connaître à l'étranger la grande industrie française.

Pour l'essai des pièces, un polygone a été établi entre les ateliers d'artillerie et la cité ouvrière de la Villedieu. Là sont également expérimentées les coupoles et tourelles cuirassées ; les plaques de blindage y sont soumises aux épreuves de recette. Vingt canons de divers calibres, variant de 37 à 240 millimètres, sont employés à ces essais. Le polygone est merveilleusement outillé, comme les plus parfaits des établissements de l'État.

Mais il faut me borner à cette brève et sèche énumération. Je le répète, le Creusot est un monde que l'on ne saurait décrire en quelques pages.

MM. Schneider ne se sont pas bornés à donner du travail à leurs ouvriers et à leur aménager une ville à la place d'un désert, ils ont eu à cœur de doter le nouvel organisme des œuvres

d'assistance les plus complètes, à favoriser l'épargne et la propriété. A ce point de vue encore l'œuvre accomplie est vaste et belle. On a pu dire que nulle part les institutions patronales ne se présentent avec tant d'ampleur et de largeur de vues. Aussi les grèves, d'ailleurs rares, ne peuvent-elles s'expliquer autrement que par l'intervention de la politique et du manque de points de comparaison pour les ouvriers. Si ceux-ci pouvaient mettre leur sort en regard de celui de tant d'autres groupes de travailleurs, sans doute ne verrions-nous plus les agitations sociales qui ont pris une si inquiétante gravité.

Les salaires, au Creusot, sont d'ailleurs élevés, grâce au système adopté qui accroît le gain de chaque ouvrier proportionnellement à la tâche accomplie. Au prix minimum de la journée s'ajoute le bénéfice de l'entreprise. C'est une véritable participation. Toute économie de temps et d'argent due aux ouvriers sur le prix de revient prévu par la direction leur est allouée : on a vu les salaires s'accroître de ce chef de 80 p. 100 ; l'augmentation, en moyenne, est de 25 p. 100.

Naturellement ce ne sont là que des généralités ; dans un organisme aussi complexe on ne

saurait davantage assurer l'égalité du salaire que l'égalité du travail. Le puddleur soumis au formidable labeur du brassage des métaux en fusion doit être plus payé que le manœuvre; l'ouvrier qui surveille simplement la marche d'une machine ne saurait demander un traitement égal à celui du mécanicien qui forge des organes délicats. D'après les chiffres fournis aux journaux par l'administration du Creusot pendant la dernière grève, les ouvriers les moins payés, les manœuvres, auxquels on ne demande pas de connaissances spéciales, gagnent en moyenne 3 fr. 75 c. par jour. Dès que la tâche exige un peu d'intelligence et de soin, le taux s'élève. Ainsi les manœuvres qui chargent et déchargent les wagons, qui doivent arrimer les produits avec soin pour faire tenir le plus d'objets possible avec le moins de risques de dégradation, parviennent à 5 fr. 30 c. Dans les ateliers de construction où l'ouvrier n'a qu'à surveiller des machines automatiques, le salaire varie de 4 à 7 fr.; les ouvriers de l'artillerie et de l'électricité, auxquels on demande déjà plus, ont de 7 à 8 fr.; les puddleurs se font de 7 à 9 fr. A la forge, où l'on demande à la fois de la force et de l'habileté, il n'est pas rare de voir la journée atteindre de 12 à 15 fr. Le taux pour toutes ces catégories

est naturellement plus élevé quand il y a travail de nuit.

Mais là ne se borne pas le gain des ouvriers, il faut ajouter au revenu de la journée les versements de l'usine aux nombreuses œuvres d'assistance : caisse nationale des retraites, rentes élevant la retraite au minimum de 365 fr., secours, service médical, allocations aux malades, aux blessés, aux réservistes, aux territoriaux, aux pères de famille ayant plus de cinq enfants au-dessous de quinze ans, perte sur le revenu de maisons louées au-dessous de leur valeur aux ouvriers, chauffage, café pendant les chaleurs, participation dans les budgets de l'instruction publique, des cultes, des communes, des sociétés diverses, etc. Pour l'ensemble des usines, il y a de ce chef une dépense (exercice 1898-1899) de 2.288.770 fr. Pour un nombre de 15.000 ouvriers en chiffres ronds cela représente plus de 150 fr. par tête.

Les tendances à l'épargne sont encouragées par tous les moyens. Les ouvriers qui veulent mettre leurs économies en dépôt à l'usine au lieu de s'adresser aux banques et à la caisse d'épargne, touchent un intérêt de 5 p. 100 pour les sommes de 1.000 fr. et au-dessous; de 4 p. 100 jusqu'à 2.000 fr. ; de 3 p. 100 jusqu'à

20.000 fr. Ceux qui veulent devenir propriétaires peuvent acquérir à prix réduit les terrains appartenant à l'usine et obtenir des avances d'argent qui leur permettent non seulement cette acquisition, mais encore la construction d'une maison bâtie selon le goût de chacun. J'ai déjà signalé, en décrivant les mines de la Machine qui appartiennent au Creusot [1], les admirables résultats obtenus par ce système qui donne de suite, à l'ouvrier, une maison bien à lui au lieu de lui faire attendre à la fin de longues années le titre de propriétaire d'une maison banale bâtie sur un patron uniforme. Il n'est même pas rare de trouver des ouvriers qui ont pu édifier leur habitation avec leurs propres ressources, sans demander à l'usine autre chose que la cession d'un terrain. La plupart de ces maisons sont élégantes ; si quelques-unes ont seulement deux pièces, beaucoup en ont quatre ou cinq, toutes sont entourées d'un jardin avec porcherie, poulaillers, cabanes à lapins, etc.

Les ouvriers qui désirent être locataires louent des logements en ville, mais à ces appartements mal conçus, bien souvent on préfère encore les

1. 1re série du *Voyage en France,* chapitre IV.

petites maisons construites par M. Schneider et concédées à prix modique variant de 1 fr. 25 c. à 8 fr. par mois. Ces habitations ont un jardin clos de 700 à 800 mètres avec les installations permettant d'élever un porc, des poules, des lapins. Le nombre en est restreint, 1.334 seulement ; aussi sont-elles très recherchées et louées à titre de récompense pour la bonne conduite, la durée des services, en considération des charges de famille. En dehors des jardins attenant aux habitations et qui couvrent 25 hectares, une surface de 102 hectares est divisée en 2.883 jardins loués aux ouvriers où ceux-ci peuvent se distraire le dimanche et obtenir la presque totalité des légumes nécessaires à la famille.

Tout ouvrier ayant trente ans de services est assuré d'une pension de 365 fr., sans compter le revenu des versements faits par l'usine à la caisse nationale des retraites sur la tête des femmes de ses employés. Au début, MM. Schneider versaient 2 p. 100 pour le mari, 1 p. 100 pour la femme ; actuellement ce versement atteint 3 p. 100 pour le mari et 2 p. 100 pour la femme ; quand l'ouvrier a plus de 60 ans, ces versements s'élèvent à 6 p. 100 et 4 p. 100. La différence entre la retraite assurée par la caisse nationale et

le taux de 365 fr. est parfaite par l'usine. Les ouvriers nécessiteux qui n'ont pas les trente ans nécessaires pour la retraite reçoivent des allocations mensuelles.

Là ne se sont pas bornées les œuvres patronales. L'usine, en laissant la municipalité créer des écoles publiques, a transformé en écoles libres et gratuites les établissements scolaires fondés par elle. Ces écoles renferment 28 classes pour les garçons, 34 classes pour les filles, et 10 salles d'asile. Le corps enseignant comprend plus de 100 personnes[1].

Les vieillards, les infirmes, les malades disposent, en outre de l'assistance à domicile, d'une maison de retraite et d'un admirable Hôtel-Dieu. Dans la première, 70 vieillards des deux sexes, choisis de préférence parmi les ouvriers de l'usine, ensuite parmi les indigents de la ville et du canton, sont l'objet des soins intelligents et éclairés des sœurs de Saint-Joseph de Cluny. L'Hôtel-Dieu est certainement, sinon par l'étendue, au moins par le confort, le bien-être, la beauté et la surface des jardins, le plus remar-

1. Je précise les chiffres relevés dans mes diverses visites au Creusot, en suivant les indications plus récentes contenues dans la notice publiée par MM. Schneider et Cie à l'occasion de l'Exposition de 1900.



quable établissement de ce genre que l'on rencontre en France. C'est l'œuvre personnelle de Mme veuve Eugène Schneider, de M. et Mme Henri Schneider à laquelle l'usine a tenu à s'associer par le don du terrain et une subvention. Les bâtiments, le parc, les jardins, couvrent plus de 60 hectares ; la dépense de construction s'est élevée à 1.650.000 fr., 128 lits y sont à la disposition du personnel des usines, mais on accueille également les habitants de la ville, les soldats du bataillon en garnison au Creusot, et, s'il y a de la place, les étrangers résidant en ville.

Cet établissement merveilleusement tenu réalise tous les progrès de l'hygiène moderne. Les moindres désirs des médecins, toutes les indications de la science pour l'antisepsie, ont été satisfaits. La conception a été d'une ampleur remarquable; l'Hôtel-Dieu du Creusot n'est pas seulement un hôpital au sens propre du mot, c'est encore un laboratoire où les préparations pharmaceutiques nécessaires aux ouvriers malades de la ville et à leur famille sont faites avec le plus grand soin. Les médecins de l'établissement sont en même temps chargés de la visite des malades extérieurs. Les sœurs franciscaines de Montfaucon-du-Velay sont mises à leur dis-

position pour le service à domicile des malades et des blessés.

Aussi, malgré les troubles que l'on ne peut empêcher dans une telle agglomération, terrain bien tentant pour les fauteurs de grèves, la fixité du personnel est-elle remarquable. Un tiers des ouvriers ont plus de vingt ans de services, un quart ont plus de vingt-cinq ans, un huitième ont plus de trente ans. La seule interruption, en dehors du service militaire, est celle du tour de France.

Il n'est pas rare, disent avec un juste orgueil les chefs de cette grande maison, de trouver des familles ayant eu deux ou trois générations, cinq, six, sept membres et même plus, faisant simultanément partie du personnel. Parfois, on a pu voir, en même temps, un père ouvrier ou chef d'équipe, un fils employé ou contremaître, un petit-fils ingénieur. Nombreuses sont les familles qui, dans ces établissements, ont fait ainsi, graduellement, par le travail, une ascension continue et durable.

De même que tout soldat français avait dans sa giberne le bâton de maréchal, de même, en effet, tout enfant du Creusot peut devenir un des généraux de l'usine s'il révèle des qualités faciles à développer. La faveur n'a aucune part dans ces grades successifs. Dès l'école primaire

le concours permet l'entrée dans les écoles supérieures. Celles-ci, à leur tour, font concourir leurs élèves pour les écoles d'arts et métiers d'où ils reviendront se préparer à la direction de différents services en passant par toute la filière pour devenir parfois chefs de ces parties de l'établissement qui sont comme de grandes usines dans l'usine colossale. On cite parmi ces ingénieurs de talent et de pratique le chef des aciéries et le chef des forges.

Comme on le voit, le bien-être moral au Creusot n'est pas moins grand que le bien-être matériel. Les ouvriers eux-mêmes ont tenu à accroître cette situation exceptionnelle par des œuvres de mutualité souvent florissantes. Vingt sociétés coopératives se sont créées dans les divers quartiers et permettent aux ouvriers d'acquérir les vivres, les vêtements et le vin à des prix modérés. Aussi peut-on remarquer que les deux seules grèves qui, depuis quarante ans, ont menacé la prospérité de l'usine ont été l'œuvre des nouveaux venus, des jeunes gens surtout. Les vieux ouvriers qui savent réfléchir n'ont jamais été favorables à ces mouvements, tout au plus les ont-ils laissés s'aggraver par leur inertie. La grande masse de la population creusotine sait bien que l'on ne trouverait nulle part une indus-

trie aussi douce à ses travailleurs, assurant aussi complètement le bien-être de la jeunesse et de l'âge mûr et le repos des vieux jours[1].

---

1. Je n'ai parlé dans ce chapitre que du Creusot proprement dit. Les autres usines ou établissements sont décrits avec les régions auxquelles ils appartiennent. La 1re série du *Voyage en France* consacre un chapitre aux houillères de la Machine, près de Decize; les mines de fer de Mazenay, les mines de houille de Montchanin et de Longpendu, et la briqueterie de Perreuil sont signalées dans le présent volume, chapitres I et II; les chantiers de Chalon-sur-Saône sont décrits dans la 24e série, chapitre XI; les hauts fourneaux, aciéries et forges de Cette trouveront place dans la 32e série (le golfe de Lyon); les ateliers d'électricité de Champagne-sur-Seine dans la 39e.

# IV

## BIBRACTE ET AUTUN

La vallée du Mesvrin. — La montagne d'Uchon. — Étang. — En route pour le mont Beuvray. — Le Poirier-au-Chien. — Comment Bibracte fut retrouvée. — Le site de la ville gauloise. — Les fouilles. — Le panorama. — Autun. — La ville et les monuments. — L'école d'enfants de troupe. — Rôle économique.

Autun. Avril.

A peine sorti de la gare du Creusot, le train s'enfonce dans un tunnel creusé sous la montagne de la Marolle et, bientôt, débouche dans une vallée profonde, très pastorale, aux amples cultures, aux grands pâturages. Des blocs de granit percent le sol, des genêts fleuris d'or emplissent d'étroites landes. Cette terre de roches primitives, c'est comme un promontoire détaché du Morvan.

Plus de fumée, plus de bruit; le rideau des hauteurs qui masquent le Creusot a suffi pour changer l'aspect des choses. Là-bas c'était la fumée et la brume, ici c'est gai et lumineux. Sur

un mamelon, autour d'un cimetière, se dresse la vieille et pauvre chapelle de Marmagne, près de laquelle s'édifie une nouvelle église dont les murailles blanches n'auront pas de longtemps le charme doux du temple misérable où les générations ont passé.

Au pied de Marmagne et du mince village de Saint-Symphorien coule la riviérette du Mesvrin, appauvrie par les prises de sources abondantes que fit le Creusot. Des vallons s'ouvrent sur le large bassin, apportant les eaux descendues du haut massif de collines d'Autun et du massif plus élevé encore d'Uchon qui porte la chapelle de Certenne, célèbre par ses pèlerinages. Ces petits monts, par leurs gorges, leurs forêts, leurs rochers, la sauvagerie de leurs plis, les curieuses industries du bois mériteraient d'attirer les touristes qui dédaignent les courses classiques et fatigantes.

Le Mesvrin coule, abondant, au sein de prairies très vertes. Au pied des collines, les hameaux semblent sourire. Peu de villages : Broye, gentiment étalé au débouché d'un vallon; Mesvre, plus considérable, ayant succédé à une cité antique dont les débris sont souvent exhumés. Ce bourg, relié à Autun par une belle route qui traverse la montagne de Mont-Jeu, transformée en

grande partie en parc aux belles avenues, aux vastes étangs, perd aujourd'hui son importance, malgré son rang de chef-lieu de canton. La vie se porte au confluent du Mesvrin, de l'Arroux et de la Braconne, où le village d'Étang se mue en bourgade, grâce au croisement des voies ferrées. A la ligne de Nevers à Chagny viennent aboutir un embranchement conduisant également à Chagny, mais par Autun et Épinac, et une ligne à voie étroite conduisant à Digoin par la vallée de l'Arroux : aussi les foires d'Étang sont-elles devenues un grand rendez-vous.

Le site : un admirable cirque de montagnes aux formes arrondies striées de vallons, serait digne d'une cité populeuse. Au nord et à l'ouest, c'est le massif du Morvan ; à l'est, se dressent les croupes moins élevées de Mont-Jeu et d'Uchon.

De tous ces monts, le plus illustre, sinon le plus fameux, est une énorme masse régulière, enveloppée de bois, appelée le mont Beuvray. Ce nom est une déformation de Bibracte. Là haut, en effet, se dressait la cité des Éduens, dont l'emplacement fut longtemps indiqué à Autun par les historiens et les archéologues, mais elle a été retrouvée en 1853 par M. Bulliot, un de ces modestes savants de province, qui ont jeté de si vives lumières sur l'histoire de la Gaule.

L'excursion aux ruines de la forteresse gauloise est superbe. Sauf dans les environs immédiats d'Étang, où le paysage est assez monotone, c'est une suite de beaux tableaux champêtres. Le chemin ne tarde pas à pénétrer dans le massif morvandiau, près de la pittoresque gentilhommière du Foing, assise dans un parc aux vertes ramures. De ce point, la vue s'étend vers le sud et l'est, arrêtée surtout par le massif de la Certenne et d'Uchon, qui se montre sous la forme d'une sombre arête. Dans le vallon du Foing, un ruisseau d'eaux vives coule entre de fraîches prairies; des ravins d'une grâce infinie, des fontaines, de petits étangs, des châtaigniers noueux escaladant les pentes, donnent un charme inexprimable à ce premier contrefort du Morvan.

Le pays peu à peu se hausse, une colline aiguë, la Peux, dresse une pointe régulière de roches qui se reflète dans les eaux calmes du grand étang de Poisson aux rives sinueuses admirablement encadrées.

Dans cet aimable pays, sur de jolis chemins, Saint-Léger-sous-Beuvray sème irrégulièrement ses robustes maisons de granit. Au cœur du bourg, étagé sur la pente de sa montagne, une tourelle, un haut pavillon à comble élevé, des pignons pointus mettent une note romantique.

L'ensemble est charmant; si jamais le goût des vacances passées *chez nous* se déclare enfin, Saint-Léger, assis sur une des terrasses du Morvan, à proximité des plus hautes cimes du massif, pourra devenir le lieu de rendez-vous des touristes de goûts simples et qui ne se croiront point déshonorés pour n'avoir pas suivi en Suisse la foule moutonnière. Il y a là, dans un étroit rayon, de belles excursions, au sein de vallons rocheux, boisés, égayés par des ruisseaux tombant en cascatelles, dans les forêts de hêtres et de chênes. La plus belle de ces sylves, Saint-Prix ou le Bois-du-Roi, pourrait avoir un jour quelque activité industrielle; des recherches ont fait reconnaître la présence de pyrites arsenicales renfermant après triage 20 p. 100 d'arsenic. Une compagnie lyonnaise se propose d'exploiter le minerai.

La route du Beuvray est le chemin conduisant au village de Glux, que l'on abandonne près du petit hameau du Poirier-au-Chien. Dès la sortie de Saint-Léger, le pays est plus âpre. Les cultures se font rares, les pentes sont couvertes de bruyères dans lesquelles pacagent des moutons gardés par des bergères enveloppées de vastes mantes. Au Poirier-au-Chien, il y a deux

ou trois maisons ; nous conformant aux conseils donnés à Étang, nous y demandons un guide ; on nous confie un gamin de treize à quatorze ans. Il connaît à merveille le chemin, mais ne peut nous donner aucun renseignement sur l'ample paysage étendu sous nos yeux. Sauf le Bois-du-Roi, aucun nom de cime ne lui est connu ; sans la carte, ce serait pour nous un paysage anonyme.

Au flanc d'une combe profonde, revêtu de bois taillis, où le printemps s'annonce par la floraison des scilles bleues et des primevères, un chemin de char aux profondes ornières s'élève jusqu'au massif de hêtres qui recouvre la terrasse du Beuvray. Ce chemin de bûcherons et de pastoures, sans doute celui qui menait Celtes et Romains dans la vallée de l'Arroux, se termine à l'entrée d'un groupe de hêtres vigoureux mais bas, tourmentés par les bourrasques, verruqueux, tordus, d'un aspect étrange. Cette hêtraie grandiose et tragique a crû sur les ruines de la ville disparue. Rien ne permet, à première vue, de deviner qu'il y eut ici une agglomération humaine. C'est que les demeures des gens de Bibracte étaient misérables et ne présentaient aucune garantie de durée. Sur des rangées de blocs de granit, formant fondation, s'élevaient des murs de pisé et de torchis ; pour toit, des

dalles, ou mieux encore des branchages. Une fois cette ville de terre crue abandonnée, tout s'est résolu en poussière ou en boue, le sol s'est nivelé de nouveau, la végétation s'est emparée de cette gigantesque terrasse dressée à 810 mètres au-dessus de la mer. Le souvenir même en disparut en pays éduen, les magnificences d'Augustodunum, le futur Autun, l'ayant fait oublier. Toutefois, il resta vif dans le pays morvandiau immédiat. Quand M. Bulliot visita le Beuvray pour y étudier ce que l'on considérait comme un camp romain, un paysan lui dit qu'il y avait eu là une ville, grande et forte, « dont on entendait jadis crier les portes sur leurs gonds jusqu'à Nevers[1] ». Le culte de la divinité locale, la *Dea Bibracta,* s'est, d'ailleurs, perpétué en se déformant. Saint Martin détruisit le temple, mais la foule continua le pèlerinage; à travers les âges, on voit toujours une réunion annuelle au mont Beuvray : plaids ou champs de mai, cérémonies féodales, *lite* ou foire fameuse qui se tient encore le premier mercredi de mai chaque année. Il n'est sans doute pas de réunion popu-

1. Le récit de la découverte de Bibracte, au moins aussi intéressante pour nous que celle des cités antiques de l'Orient ou d'Amérique, a été écrit par M. Bulliot pour le *Guide Joanne : Bourgogne et Morvan.*

laire française ayant d'aussi lointaines racines dans le passé. Mais les foires s'en vont ; comme Beaucaire, la lite de Beuvray ne sera bientôt qu'un souvenir. Si les sociétés savantes le voulaient, on perpétuerait cet antique usage de la Gaule ; il suffirait de donner quelques primes aux industriels et aux cultivateurs pour maintenir ce rendez-vous ; mais il est temps d'y songer.

Sous les hêtres difformes, dont les rangées principales dessinent l'enceinte en courant sur les glacis qui ont remplacé la muraille gauloise, encore presque intacts lorsqu'on enlève l'épaisse couche d'humus, se dresse un petit temple en robuste granit, semblable aux vieux édicules de Bretagne. Il a été construit à l'aide d'une souscription organisée par deux sociétés savantes, la Société éduenne et la Société nivernaise, près d'une croix que la Société française d'archéologie avait érigée en 1851. La chapelle porte le nom de l'apôtre saint Martin, ce grand destructeur de temples païens. Comme sur l'emplacement de tant d'autres édifices renversés par lui, le thaumaturge dressa un oratoire. L'exemple de saint Martin fut suivi, car sa chapelle détruite a été relevée, puis détruite encore. Mais l'emplacement n'a pas varié ; en construisant le

temple actuel, on a trouvé des médailles commémorant l'érection du temple en l'honneur de la *Dea Bibracta,* quinze ans avant Jésus-Christ.

Tout autour, sur le plateau, on découvre des débris de marbre, de poteries, de briques, seules traces de la cité; les substructions dont on a pu dresser le plan sont cachées sous la terre gazonnée. M. Bulliot, dès sa première visite, avait reconnu dans les bois l'enceinte bien apparente de la vaste forteresse; elle ne mesure pas moins de six kilomètres de développement, et porte encore le nom de Fossés de Beuvray. C'est ce qui fit supposer au savant archéologue qu'il y avait eu là autre chose qu'un camp romain; il retrouva le mot Fossés de Beuvray dans un titre du XV^e^ siècle, remontant au XIII^e^ et vit qu'on appelait alors le site *Biffractum.* La lumière se fit en lui. Ce devait être la *Bibracte* des Éduens.

Des fouilles auxquelles Napoléon III participa de sa cassette, comme il avait participé aux recherches sur Alésia, vinrent bientôt montrer que l'idée était juste et enlever à Autun tout droit à se dire la première capitale éduenne. On trouva le rempart en déblayant les talus et les glacis des fossés de Beuvray; d'autres archéologues, MM. d'Aboville, Roidot, de Fontenay, de Barthélemy, poursuivirent patiemment les re-

cherches avec M. Bulliot. Grâce à eux on a reconstitué le plan de la cité et sa vie économique, on a pu établir à quel moment l'abandon s'était produit. Les médailles recueillies sont toutes gauloises, elles furent frappées entre 84 et 5 ans avant notre ère. Or, à cette cinquième année commencent les médailles trouvées à Autun; la capitale de la province aurait donc été transférée à cette époque sur les bords de l'Arroux et tous les habitants de Bibracte amenés au nouveau centre d'Augustodunum.

Les recherches des savants « éduens » modernes révélèrent en outre que la cité gauloise était une ville de travail artistique. Si les habitations n'étaient guère que des huttes, ceux qui les occupaient exerçaient la curieuse industrie de l'émaillure. On découvrit des vestiges de leurs émaux et les fours où se faisait la cuisson. Puis on a reconnu des vases d'origine grecque et l'on a conclu que les Phéniciens venaient faire le commerce dans la grande ville des Gaules. Les patients explorateurs déblayèrent ensuite l'emplacement du forum, des halles, de demeures richement ornées prouvant que, lorsque Bibracte fut abandonnée, on commençait à s'inspirer des mœurs romaines. Mais, à peine découverts, ces vestiges tombent en poussière ou s'écroulent;

on en lève soigneusement le plan et on recouvre murs et mosaïques d'une couche de terre protectrice. Voilà pourquoi Bibracte n'est, pour l'observateur superficiel, qu'une âpre terrasse revêtue de fougères, de mousses et de hêtres et sans cesse battue par les vents.

Mais pour qui peut songer, rien ne parle plus au cœur que ces linéaments d'une cité où la nationalité de nos premiers aïeux s'affirma, où la Gaule a vécu de cette vie mystérieuse que nous essayons vainement de reconstituer. Si notre race avait l'esprit de religiosité des Allemands, par exemple, il y aurait là un véritable pèlerinage national, constituant avec Gergovie et Alésia une sorte de trilogie historique[1].

Si la cité a disparu, le paysage qu'elle dominait, les horizons que les *Bibractiens* contemplaient ne se sont point modifiés. Cette vue est immense, merveilleuse, défie toute description, quand l'atmosphère dégagée de vapeurs permet d'apercevoir à l'extrême limite de l'horizon les montagnes noires du Forez et les dômes de l'Auvergne. Au premier plan, les petits monts d'Uchon, plus loin la chaîne du Charollais et du

1. Sur Alésia, voyez le chapitre VIII du présent volume; sur Gergovie, la 29e série du *Voyage en France*.



Mâconnais. Vers le nord, les croupes sombres du Morvan offrant les points culminants du massif : Bois du Roi, Montarnu. Ces montagnes portées sur le même piédestal que le Beuvray n'ont pas, d'ici, l'aspect majestueux offert au spectateur installé sur le belvédère de Château-Chinon. Je salue avec émotion ces vieilles connaissances, les cimes austères par lesquelles, il y a dix ans, en janvier 1890, je commençai ce *voyage en France* dont je ne pouvais alors espérer la continuité[1]. Et ces monts amis me sont un réconfort, ils semblent me dire que l'œuvre consacrée au cher pays pourra s'achever. Un superstitieux patriotisme me fait croire qu'il était bon de commencer par cette vieille terre de granit au nom demeuré celtique cette excursion de tant d'années.

Aussi, je ne m'arrache pas sans regret à la solitude grandiose du Beuvray, à ce paysage d'une incomparable splendeur de forme, d'un indescriptible éclat de lumière pour retourner à Étang, par un crépuscule tranquille et doux m'embarquer dans le train conduisant à Autun.

L'arrivée à Autun, la nuit, est d'une profonde

1. Les premiers chapitres de la 1re série du *Voyage en France* sont consacrés au Morvan nivernais.





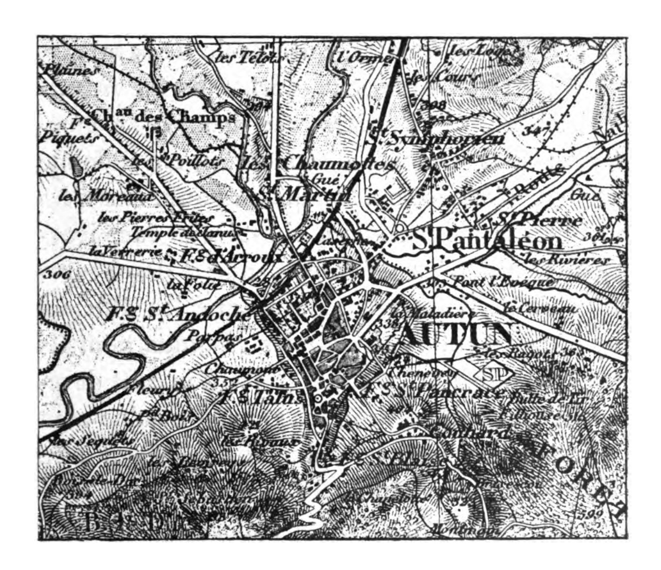
tristesse ; la gare mesquine, mal éclairée ne donne guère l'idée d'une ville populeuse, mais la longue avenue qui mène au cœur de la cité, aligne fort loin les lumières clignotantes de ses réverbères. Ce quartier des abords de la station est de création récente, la plupart de ses rues commencent à peine à se border de maisons. Cependant, à en juger par les nombreux et imposants débris de l'impériale cité romaine, là fut une des parties les plus somptueuses de l'Augustodunum qui remplaça Bibracte. Quand, ce matin, j'ai quitté l'hôtel pour aller visiter les restes de cette splendeur, c'est autour du chemin de fer que l'itinéraire m'a conduit. Les murailles de la riche cité sont encore debout, malgré les siècles ; si, très souvent, le revêtement de petits cubes bien appareillés est tombé, il en reste des pans suffisamment étendus pour faire comprendre la beauté de cette enceinte. Le mur est découronné, la plupart des tours qui le flanquaient sont détruites ; des nombreuses portes il en reste deux seulement, fort belles, il est vrai, par la pureté et la simplicité de leurs lignes et leurs nobles proportions. Cette porte d'Arroux, cette porte Saint-André sont parvenues à nous à peu près intactes. Les autres édifces romains sont de lamentables ruines bien

que l'un d'eux, baptisé temple de Janus, soit encore d'un effet grandiose. L'amphithéâtre, envahi par les vases de l'Arroux ne se distingue guère des campagnes voisines. Le théâtre, non moins dégradé, a cependant été restitué en partie; ses substructions dégagées montrent encore la disposition des gradins.

L'enceinte antique est loin d'être remplie par les constructions; les jardins et les champs en occupent les trois quarts. Il y a 15.000 âmes aujourd'hui, il y en eut, dit-on, 100.000, chiffre sans doute exagéré. En dehors du quartier de la gare, de l'avenue d'accès surtout, où s'élèvent de belles maisons modernes, Autun est composé de petites rues étroites et tranquilles s'élevant jusqu'au sommet de la colline où se dresse la cathédrale. De vieux hôtels bordent ces artères sévères; dans l'un d'eux est le très intéressant musée de la Société éduenne où l'on a recueilli une partie des objets mis au jour par les fouilles de Bibracte et d'Autun. En dehors de l'église épiscopale, au porche majestueux, et d'une jolie fontaine délabrée dressée près du parvis, peu de monuments.

La cité ecclésiastique est devenue une ville militaire; une vaste caserne formée de pavillons avoisine la porte d'Arroux; l'ancien petit sémi-

naire, installé dans un véritable palais du grand siècle, dont les jardins furent dessinés par Le Nôtre, a fait place à une école de cavalerie pour les enfants de troupe; les jardins verdoyants, les ombreuses allées d'arbres centenaires, les eaux




jaillissantes en font un séjour incomparable. De la terrasse et des cours, on a une vue riante sur le beau bassin d'Autun, le mont Beuvray et les autres montagnes boisées du Morvan, sur la vieille ville gallo-romaine, avec ses antiques monuments, sa vénérable cathédrale, ses tours

et ses remparts éboulés. L'école d'Autun occupe une position véritablement unique. Mais peut-être aurait-il mieux valu l'installer dans une garnison de cavalerie où les élèves les plus âgés auraient pu participer à quelques-uns des exercices des escadrons et trouver des chevaux. Car, le fait est à noter, cette école de cavalerie, dont les deux tiers sont fournis par les enfants de troupe de la gendarmerie, manque de montures; sous prétexte d'économies, on a donné quelque chose comme trente chevaux. Aussi les enfants ne montent-ils à cheval que dans leurs dernières années d'étude, pendant des heures trop rares. Il est merveilleux que les officiers de l'école aient pu obtenir les résultats dont ils sont fiers. Beaucoup d'élèves d'Autun sont devenus d'excellents sous-officiers, une dizaine sont entrés à Saumur : les colonels se plaisent à en faire l'éloge. Les noms de ceux qui ont obtenu l'épaulette sont inscrits sur les murs; le dernier est un Arabe, M. Abdallah ben Moussa du 2e spahis. Mais combien seraient plus grands les bénéfices du pays, si l'on consentait à augmenter le nombre des chevaux de façon que tous les enfants, sans exception, puissent passer chaque jour au manège. Dans la cavalerie, surtout, où tant de jeunes gens s'engagent pour devenir offi-

ciers, où le métier de sous-officier est un simple stage, il serait précieux d'obtenir, par l'école d'Autun, un cadre solide de sous-officiers de carrière ; mais pour cela il faudrait des chevaux et un manège de plus; on gaspille inutilement le temps des chefs et l'argent.

L'école est voisine de la *promenade des marbres,* beau mail sur laquelle les Autunois ont eu la singulière idée d'élever la statue de Divitiac, ce *vergobret* des Éduens qui se fit l'allié et le protégé de César dans la lutte de l'indépendance. Ce nom vient de la porte des marbres, principale entrée de la cité, réservée aux empereurs, mais dont il n'apparaît aucun vestige.

Autun est restée le centre commercial pour une grande partie du Morvan. Bien que la ville soit assez mal favorisée par les voies ferrées, c'est un rendez-vous pour toute la vallée de l'Arroux, la région de Chagny et la montagne. Le trafic du bétail y est énorme. On vend chez les libraires des photographies, représentant la vaste place du champ de mars couverte par des centaines de bœufs. Au point de vue industriel, elle n'est pas sans importance; le bassin houiller est activement exploité pour le combustible schisteux d'où l'on tire une huile analogue au pétrole et de nombreux sous-produits.

La préparation des cuirs est considérable, 200 ouvriers travaillent dans les tanneries, 150 produisent les brides à chaussures. Les bois du Morvan, de Mont-Jeu et de la forêt de Planoise alimentent des scieries où travaillent 150 ouvriers; l'ébénisterie en occupe 250. Cette dernière se rattache à une intéressante manufacture où 120 personnnes produisent les lavabos et les « toilettes » de marbre. Évidemment, Autun, qui renfermait à peine 9,000 habitants dans les premières années du XIX[e] siècle, est en passe de profiter du grand mouvement industriel développé en Saône-et-Loire; on le devine à ses vastes magasins, aux grands dépôts de machines agricoles. Cependant les heures de puissance ont bien cessé pour elle. Malgré la beauté de son site et l'aspect majestueux présenté au voyageur qui l'aperçoit des lointaines campagnes, c'est une cité déchue, trop à l'écart du grand courant de la circulation pour attirer les visiteurs. Elle mérite mieux que cet oubli.

---

# V

## LE PAYS DE L'HUILE

Le schiste bitumineux. — Origine de son utilisation. — La découverte de Selligues. — L'huile de schiste. — Grandeur et décadence. — Concurrence du pétrole. — Le relèvement par les primes. — Dans le bassin d'Autun. — Les mines et les usines. — Au Ravelon. — Vallée de la Drée. — Sully, son château et les Mac-Mahon. — Épinac, la verrerie et les mines. — Nolay et les Carnot. — Les mines de Mazenay. — Rome-Château. — Paris-l'Hôpital. — Les eaux de Santenay.

Santenay. Avril.

Au temps peu lointain où l'huile de pétrole était un simple élément de la pharmacopée et considérée comme une merveille rare, le chimiste Laurent Reichenbach s'avisa, vers 1830, que les schistes imprégnés de bitume pouvaient fournir du gaz, comme le charbon. On était alors en pleine fièvre pour le nouveau mode d'éclairage et il semblait que le schiste dût, à l'égal de la houille, faire naître la fortune. Cependant, celle-là triompha sans peine. Les schistes paraissaient condamnés à ne fournir que des produits bitu-

mineux quand le physicien suisse Selligues eut l'idée de les distiller et d'en tirer des huiles que l'on pourrait opposer au gaz. Non seulement il réussit, grâce à des appareils de son invention, mais encore il imagina une lampe qui est comme la mère de toutes celles employées aujourd'hui pour brûler le pétrole d'Amérique et de Russie. En même temps l'ingénieux savant trouvait moyen de transformer l'huile de schiste, véritable pétrole artificiel, en gaz d'éclairage bien supérieur au gaz tiré de la houille et que l'on mélangea à celui-ci pour augmenter son pouvoir éclairant.

L'inconvénient était le prix de revient. Pour chauffer les cornues il fallait de la houille et cela coûte cher. Alors Marc Seguin, le grand inventeur à qui l'on doit entre autres choses la chaudière tubulaire qui rendit pratique la locomotive, et nos premiers ponts suspendus, imagina d'utiliser au chauffage les résidus de la distillation. Désormais une grande industrie apparaissait, un splendide avenir lui semblait assuré quand la découverte des rivières de pétrole en Pensylvanie vint enrayer cet essor.

La découverte de Selligues remonte à 1839, mais elle fut assez lente à produire tous ses résultats; en 1858 seulement son exploitation prit

un caractère franchement industriel par l'ouverture des mines de schiste bitumineux de Buxières-la-Grue, en Bourbonnais[1]. Quatre ans plus tard, en 1862, on mettait en valeur les schistes du bassin d'Autun qui devenaient l'exploitation la plus importante de France. Mais cette invention avait déjà passé la Manche; les Écossais, possesseurs d'énormes gisements de schistes bitumineux, avaient créé d'immenses usines dont la production est de dix à douze fois supérieure à la nôtre. En outre ils ont adopté un système de distallation bien supérieur, leur assurant un prix de revient très bas. Aussi l'invasion du pétrole et l'abaissement successif des droits sur les huiles naturelles menaçaient-ils la fabrication française sans gêner beaucoup les Anglais. On est venu à son aide par le système des primes; après un premier essai de six années, il a paru donner des résultats assez encourageants pour être prolongé pendant une durée égale. Les usines transforment leur outillage, elles recueillent soigneusement les sous-produits comme le sulfate d'ammoniaque et la paraffine, et l'on peut espérer le maintien de l'industrie nationale des schistes.

---

1. 26e série du *Voyage en France*. Aujourd'hui Buxière-les-Mines.

Un rapport de M. le député Noël concluant au renouvellement des primes renferme à ce sujet des chiffres intéressants. Quand, en 1893, on vint en aide aux usiniers, la production était de 99.408 hectolitres d'huile brute (1892); en 1893 elle descendait à 97.820, l'année suivante à 94.447; la prime répartie était de 3 francs par hectolitre. A partir de cette époque le système écossais étant enfin adopté sur une plus large échelle, la production montait à 106.958 en 1895; 100.415 en 1896; 114.763 en 1897 et 109.963 en 1898. L'élan est donné, on abandonne peu à peu les vieilles usines pour d'autres mieux outillées. On peut espérer davantage encore. En France où les droits de douane sur le pétrole (12 fr. 50 c. par 100 kilogrammes) protègent les huiles de schiste, nous avons importé 370.000 tonnes de pétrole en 1897, et les Anglais qui reçoivent l'huile minérale en franchise ont cependant produit 2.700.000 hectolitres d'huile brute de schiste, équivalant à 230.000 tonnes !

La diminution des prix a été énorme; en 1863, lorsque le pétrole commença à apparaître en France, l'huile de schiste valait de 90 à 95 fr. les 100 kilogrammes, en 1871 le prix n'était plus que de 55 fr., en 1899 il était bien plus bas en-

core, 15 ou 16 fr. ! Sans les sous-produits : goudron, paraffine, sulfate d'ammoniaque ; sans les ressources produites par la vente aux usines à gaz d'Espagne des schistes plus riches appelés *boghead*, qui accroissent la teneur en gaz des houilles du pays ; sans la prime surtout, l'industrie des huiles de schiste aurait disparu de l'Autunois et du Bourbonnais. Il y a évidemment un vice d'organisation puisque l'Écosse, non protégée par des droits sur le pétrole, peut, sans l'aide des primes, développer ses distilleries de schiste à un aussi étonnant degré.

J'ai tenu à faire ce bref historique d'une industrie intéressante, bien oubliée maintenant que l'huile de schiste est abandonnée pour le pétrole, avant de raconter ma visite au bassin bitumineux d'Autun, occupant 9.000 hectares dans l'immense plaine ondulée étendue en demi-cercle au nord de la ville et parcourue par l'Arroux et ses affluents : la Selle, le Ternin, la Drée et la Canche — dont la carte d'État-major fait la Lacanche.

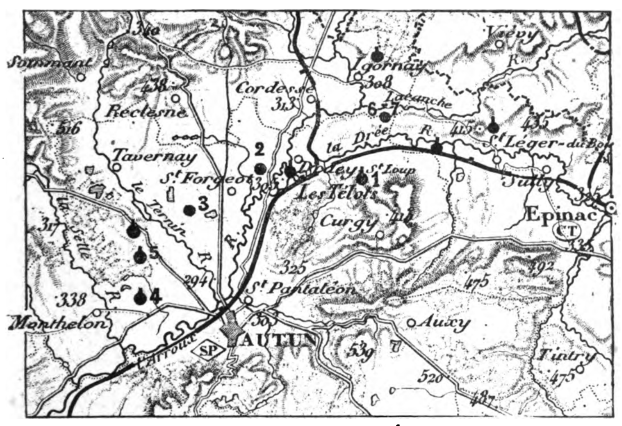
La course sera longue ; je veux aller jusqu'à Épinac ; une voiture me permet de l'entreprendre sans fatigue pour les enfants, Pierre et Jacques, qui m'accompagnent. D'ailleurs je ne

visiterai pas toutes les mines, je me bornerai aux exploitations de la vallée de la Drée, les plus importantes. Les autres sont au nord-ouest d'Autun, sur les territoires de Manthelon et de Saint-Forgeot et ne se prolongent pas fort loin dans la plaine. La région pittoresque de Lucenay-l'Évêque, ouverte dans la première terrasse du Morvan, ne renferme aucun gisement reconnu de schiste bitumineux.

La route serait assez morose par l'uniformité du paysage parcouru, si l'on n'avait de merveilleux horizons sur le Morvan précédé par le Beuvray d'une forme si noble. Mais la grande beauté du site est due à la majestueuse ville d'Autun, apparaissant dans l'ample pli de la montagne de Mont-Jeu où elle est encadrée, au pied du coteau portant la pyramide romaine de Couhard : un de ces édifices qui passionnent et passionneront longtemps les archéologues. La cathédrale domine de ses tours et de ses flèches élégantes l'amphithéâtre des maisons urbaines.

Dans la plaine, çà et là, se dressent les cheminées fumantes, les hauts tas de déblais, les constructions noires des mines et des usines à schiste. A Dracy-Saint-Loup, elles entourent à demi le village dont les rues s'étoilent vers un château féodal, aux murailles épaisses, au toit

élevé, aujourd'hui transformé en ferme. Une mine s'ouvre sur un coteau voisin au pied duquel se fait la jonction des chemins de fer d'Épinac et de Laroche, par Avallon.




*Échelle au 1/320,000e.*

MINES DE SCHISTE BITUMINEUX

● *Concessions :* 1 Ravelon; 2 Surmoulin; 3 Millery; 4 Margennes; 5 La Commaille; 6 Chevigny; 7 Les Miens.

♠ *Usines.*

Cet établissement, exploité par la Société lyonnaise de schistes bitumineux, dont le directeur à Autun m'a cordialement accueilli en autorisant ma visite, est le plus considérable de tout le bassin. En 1898 il a distillé 51.217 mètres cubes de schiste sur les 128.153 de l'Autu-

nois[1]. L'usine des Télots, près de Saint-Forgeot, appartenant à la même compagnie, venait ensuite avec 31.106 mètres cubes. La mine des Télots fournit surtout le boghead pour l'exportation. Si l'on ajoute à cela les 9.933 mètres cubes de l'exploitation moins considérable de Margenne, on voit que cette société produit les deux tiers de l'huile obtenue dans le bassin d'Autun. A ces usines elle a joint celle de Saint-Léger, où sont seulement traités les sous-produits.

Je n'ai pas été tenté de descendre dans les puits; l'installation en est assez primitive, à cause de la faible profondeur à atteindre. Le schiste extrait est disposé en une couche de $2^{m},40$ d'épaisseur, séparée en trois par des bandes de marne blanche auxquelles les ouvriers ont donné des noms particuliers. La *barre du pied* et la barre de *demi-couronne* ont un centimètre d'épaisseur, la barre de *couronne* a un centimètre et demi. Au bas est une couche de marne plus épaisse appelée *tollot,* c'est dans celle-ci que l'on pratique le *havage,* c'est-à-dire l'ouverture de la galerie d'accès.

La pierre de schiste une fois sur le carreau de

1. Le bassin de Buxière-les-Mines ou de l'Aumance, dans l'Allier, a distillé la même année 44.093 mètres cubes.



la mine est concassée et envoyée dans les cornues. L'usine de Ravelon est intéressante en ce qu'elle montre face à face les deux procédés français et écossais. Le premier, régna en maître jusqu'en 1893, alors il fut abandonné dans l'Allier où les usines ont été reconstituées de fond en comble. A Ravelon et aux Télots on s'est borné à installer des batteries de cornues écossaises sans supprimer les autres. Les cornues françaises donnent seulement l'huile brute; elles sont portées à 300 degrés pendant 24 heures, les résidus et les gaz servent au chauffage. La vapeur provenant de la distillation se condense dans un serpentin baigné par un courant d'eau.

La cornue écossaise, au contraire, utilise tout ce que renferme le schiste et doit être chauffée à la houille; la température est portée à 1.300 degrés. Cette distillation, plus rapide, aidée par des jets de vapeur d'eau fournit des eaux ammoniacales d'où l'on extraira le sulfate d'ammoniaque. Après 36 heures, les schistes sont épuisés. La condensation s'est faite par des séries de tuyaux semblables à d'énormes jeux d'orgue. Ravelon compte dès maintenant 52 cornues écossaises, assurant un rendement de 8 p. 100, et 40 cornues françaises avec un rendement de 5 et demi seulement.

Ces chiffres sont peu de chose auprès de l'outillage en Écosse : là une seule usine présente une batterie de 1.100 cornues.

Dans ces établissements de l'Autunois tout est noir, la poussière et la fumée souillent les bâtiments, une odeur écœurante d'ammoniaque flotte dans l'air et imprègne les vêtements. Si le travail est intéressant, la physionomie des choses est d'une poignante tristesse; aussi ne quittons-nous pas sans plaisir la sombre usine de Ravelon où nous avons été si courtoisement accueillis.

Pas de cité ouvrière dans ces parages, le nombre des travailleurs n'est pas assez considérable; il y en a 158 aux Télots, 113 à Margenne, pour la plupart mineurs exploitant le boghead, et 132 à Ravelon. Le bassin tout entier en renfermé 575, nombre bien inférieur à ce qu'il fut jadis. Les habitations rurales ou villageoises ont suffi à les abriter; presque tous ont un logis à eux, avec un jardin. Aussi malgré la faible élévation des salaires — 3 fr. 50 c. à 4 fr. par jour pour les mineurs; 3 fr. 30 c. à 3 fr. 70 c. pour les rouleurs, 2 fr. 75 c. à 3 fr. pour les concasseurs — vivent-ils tranquilles. Mais sans les primes, cette catégorie de travailleurs aurait dû quitter le pays.

Nous remontons la large vallée de la Drée. Sur le versant nord voici la concession de Chevigny et de Miens; l'usine est installée près de Muse, les huiles y sont purifiées sur place, tandis que celles des Télots et de Ravelon doivent être envoyées dans l'établissement de Saint-Léger où la Société lyonnaise a installé le *black-pot,* c'est-à-dire l'épuration écossaise permettant de retirer 20 à 21 p. 100 d'huile légère, 12 à 13 p. 100 d'huile intermédiaire, autant d'huile lourde, 20 à 21 p. 100 d'huile à graisser, 3 à 4 p. 100 de paraffine et 31 p. 100 de pertes[1].

Les usines de Chevigny, de Rigny, de Saint-Léger sont les seuls accidents de ce pays plutôt banal; mais bientôt apparaissent les hauts combles ardoisés d'un des plus beaux châteaux de Bourgogne, celui de Sully dont la cour, au dire de Bussy-Rabutin, est la plus belle cour de château de France. Dans ce palais grandiose naquit le futur maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, deuxième président de la République française, à la famille duquel il appartient encore. Le village au grand nom de Sully n'est pas celui qui devint duché pour le ministre de

1. L'ancien procédé, dit français, donne 30 à 35 p. 100 d'huile légère, 30 p. 100 d'huile lourde, 17 à 18 p. 100 d'huile de goudron et 20 p. 100 d'huile de pertes.

Henri IV, le château où vécut le grand homme est au bord de la Loire[1]. Sully sur Drée, insignifiant hameau, n'a point le fier aspect donné à son voisin le bourg d'Épinac par un pittoresque castel féodal entouré d'un semis de petites maisons aux toits rouges.

Ces demeures sont habitées par des ouvriers employés dans les mines de charbon et une grande verrerie. Le bassin houiller de Bourgogne se retrouve ici avec une certaine puissance, la production atteint environ 100.000 tonnes[2].

Le charbon se rencontre à une très grande profondeur : l'extraction a lieu à 618 mètres, et l'un des sondages, le puits Hottinguer, a été poussé jusqu'à 1.200 mètres.

Épinac n'est ni une ville, ni un bourg, ni un village, c'est une réunion de hameaux éparpillés entre des usines dont le centre est indiqué par le château, qui appartint jadis à la famille de Talleyrand, et l'église. Autour de ces deux édifices, trois ou quatre tronçons de rue d'un aspect fort disparate. A l'entrée du village la gare, une grande verrerie avec sa cité ouvrière ; sur

1. 1re et 25e séries du *Voyage en France* (fin du présent volume).

2. 105.071 en 1898 et 98.461 en 1899.

le plateau, les puits à houille et leurs grandes cheminées fumantes.

Le charbon qui a fait la richesse d'Épinac affleure au pied d'une colline couverte de bois ; l'exploitation de ce combustible a commencé il y a tantôt quatre-vingts ans. Lors de la création des premiers chemins de fer, les frères Blum obtinrent la concession de ce gisement et commencèrent de gigantesques travaux, complétés par la création d'une voie ferrée de 28 kilomètres reliant les mines au port de Pont-d'Ouche, sur le canal de Bourgogne.

Quand tout fut terminé la société était ruinée par des frais d'installation. Une nouvelle association, celle des *Mines et du Chemin de fer d'Épinac*, racheta la concession et alors commença l'ère de prospérité troublée, à diverses reprises, par des grèves. 800 ouvriers sont employés aux mines, la verrerie en occupe 450.

Le bourg d'Épinac n'est pas la principale agglomération, la compagnie a installé ses bureaux et ses ateliers dans le vallon que parcourt la voie ferrée des mines et y a tracé une sorte de petite ville ouvrière appelée la Garenne. L'hôtel, centre administratif de la société, ressemble à quelque édifice d'Italie avec ses arcades et ses galeries.

Le chemin de fer industriel, un des premiers en date du réseau français, ne dépasse plus les derniers puits; la construction des lignes de Chagny à Autun et d'Épinac aux Laumes a fait abandonner cette voie aux pentes si raides que certaines parties étaient exploitées en plan incliné; les charbons d'Épinac au lieu d'aller se déverser dans le port de Pont-d'Ouche vont désormais rejoindre le canal de Bourgogne à Pouilly ou le canal du Centre à Chagny. Mais on va bientôt construire une nouvelle ligne d'Épinac à Dijon, elle emploiera toutes les parties utilisables du vénérable instrument de communication qui fut une merveille en son temps.

En route pour Nolay, par le chemin de fer cette fois. La ligne remonte l'agreste vallon de la Miette, tapissé de beaux prés où paissent les bœufs de race charollaise, à la robe blanche lavée de saumon. Puis un tunnel et l'on aperçoit au fond, bien au fond d'une vallée profonde, hérissée de roches calcaires, tapissée de vignes admirablement soignées, la petite ville de Nolay où naquit Lazare Carnot. Ce grand nom plane sur l'humble cité qui a voulu associer au premier de la dynastie la noble victime de Caserio. L'ancêtre a sa statue et son petit-fils, le président

Sadi-Carnot, est glorifié par un beau monument qui le représente expirant, soutenu par la France éplorée.

Lazare Carnot est né dans une maison très simple, demeurée par le mobilier telle qu'elle était en 1730 ; sauf quelques armes provenant du général, rien n'a été ajouté. Elle appartient encore à la famille, mais la résidence des Carnot était plutôt à la Rochepot, superbe castel féodal qui appartint au brave Philippe Pot. Au moment où je traverse la ville je rencontre le possesseur actuel de cette demeure historique, le capitaine Sadi-Carnot ; très gracieusement il s'offre à me faire visiter la vieille forteresse. Malheureusement les instants me sont comptés, et je dois renoncer à cette excursion.

Nolay, en dehors de ces souvenirs, est une ville aimable et coquette, au fond d'un des plus beaux cirques de cette Côte-d'Or si riche en grands paysages. Des constructions industrielles déparent le tableau ; là, près du village d'Épertully, fief des Carnot de l'ancien régime, sont les mines de fer de Mazenay que j'ai signalées à propos du Creusot. Au fond de la vallée est une haute cheminée d'aération ; sur les collines s'ouvrent les galeries et court le chemin de fer particulier qui porte le minerai aux grandes

usines situées à 30 kilomètres. Le gîte exploité a une longueur de 8 kilomètres et une largeur de 1.000 mètres; la couche, profonde de 40 mètres au maximum, a une puissance variant de 50 centimètres à $2^m$,50. L'extraction a atteint 125.847 tonnes en 1899 et 102.400 en 1898. Bien que Nolay soit en Côte-d'Or, les mines de Mazenay et de Change sont en Saône-et-Loire.

Jusqu'à la Dheune le pays est très accidenté et fort curieux. C'est une zone heureuse pour les archéologues. Les hauteurs hardiment taillées sont couronnées de camps antiques où les savants ingénus trouvent de glorieuses parentés. Les petits monts de Rême et de Rome-Château seraient ainsi nommés en l'honneur de Rémus et de Romulus ! Le paysan bourguignon est plus trivial, le col entre ces deux monts, utilisé pour le chemin de fer du Creusot, a été baptisé par lui Bouton de culotte de Gargantua ! Les étymologistes reprennent le dessus à Paris-l'Hôpital. Ce bourg, à leurs yeux, est frère de Paris la grand'-ville, il aurait été peuplé par une colonie de Parisii.

Le vignoble est beau, bien soigné, productif; la partie dite d'arrière-côte est fréquentée par des commerçants fallacieux qui coupent ses vins avec ceux du Midi et les transforment en crus

bourguignons. Mais sur le versant de la Dheune, autour de Santenay, cette industrie est bien difficile. Ici, en effet, on est dans les grands vins; le vignoble de Santenay fait partie de la Côte-d'Or et confine à Montrachet[1]. Santenay ne se contente pas de cette gloire, le bourg veut devenir une ville d'eaux, il exploite une source minérale et s'est doté d'un casino.

1. Voyez la 24e série dn *Voyage en France,* chapitre VIII.

# VI

## LE MORVAN BOURGUIGNON

Le Morvan. — Vallée du Ternay. — Lucenay-l'Évêque et Roussillon. — Saulieu et le Plat-Pays. — Les mines de Sincey. — Arnay-le-Duc. — La vallée de l'Ouche. — Bligny-sur-Ouche. — D'Arnay-le-Duc à Saulieu. — Entrée en Auxois. — La colline de Thil. — Arrivée à Semur.

Semur-en-Auxois. Juillet.

Il semble que les habitants du Morvan, dans les parties du massif avoisinant les plaines d'Autun et les coteaux calcaires de l'Auxois aient tenu à bien affirmer l'individualité de leur région. Nulle part plus que dans cette contrée, l'expression *en Morvan* ne se rencontre à la suite des noms de lieu. La limite politique d'autrefois, Nivernais ou Bourgogne, les limites départementales d'aujourd'hui, Nièvre, Saône-et-Loire, Côte-d'Or et Yonne, n'ont pu avoir raison de cette sorte de nationalité celtique. Le Morvan demeure moralement autonome dans l'esprit de ses enfants, comme la Bretagne ou la Provence

pour les leurs. Si l'émigration des femmes en qualité de nourrices à Paris a grandement modifié les mœurs, l'empreinte celte est restée puissante, on retrouve plus d'un trait de l'existence antique. Ainsi, en dépit des grands chemins, la corporation des *galvaches* a survécu, ce sont des gens des environs d'Anost faisant le service de convoyeurs et de commissionnaires au moyen de chars traînés par des bœufs.

Cette contrée n'est guère visitée encore ; le chemin de fer de Paris à Autun l'a atteinte entre Avallon et Saulieu, mais n'est pas entré dans la vallée du Ternin, qui semblait lui offrir un parcours facile ; il s'élève sur des plateaux ondulés, dont l'altitude dépasse 500 mètres. Aussi le Ternin, avec ses gorges, ses prairies hérissées de blocs de granit, ses petites chutes, n'est-il pas connu comme il devrait l'être. Si aucune des cimes n'atteint 700 mètres, la plupart offrent des vues superbes sur la Côte-d'Or et le Morvan. De la Grand-Habre, dit-on, on apercevrait le Mont-Blanc par les temps clairs. Au-dessous, dans un bassin très vert, entre de grands bois, la grosse commune d'Alligny-en-Morvan dissémine ses hameaux au sein de vallons étroits et sur les sommets. Peu à peu la vallée s'élargit, les cultures sont plus nombreuses,

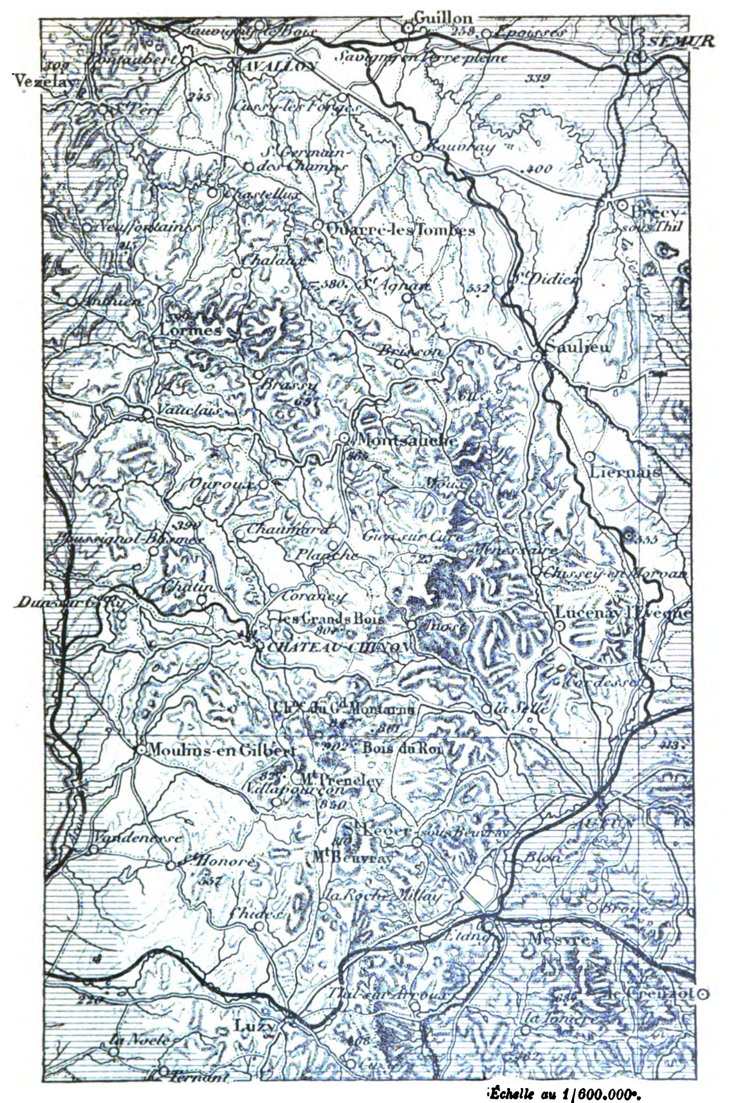
le plan de prairies est plus ample, mais jusqu'au delà du bourg de Lucenay-l'Évêque, la vallée garde son caractère franchement montagneux.

Plus pittoresques encore, plus profonds et encaissés sont les vaux dont les eaux réunies descendent du haut chaînon recouvert par la forêt d'Anost à la limite du Nivernais et de la Bourgogne et forment la Selle. Les gorges sont parfois très belles, surtout aux abords des forêts de Saint-Prix et du Grand-Montarnu, où se dressent les plus hautes croupes du Morvan. Les environs de Roussillon, où des auteurs locaux placent le séjour et le tombeau de ce Gérard de Roussillon, que d'autres récits font vivre près de Châtillon-sur-Seine [1], méritent surtout d'être parcourus. Mais aucune de ces montagnes, ni le Grand-Montarnu, ni le géant du Morvan, le Bois-du-Roi (902 mètres), n'offrent un panorama comparable à celui de Beuvray.

Le plateau que parcourt le chemin de fer de La Roche n'a guère de grands paysages. Quand on a remonté le vallon du Trévoux, au milieu duquel le village de Barnay-Dessous se mire dans un vaste étang, on suit une sorte d'arête au

---

1. Voyez page 157 du présent volume.




Échelle au 1/600.000e.

LE MORVAN.

*(La partie de la carte non grisaillée est le massif morvandiau.)*

pied de laquelle prennent naissance d'innombrables ruisseaux. Bard-le-Régulier, assis au pied d'un petit mont conique, est à une extrémité de cette ligne de faîte dont Saint-Martin-de-la-Mer occupe l'autre. Les villages : Vianges, Brazey-en-Morvan, Liernais, sont au sommet des vallons. De chacun d'eux, les vues sont étendues, à l'ouest sur le Morvan revêtu de forêts, à l'est sur les terrasses hautes et nues de l'Auxois, témoins de prodigieuses érosions.

La capitale du pays, où convergent toutes les routes, où des chemins de fer vicinaux, rayonnant sur Beaune, Semur et bientôt, sans doute, sur Corbigny et Montsauche, viennent se relier à la ligne d'Autun, est la petite et vivante ville de Saulieu. Bien qu'elle ne compte pas 4.000 habitants[1] et ait un peu décru depuis quelques années, elle n'en est pas moins, après Avallon, la cité la plus populeuse du massif. Elle a prospère apparence; ses magasins nombreux et bien tenus indiquent un commerce actif. Saulieu, malgré plusieurs tanneries, n'est pas industrielle, mais c'est le rendez-vous pour des campagnes éloignées, les foires et les marchés sont très fréquentés.

---

1. 3.672 au recensement de 1896.

Peu de monuments, peu de vieux édifices. Les remparts dont elle fut close ont laissé une haute courtine et une tour sous lesquelles se tient la foire, au-dessus est tracée une promenade. L'église Saint-Andoche n'est pas sans intérêt, les parties anciennes sont de la dernière période de l'art roman, quand s'essayait l'ogive. Devant l'entrée est une élégante fontaine. Une autre église, très vénérable, à l'une des extrémités de la petite ville, est dédiée à saint Saturnin. La maison commune, œuvre du XVIII[e] siècle, serait d'assez belle physionomie si les murailles n'étaient recouvertes d'affiches multicolores, comme celles de la plupart des monuments de province.

Saulieu couvre un seuil élevé, sorte de terrasse d'où les eaux s'écoulent vers tous les points de l'horizon. Cet étroit plateau, d'où descendent le Ternin, le Cousin, le Tournesac et la Baigne, porte sur une des cartes de l'État-Major — le 1/320,000[e] — une désignation que je ne rencontre pas ailleurs : le *Plat-Pays de Saulieu.*

Vers le nord, le pays s'abaisse rapidement par une arête étroite dominant à droite le ruisseau d'Argentole, à gauche celui de Tournesac. Route et chemin de fer parcourent le sommet de ce long plateau sur lequel sont bâtis Molphey et la Roche-

en-Brenil. Ce dernier, conservant le nom d'un petit pays féodal, possède un château flanqué de tours, bâti au bord d'un ravin profond et sinueux. L'agglomération la plus considérable, Rouvray, est un bourg peuplé d'un millier d'âmes, bâti au milieu d'un modeste bassin houiller dont les puits dominent le confluent du Serein et de l'Argentole, près du village de Sincey-lès-Rouvray. Exploitation modeste encore, ne dépassant guère 10.000 tonnes.

La limite entre l'Yonne et la Côte-d'Or passe sur le terrain houiller; un des puits est à un kilomètre à peine de cette frontière administrative, assez vague sur le plateau, mais un moment formée par l'espèce de cañon sinueux au fond duquel coule le Serein. Cette fissure, dont les replis sont si brusques, est plus encore: on pourrait la considérer comme la séparation entre le Morvan et l'Auxois.

Je suis revenu à Saulieu pour parcourir à l'aide des chemins de fer sur route les parties de cette dernière région ne méritant guère une exploration complète, tant est banal ce plateau étroit étalé entre le Morvan et la Côte-d'Or. Le dernier train du soir me laissait à Arnay-le-Duc, une de ces petites villes qu'il faut voir du dehors, dont

les toits irréguliers et aigus, surmontés de hautes cheminées, des tours et les édifices présentent un aspect si profondément pittoresque, bientôt évanoui pour qui pénètre dans les rues moroses. Cependant quelques vestiges du passé retiennent l'attention. Arnay, jadis siège d'un bailliage, a conservé les débris d'un château et des maisons de la Renaissance; l'église n'est pas sans intérêt. Mais la vie a abandonné la bourgade fortifiée près de laquelle Henri IV, âgé de seize ans et roitelet de Navarre, gagna ses éperons sous la direction du maréchal de Cossé-Brissac. Aujourd'hui la partie active d'Arnay-le-Duc est au pied du mamelon où la cité féodale a gardé sa forme par la création de boulevards d'enceinte sur la route qui borde l'Arroux, encore ruisseau, car il vient de naître à une lieue de là. Les hôtels, les auberges, les usines se sont ainsi installés dans le vallon. Des établissements industriels un seul est considérable : c'est une fabrique de limes qui a pris une place importante dans la production française; ce vaste établissement où l'on a résolu de bonne heure le problème de tailler les limes à la machine emploie un grand nombre d'ouvriers. En dehors des outils communs, il fait les limes de petite dimension pour horlogerie et les outils si délicats nécessaires à la gravure et à la bijouterie.

Arnay-le-Duc est situé dans une région intermédiaire entre le Morvan, l'Auxois, les hauts plateaux érodés qui portent le nom de La Montagne et la Côte-d'Or proprement dite. Le chemin de fer sur route de la Compagnie du sud de la France le relie à cette dernière région par une voie parfois très audacieuse. Jusqu'à Bligny-sur-Ouche, elle se borne à suivre les accotements, mais au delà, parvenue à la crête des monts, elle descend sur Pommard et Beaune par des rampes et des lacets extraordinaires, offrant des vues immenses sur la grande plaine bourguignonne, le Jura et même les Alpes.

Le trajet jusqu'à Bligny n'est pas sans intérêt; les environs de la ville d'Arnay, le vallon de l'Arroux surtout, où les eaux de la rivière naissante s'étalent en étangs, ont de la grâce. Dans les parties où la petite ligne de fer passe au fond de tranchées, on voit la roche rougeâtre des terrains primitifs. Par là encore on est en Morvan, bien que les auteurs fassent passer plus à l'ouest la limite de la région.

Le pays parcouru est une vaste plaine ondulée, cultivée en céréales, encadrée au loin par les petites montagnes, granitiques au couchant, calcaires à l'orient. Le Beuvray, très fier d'aspect, le Grand-Montarnu, lourde croupe sans grâce,

sont les dominateurs du panorama. Au long de la route, les maisons sont assez nombreuses; beaucoup encore recouvertes de chaumes. Des troupeaux d'oies et de dindons animent les abords des fermes. Le plateau se relève insensiblement et bientôt finit en falaise au delà de Foissy, près du hameau d'Antigny-le-Château, insignifiant aujourd'hui, mais qui fut le siège d'une seigneurie importante. La maison forte couvrait le bord de la falaise dont la partie la plus élevée, sorte de promontoire circulaire, se dresse à 491 mètres d'altitude, dominant de près de 150 mètres le fond d'un large bassin que ferme la Côte-d'Or. Vues d'ici, les formes de ces petits monts sont molles; la terre rougeâtre mêlée de cailloux est déjà tapissée de vignes. On est en plein terrain calcaire désormais, la physionomie des choses et des gens se transforme. Il y a plus de lumière et de grâce; l'aspect de Vic-des-Prés et des hameaux voisins est heureux. Là se trouve la voie abandonnée du chemin de fer minier d'Épinac, qui sera bientôt rétabli pour le trafic général et permettra de visiter la profonde vallée de l'Ouche. Une station doit être créée au sud, près du village de Cussy-la-Colonne, dont le nom est dû à un monument romain parvenu à nous dans son intégrité. C'est

un fort beau fût octogonal de 14 mètres, couronné par un chapiteau très ouvragé et porté sur un piédestal orné de statues. Ce monument, qui doit sans doute commémorer une victoire des armées romaines, a été restauré à diverses reprises, mais il aurait encore besoin de travaux de préservation. L'État, le département et la commune s'efforcent de sauver la colonne de Cussy d'une destruction déplorable.

La bien petite ville de Bligny-sur-Ouche profitera particulièrement de la voie nouvelle, car elle deviendra un centre d'excursions pour toute une contrée intéressante. La Côte-d'Or, par ses belles roches dressées en front de montagnes, ses falaises, ses sources, mériterait d'être mieux connue : la vallée de l'Ouche surtout, véritable cœur du massif, où le canal de Bourgogne s'est frayé un chemin. Ici la défense nationale, en 1870, vit les premiers efforts de la jeune division Cremer, qui lutta dans un vallon latéral, à Vandenesse et à Châteauneuf.

La rivière d'Ouche a une origine presque héroïque par la beauté et les légendes de ses sources jaillissant au fond de grottes. Née au sein d'un haut plateau, portant le nom de Chaumes, comme les tables calcaires de la Charente et les plateaux vosgiens, la rivière est

aussitôt captée par une foule de moulins. Ses eaux, dit-on, sont excellentes pour le blanchissage du linge. Les Beaunois y envoient leurs « dessous » comme les snobs parisiens expédient les leurs à Londres. Lusigny, le premier village baigné par l'Ouche, est donc peuplé de blanchisseurs.

Bligny est une mignonne bourgade, très propre, formée de deux rues parallèles et d'une place que décore un vaste hôtel de ville de style classique. Cet édifice est surmonté d'un étrange campanile et orné d'un grand vase à anses, à chaque extrémité du toit. Sur une terrasse est l'église, flanquée d'absidioles. L'Ouche borde les constructions de l'humble cité. Pauvre en été, elle roule au printemps et en hiver des eaux pures et rapides. Au-dessous de la ville, sa vallée se creuse, très profonde, sous de hautes parois boisées, couronnées de roches qui lui donnent parfois un très grand caractère.

Entre Arnay-le-Duc et Saulieu, tout autre est le paysage : plus de roches hardies, plus de vignes, c'est un coin quelconque des parties planes de la Bretagne ou du Limousin. Sur les landes fleuries de genêts, des carrières de sable montrent à nu le granit décomposé, d'un rouge vif,

qui alimentera les bancs de l'Arroux, dont la marche lente jusqu'à la Loire contribue à l'envahissement du fleuve. Ces terres incultes, parfois très vastes, sont livrées au pacage des moutons. Partout où le sol est assez frais pour permettre l'existence de prairies, paissent des bandes de beaux bœufs charollais. Cette industrie de l'élevage amène le bien-être, on en juge par la disparition des toitures de chaume que remplace partout la tuile d'un rouge vif ou même l'ardoise. Le granit rose extrait dans les carrières de Jouey se mêle dans les constructions au moellon calcaire extrait à côté, sur le vaste et mélancolique plateau d'Allerey, d'où la vue est immense sur la Montagne et le Morvan. Cette région, de formation liasique, est très fraîche, comparable sur quelques points aux embouches du Charollais, aussi les pâturages sont-ils étendus et le bétail est-il nombreux. Bientôt le paysage change, le granit se montre de nouveau; aux abords de Saulieu, le caractère morvandiau s'est soudain imposé.

Si l'on se dirige vers Semur, au contraire, ces formations si caractéristiques disparaissent; malgré le nom de Dompierre-en-Morvan porté par une commune, on est dans un pays bien diffé-

rent dès qu'on a franchi le ruisseau d'Argentole. Ce ne sont plus les croupes boisées du Morvan, ni les vallées profondes creusées au sein du massif calcaire, mais une vaste plaine qui dut être déblayée par quelque cataclysme prodigieux; celui-ci a laissé, dominant le lias, des tables, des cônes tronqués, des mamelons isolés, de nature jurassique. Au cœur de la plaine les cours d'eau, Armançon et Serein, se sont patiemment foré des lits sinueux, assez profonds pour permettre de retrouver çà et là les roches primitives.

La route de Saulieu à Semur montre encore dans ses tranchées la pierre granitique lorsqu'elle traverse les bois de Villargoix; au delà, vers Montlay, les deux âges géologiques confinent; à côté d'une roche de granit rouge, je remarque des couches calcaires superposées, très minces et fissurées, exploitées pour les fours à chaux. C'est désormais un autre monde, aussi dissemblable du Morvan que si des centaines de lieues l'en séparaient. Sur un haut monticule se dressent une église et les tours ruinées de Thil-*en-Auxois*. Cette butte et sa voisine « la Montagne » sont comme les sentinelles de l'Auxois en face du Morvan.

Le château de Thil dut avoir une grande importance, car tous les villages voisins, Nan, Vic,

Aisy, Marcigny, même Précy, bourg chef-lieu de canton, ont ajouté *sous-Thil* à leur nom. Précy domine le Serein endormi, sinueux, couvert de nénuphars. Ici l'érosion a été puissante, car souvent on aperçoit sous le lias de puissantes couches de granit; dans la plaine même celui-ci affleure le seigle et les ajoncs recouvrent le sol.

Le mamelon régulier de Thil et ses fières ruines donnent quelque beauté aux mornes horizons de la plaine. Bientôt il s'efface aux regards; mais au delà du parc de Bierre, le plateau s'est un peu relevé et permet de découvrir un panorama grandiose sur les terrasses de l'Auxois, semblables à d'immenses forteresses, et sur le Morvan sombre, où les villages blancs apparaissent au milieu des clairières de culture.

Voici la vallée de l'Armançon, si profondément excavée que ses lèvres semblent de hautes collines. Au delà du cañon étroit, fièrement assise sur l'abîme, en accroissant la majesté par ses terrasses, ses remparts, ses hautes tours coiffées de tuiles rouges, son église délicatement sculptée, ville de rêve aux heures de lumière atténuée, se dresse Semur, la capitale de l'Auxois, héritière de sa voisine Alésia.

---

# VII

## EN AUXOIS

Semur-en-Auxois. — La gorge de l'Armançon. — Sur le plateau. — Époisses et son château. — Les cimenteries de Guillon. — Buffon. — Montbard et le souvenir de Buffon. — En remontant la Brenne. — La plaine des Laumes. — Vitteaux. — Au long du canal de Bourgogne. — Pouilly et son souterrain. — Aux sources de l'Arroux.

Arnay-le-Duc. Juillet.

Le site de Semur est un des plus saisissants de la France entière, d'autant plus qu'il est inattendu. De quelque côté qu'on atteigne la ville, par les routes ou par les voies ferrées, on a traversé la plaine monotone, bordée, au nord seulement, par des monts isolés, géométriquement découpés, dressant leur table calcaire au-dessus du plateau liasique. A qui la voit en venant de l'orient, la cité semble bâtie au cœur du plat pays ; mais pour l'aborder aux autres points de l'horizon, il faut franchir un véritable abîme, profondément et régulièrement creusé par l'Ar-

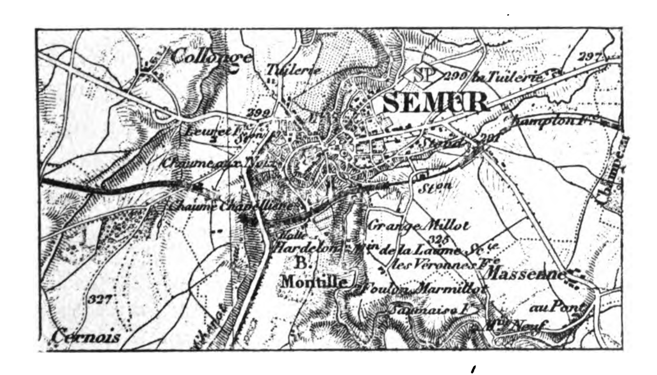
mançon. La rivière a déblayé les terres, creusé les assises molles et, plus bas, a poursuivi son œuvre en rongeant les roches primitives mises à nu ; celles-ci ont opposé de grands obstacles ; pour en triompher, les eaux ont décrit une boucle très brusque, projetant en promontoire une falaise de granit, sorte de presqu'île qu'un isthme de quelques pas de largeur relie au plateau.

La gorge qui se contourne autour de Semur doit sa beauté à la robustesse et à la teinte ardente du granit rouge, pailleté de mica et de quartz, dressé en masses énormes ; cette roche a servi à construire les remparts, les tours, les terrasses, les murs de soutènement des vignes et des jardins étagés. Mais l'homme, par ses travaux, a grandement accru la splendeur du site. Les ouvrages de défense : tours, donjons et murailles, les grands édifices privés, l'église ogivale aux beaux clochers, complètent l'œuvre de la nature et font de cet humble chef-lieu une des plus curieuses choses de notre France.

Comme toujours, dans ces romantiques décors citadins, il faut surtout voir Semur du dehors, des lèvres de la gorge opposées à la ville elle-même. De là se montrent le mieux les restes de forteresse qui lui donnent tant de grandeur.

A l'intérieur, l'aspect est bien moins pitto-

resque ; la cité est propre mais calme, elle serait banale sans une vieille porte qui barrait l'isthme et donnait accès dans la presqu'île où l'on avait groupé les ouvrages de défense, et surtout sans l'église, une des plus intéressantes œuvres de l'art bourguignon. Celle-ci a gardé des vitraux précieux pour l'histoire du travail ; les corpo-




rations des bouchers et des drapiers, qui en ont fait don à Notre-Dame, ont tenu à montrer des scènes de leur profession.

Le quartier primitif, c'est-à-dire le promontoire, a conservé quelques vieux hôtels particuliers ; l'un d'eux est devenu l'hôpital après avoir été la résidence du gouverneur. Le dernier propriétaire fut le marquis du Châtelet, mari de cette madame du Châtelet qui tint une si grande

place dans la vie de Voltaire[1]. Le philosophe y séjourna, on montre encore sa chambre aux visiteurs.

Près de l'hôpital, à l'extrême pointe du promontoire, une promenade a été tracée; des tilleuls noueux forment de fraîches allées. Du parapet, la vue est curieuse et belle mais bornée; on ne découvre guère que le versant opposé, formant des coteaux tapissés de vignes, de vergers, de jardins et de bosquets où les sapins se mêlent aux peupliers et aux chênes. Au fond, l'Armançon, retenu par des barrages, étale ses eaux glauques dans un lit bordé de jardins maraîchers et de tanneries dont l'odeur forte monte jusqu'au mail.

D'autres promenades, tracées sur le plateau extérieur, enveloppent la petite ville, non loin d'un champ de foire très fréquenté, car Semur est un lieu de rendez-vous pour le Morvan, l'Auxois et la Montagne. Le 31 mai, une des foires dite « de la Bague » nécessite la création de trains spéciaux.

Semur est la capitale de l'Auxois, depuis qu'Alésia a disparu pour faire place à un vil-

---

1. Voyez, dans la 21e série du *Voyage en France*, pages 223 et 224, les passages consacrés au séjour de Voltaire chez Mme du Châtelet à Cirey-sur-Blaise.

lage. Par sa situation escarpée, elle participe à la fois des petits monts découpés avec tant de netteté surgissant dans la plaine et de cette plaine elle-même. C'est pourquoi elle s'est développée au détriment de cités mieux placées économiquement en apparence, comme Montbard, ou stratégiquement plus importantes, comme Alésia et Flavigny.

En dehors du grand drame national d'Alésia, ce petit pays de l'Auxois a joué dans notre histoire un rôle important, mais anecdotique et littéraire. Trois noms l'imposent à l'attention : ceux de Mme de Sévigné, de Bussy-Rabutin et de Buffon. Non loin de Semur, dans la vallée du Serein, aussi profonde et sinueuse mais plus sauvage que celle de l'Armançon, est le château de Bourbilly, retraite de Mme de Chantal, cette aïeule de Mme de Sévigné, devenue une sainte de l'Église. Dans cette belle demeure aux tourelles aiguës, aux grands combles mansardés, à demi enveloppée de bois, l'aimable femme écrivain dont le nom donne tant de grâces au majestueux grand siècle, habita longtemps ; sur le plateau, au milieu du bourg cossu d'Époisses est un autre château où souvent Mme de Sévigné se rendit chez ses parents de Guitaut. La famille de Guitaut habite encore la féodale demeure.

La route d'Époisses traverse l'Armançon par le pont Joly et monte sur la terrasse calcaire qui recouvre les granits de Semur. Cette plaine, comme tant d'autres terrains semblables, porte le nom de *chaume*. Pays peu accidenté, mais strié de ravins où coulent des rus indigents. Les pentes bien exposées sont couvertes de vignes. Autour d'Époisses, le plateau est un vaste herbage où vivent de beaux troupeaux. Cette région ne fait pas l'élevage des animaux de boucherie comme ses voisines, Époisses est au centre d'une importante région laitière. Le bourg a donné son nom au fromage d'Époisses, fort apprécié en Bourgogne et qui présente la particularité d'être obtenu au moyen d'une présure de caillette de veau, aromatisée de poivre, de girofle, de fenouil et d'eau-de-vie.

Au-dessus d'Époisses, dans les arbres, se montrent les toits rouges du château et la flèche de la vieille église romane que les seigneurs ont enrichie d'œuvres d'art, notamment d'un *Ecce Homo* dû à Germain Pilon.

Les collines qui dominent le bourg sont couvertes de beaux vignobles donnant des vins réputés, surtout ceux récoltés sur les pentes raides des coteaux dressés dans la plaine, à l'endroit où le Serein débouche de son défilé tortueux

pour se traîner entre les prés et les cultures. Ce massif de hauteurs que de belles roches couronnent est partagé entre les départements de la Côte-d'Or et de l'Yonne. A ce dernier appartiennent Vignes et le bourg régulier de Guillon, présentant encore la forme ronde que des remparts imposaient à son plan. La rivière a peu d'eau en cette saison, mais elle est extraordinairement poissonneuse ; sous les roues d'un moulin, c'est un frémissement constant d'ablettes et de goujons. Ce chef-lieu de canton est calme et sans intérêt ; sauf une vieille église et un pont pittoresque du xvᵉ siècle, rien ne retient l'attention. Il y a quelques usines, notamment des fabriques de ciment, dont les produits entrent dans la catégorie des ciments dits de Vassy. Le village qui a donné son nom à ce produit réputé n'est point le Vassy-lès-Épisy du canton de Guillon, mais un autre Vassy : Sous-Avallon.

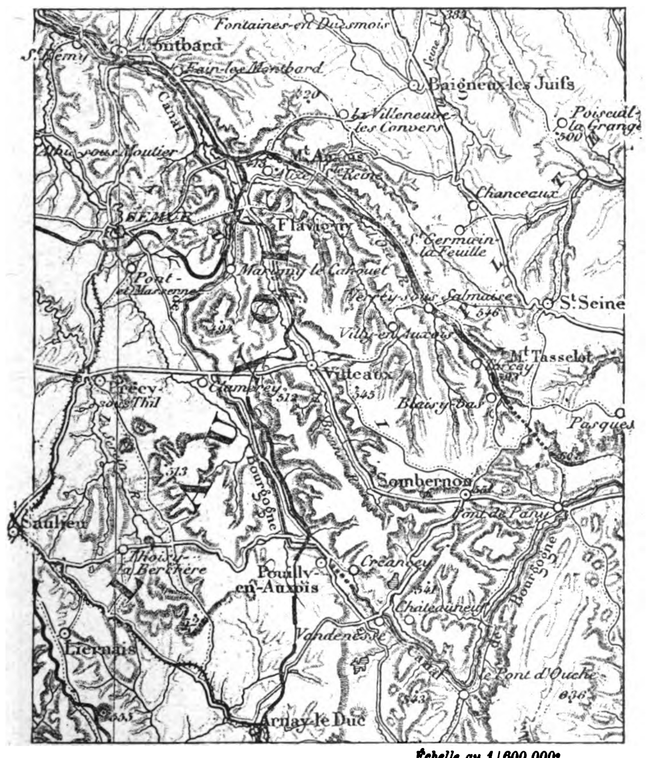
Dans toute cette contrée de l'Auxois, l'exploitation des terres et des roches est l'objet d'une industrie assez active, bien qu'aucun gîte de minerai n'ait paru mériter une extraction. La roche à ciment, la pierre à chaux, l'argile et, non loin de Semur, à Marigny-le-Cahouet, des gisements de phosphate fossile et de roche à

ciment occupent beaucoup de bras. A ce point de vue, la vallée de la Brenne est la partie la plus intéressante du pays, mais elle ne ressemble guère au reste de l'Auxois, car elle est aussi nettement caractérisée que le sont peu les vallées de l'Armançon et du Serein. Au lieu d'être un sillon tortueux dans le plateau, c'est un large couloir encadré entre de petits monts offrant vaguement — sur la carte — l'aspect d'arêtes très allongées, terminées en plateau et extraordinairement découpées sur leurs bords. De belles prairies dans le fond, des vignes et des cultures sur les pentes font de cette vallée régulière une suite de paysages aimables.

A en juger par cette régularité de cours et la direction générale, la Brenne semblerait la vallée maîtresse de l'Auxois, cependant l'Armançon, qui l'atteint obliquement, lui impose son nom et conduit ainsi à la Seine toutes les eaux descendues du massif principal de la Côte d'Or, vers Blaisy et Sombernon.

La jonction est au pied d'un insignifiant village abritant ses toits rouges dans un pli de coteau sur la rive droite. Ce hameau de 300 âmes porte le nom illustre de Buffon. La terre appartint à la famille du grand naturaliste dont le père, François Leclerc, membre du Parlement

de Dijon, était seigneur de Buffon. Georges-Louis Leclerc prit d'abord le titre de chevalier




*Échelle au 1/600.000e.*

de Buffon et de bonne heure devint célèbre sous ce nom. En 1774, quand le chevalier était en pleine gloire, Louis XV érigea la terre de Buffon

en comté. Mais le grand écrivain ne semble pas avoir résidé dans le village, toute son existence de labeur s'est passée dans la ville de Montbard, voisine, où il était né, dont il était également seigneur.

Sauf le nom, rien, à Buffon, ne rappelle donc le grand naturaliste, toute la notoriété est allée à Montbard. En outre, celle-ci a remplacé le village dans le rang industriel qu'il eut jadis par la volonté de l'écrivain devenu son premier comte. Des hauts fourneaux, des forges, des martinets animèrent le confluent de l'Armançon et de la Brenne; ces établissements étaient encore en activité au milieu de ce siècle; la carte d'état-major indique même de nos jours une « petite forge » et une « grande forge », et des fumées d'usine montent encore au-dessus des bâtiments. On n'y produit plus de fer; comme partout dans la région, la métallurgie au feu de charbon de bois n'a pu résister à la concurrence des minerais riches traités à la houille. La grande et la petite forge de Buffon sont devenues des fabriques de ciment et de phosphates. Le canal qui emprunte la vallée a donné de l'importance à ces manufactures; le petit port de Buffon eut en 1897 un mouvement de 17.754 tonnes, l'année suivante il atteignit près

de 15.000. Les arrivages forment le principal trafic. Ils furent en 1898 de 11.000 tonnes en pierre à ciment, phosphates bruts et coke. Au départ, 4.000 tonnes de ciments fabriqués et de phosphates ont été embarquées. Ce mouvement égalait celui de Montbard dont, il est vrai, les usines métallurgiques n'étaient pas encore en pleine production. Le port d'Aisy-Rougemont, en aval de Buffon, est aussi plus considérable ; il embarque du ciment et reçoit des pierres et les houilles destinées aux cimenteries, en outre il fait un important trafic de pierres de taille.

Entre Buffon et Montbard, la Brenne et le canal occupent presque tout le fond de la vallée, ici très étroite ; mais elle s'élargit au débouché d'un vallon. Au milieu, complètement isolé, se dresse un haut mamelon, escarpé et boisé, dominé par une belle tour féodale. C'est le mont Bard, position militaire importante aux temps féodaux et qui subit un dernier siège pendant la Ligue. Sous la forteresse, une ville naquit, à laquelle le séjour de Buffon apporta une notoriété éclatante. Elle serait sans intérêt aujourd'hui sans le souvenir du grand homme et si elle n'avait gardé, embellis et poétisés par les ans, les jardins en terrasse créés par celui que les contemporains surnommèrent le « Pline fran-

çais ». Les allées sont devenues ombreuses et solennelles autour des pauvres vestiges du château fort, dont Buffon, homme peu romantique, fit niveler les hautes murailles. Le sommet aplani de la colline est aujourd'hui une délicieuse solitude. Je ne rencontre pas âme qui vive sous les arbres noueux ni dans les sentiers tracés à travers les fourrés d'arbustes, ni près de la tour qui donne guerrière allure au site de Montbard; personne sur les lignes montant de terrasse en terrasse et que suivait Buffon pour aller s'enfermer dans le pavillon où il travaillait; la petite église assise à l'entrée du parc et dans laquelle il repose est vide et muette. Devant le porche, se dresse la statue du grand homme. Le « château » ou plutôt l'ample villa où fut écrite l'œuvre énorme qui souleva tant d'admiration est encore debout; on a conservé l'intérieur, sur lequel veille la ville, devenue propriétaire du domaine. Peu de visiteurs ; la science a fait de tels progrès depuis Buffon, des théories nouvelles mieux assises ont si bien fait oublier celles de ce naturaliste, que nul ne serait tenté de renouveler l'acte d'idolâtrie de Jean-Jacques Rousseau venant baiser le seuil de la noble demeure.

Cet oubli est injuste; la ville cependant s'est

montrée reconnaissante de l'éclat jeté sur elle. Elle a célébré récemment le centenaire de Buffon ; il lui reste encore à honorer ses collaborateurs. Daubenton, fils de Montbard lui aussi, mérite mieux qu'une plaque de rue portant son nom et Gueneau de Montbéliard ne devrait pas être oublié.

La modeste petite ville, traversée par la Brenne tranquille, n'offre guère de vie qu'aux abords de la gare et du canal. Là naît un quartier manufacturier autour de grandes forges où l'on produit notamment les tubes et les bouteilles en acier destinés à contenir l'acide carbonique ; là encore on forge une grande partie des obus nécessaires à notre artillerie. L'usine, desservie par le canal, est fort belle. Montbard possède en outre des cimenteries et, dans ses environs, des papeteries considérables dont l'une occupe les bâtiments de l'abbaye de Fontenay, une des plus opulentes de l'ancienne Bourgogne.

En amont de Montbard, la vallée de la Brenne s'élargit et devient un grand plan de prairies entre de hautes collines boisées. Aux confluents de l'Oze et de l'Ozerain avec le cours d'eau principal, le mot de vallée fait même place à celui de plaine. Au centre de cette vaste zone régulière

de cultures et de pâturages, le village des Laumes, simple écart de la commune de Venarey, devient peu à peu le point vital de la contrée, grâce à une gare importante desservant de nombreux vallons et dans laquelle viennent aboutir, à la ligne principale de Paris à Marseille, les embranchements sur Avallon et Épinac. La compagnie du chemin de fer a adopté ce nom des Laumes pour sa gare, cependant un autre s'imposait, plus éclatant :

Alésia !

La station et les bifurcations sont en effet au pied de la montagne escarpée où le village d'Alise-Sainte-Reine perpétue, à peine déformé, le nom de la forteresse gauloise dont la chute amena la fin de l'indépendance nationale. A la pointe du promontoire se dresse la statue du premier en date des grands héros de notre race, le glorieux Vercingétorix.

Je reviendrai demain aux Laumes pour visiter le plateau où se déroula le drame poignant dont nous ne connaissons les scènes grandioses que par les *Commentaires* de César, c'est-à-dire le récit de l'ennemi vainqueur. Aujourd'hui, je veux achever la visite de la vallée de la Brenne et du pays parcouru par le canal de Bourgogne,

artère économique capitale de cette partie de la France jusqu'au moment où les chemins de fer sont venus desservir l'Auxois. Jadis peu accessible, le pays est maintenant parcouru par la voie ferrée des Laumes à Épinac, exploitée dans des conditions telles, que le voyageur arrêté à Vitteaux ou à Pouilly est condamné à séjourner de longues heures dans le val. Trois trains par jour semblent suffire aux besoins des populations.

La plaine se ferme au pied des monts d'Alésia, de Flavigny et de Pouillenay, entre lesquels s'entr'ouvrent les vallées de l'Ozerain et de la Brenne. Cette dernière est, en amont, comme un long et large couloir entre des monts de hauteur régulière frangés d'une infinité de combes dans lesquelles s'abritent les villages et les hameaux fermés par des fronts rocheux ayant parfois grande allure. A l'entrée, le village de Pouillenay occupe une belle situation au-dessus du vallon où coule le ruisseau de la Fontaine-Salée, dont les eaux ne donnent lieu à aucune exploitation. La Brenne descend par de brusques et incessants replis au milieu des champs et des prés. Jusqu'à Vitteaux, c'est une succession de paysages heureux et simples. La petite ville, cœur de la vallée, est d'aspect avenant ;

de belles promenades, une fontaine monumentale dont Vitteaux n'est pas médiocrement fière, à en juger par les cartes postales, égaient ce centre largement étalé dans un large bassin de jolies montagnes découpées en falaises et couronnées de roches. Quelques-unes de ces combes aux flancs escarpés sont parmi les plus beaux paysages de la Côte d'Or et offrent un caractère de réelle grandeur, bien que les altitudes suprêmes ne dépassent guère 550 mètres, moins de 200 au-dessus de la rivière. Mais la netteté des contours et la hardiesse des pentes donnent à cet humble massif une majesté que n'offrent pas des groupes montagneux plus élevés, le Morvan par exemple.

Pour les habitants, cette partie supérieure du val de Brenne est la *Montagne* par excellence. Grosbois, où elle remplit un des bassins d'alimentation du canal, est Grosbois-en-Montagne. Plus haut, près de Sombernon, centre du haut pays, où les principaux sommets approchent de 600 mètres, on retrouve encore ce surnom. Cette Montagne comme celle du Châtillonnais[1] est un point important dans l'orographie et l'hydrographie de la France. Le seuil sur lequel est bâti

1. Voyez chapitres X et XI.

le bourg de Sombernon écoule à la fois ses eaux par des ruisseaux tributaires de trois grands fleuves : Rhône, Loire et Seine. Mais le canal de Bourgogne ne l'emprunte pas, il suit l'Armançon pour aller pénétrer dans la vallée de l'Ouche par un long tunnel.

De même, le chemin de fer ne remonte pas la Brenne au delà de Vitteaux; lui aussi va retrouver l'Armançon. Il profite d'une sorte de large défilé ouvert dans la chaîne de la rive gauche. C'est une dépression très verte, bien cultivée, passage facile entre la Montagne et le plateau de l'Auxois; il fut jadis fortifié, le village de Dracy-lès-Vitteaux s'abrite encore au pied des tours ruinées d'une forteresse. Plus loin, Marcilly, à demi enfoui dans la verdure, est entouré de beaux pâturages pacagés par les bœufs charollais. Toute cette contrée est enrichie par l'élevage.

Ce caractère pastoral s'affirme plus encore sur l'autre versant, dans la large plaine où serpente l'Armançon, où le canal a été creusé. Les villages sont assez rares dans ces vastes espaces. Le plus vivant, Saint-Thibault, doit sa prospérité au canal et à la voie ferrée. Il est dominé par une église gothique, dont le clocher immense et superbe semble écraser le reste de l'édifice. Le portail est fort orné de sculptures.

La plaine est assez banale, mais verte et bien encadrée. Les hauteurs qui, vers Beurizot, sont plantées de vignes, se rapprochent soudain; l'Armançon et le canal sont ici renfermés dans une vallée dont toutes les eaux sont précieusement captées, où les pluies elles-mêmes sont mises à contribution pour remplir des réservoirs. On est ici au point de partage du canal; cette voie navigable ne peut être alimentée que par l'épargne méticuleuse de l'eau des nuées.

A l'entrée du souterrain, long de 3.330 mètres, s'allonge, entre la montagne et le canal qui descend à l'Armançon au fond d'une tranchée profonde entrecoupée d'écluses, le bourg de Pouilly-en-Auxois. La navigation du canal dans le tunnel et aux abords a lieu au moyen du touage électrique; l'eau des éclusées alimente des dynamos qui actionnent par un trolley le toueur auquel les bateaux demandent la remorque. Cet engin a fort amélioré les conditions de navigabilité. En 1898, le nombre de bateaux ainsi guidés par la force hydraulique, jusqu'alors perdue, a été de 1.193, chargés de 166.384 tonnes et de 203 vides.

Pouilly n'est pas seulement animé par la navigation de transit, c'est encore un petit centre industriel exploitant la roche et l'argile de la

contrée; il produit des phosphates, des ciments et de la tuile mécanique qui s'embarquent dans un large bassin[1]. Celui-ci, bordé d'arbres, forme une belle promenade.

Au sud de Pouilly, la Côte d'Or forme partage entre l'Armançon naissant et l'Arroux. Mais la chaîne s'est abaissée en un long seuil, plaine ondulée, très fraîche, où de grands pâturages sont remplis de bétail. Le village de Châtellenot, bâti sur un éperon isolé, surveille ce passage où les centres de population sont pauvres, où les maisons sont encore couvertes de chaume, où l'on devine les abords du granitique Morvan par les landes couvertes de genêts. C'est désormais un autre pays. Musigny et Mimeure — dominé par un donjon à mâchicoulis et une haute tour d'église — gentils hameaux qui précèdent Arnay-le-Duc et commandent les plis où se forme l'Arroux, sont, par bien des côtés, des villages morvandiaux.

1. Le mouvement du port oscille entre 12.000 et 15.000 tonnes.

---

# VIII

## AUTOUR D'ALÉSIA

**Le Mont Auxois. — Alésia. — Alise contre Alaise. — Alise-Sainte-Reine et ses eaux minérales. — Le plateau d'Alésia. — La statue de Vercingétorix. — Au bord de l'Ozerain. — Flavigny. — Fabrication des anis. — Le Mont Pevenel. — La vallée de l'Oze. — Darcey. — Le château de Bussy-Rabutin. — Au berceau de Junot.**

**Alise-Sainte-Reine. Juillet.**

Dans la plaine des Laumes, dans les vallées de l'Oze et de l'Ozerain, le promeneur rencontre souvent des bornes de pierre ayant des indications mystérieuses, telles que « fossé de 20 pieds » ou « circonvallation ». Si l'on relevait sur la carte les pierres ainsi découvertes, si on les reliait par des traits, on aurait le plan des travaux d'approche de César contre Alésia. Les recherches faites sous le second Empire, pendant le grand démêlé des partisans d'Alaise (Doubs) contre Alise-Sainte-Reine, ont en effet permis de retrouver les ouvrages des terrassiers romains sous l'humus apporté par les siècles.

Cette étude attentive a permis de trancher en




faveur du mont Auxois le grand débat qui a di-

visé tant d'archéologues. Les partisans d'Alise triomphants, soutenus d'ailleurs par Napoléon III, ont affirmé leur victoire en dressant la belle statue de Vercingétorix, d'un si grand effet dans le paysage.

L'héritière de cette gloire, Alise-Sainte-Reine, est une bien mince bourgade, assise non plus sur la terrasse du mont, mais au flanc de cette hauteur isolée entre l'Oze et l'Ozerain. On s'y rend, des Laumes, par un joli chemin ombragé, bientôt transformé en rue montueuse, très raide, bordé de maisons dont beaucoup révèlent un passé de prospérité. Malgré la perte de son rang de capitale de l'Auxois au profit de Semur, malgré le développement de Flavigny, Alésia, sous son nom d'Alise, n'en resta pas moins un centre. Plusieurs habitations portent des écussons sculptés au-dessus de leurs portes, indiquant le séjour de familles nobles. Un vaste hôpital, un petit établissement d'eaux minérales, un musée, où une faible partie seulement des objets retrouvés dans les fouilles ont été réunis, sont les principaux édifices. Une fontaine très fréquentée par les pèlerins coule, dit-on, à l'endroit où tomba la tête de sainte Reine, pieuse Alésienne qui préféra la mort à l'obligation d'épouser le gouverneur romain Olibrius.

Dans la partie haute du bourg, une avenue caillouteuse, plantée d'arbres jeunes et souffreteux, s'élève à la partie supérieure du plateau, entre des talus de déblais et des traces de constructions antiques. On atteint ainsi la pointe de la montagne. Là se dresse la statue colossale en cuivre repoussé, haute de six mètres, œuvre d'Aimé Millet, que la gravure a popularisée.

Assis au pied du héros, si fier dans sa pose énergique et résignée à la fois et dont le regard semble se porter sur l'ample plaine des Laumes, je contemple un de ces tableaux que l'on n'oublie jamais. Même en faisant abstraction du grand événement qui s'est passé ici, le paysage a l'allure et la beauté de l'histoire par les lignes sévères, précises et nobles des monts dressés au-dessus des vallées. Hautes collines plutôt que montagnes, ce système de hauteurs de l'Auxois, mais devant à la netteté de leurs découpures la beauté des grands sites. La plaine parsemée de villages aux toits rouges, les pentes tapissées de vignes, la partie supérieure d'Alise groupée autour de l'église et formant « fabrique », les chemins de fer dont le plus important est sans cesse parcouru par des convois rapides, tout cela constitue un panorama à la fois immense et vivant.

Sur la table calcaire qui recouvre le mont Auxois, rien ne décèle la vie. Cette assiette du camp où se pressa la multitude des guerriers gaulois bravant du haut des rochers les légions romaines de l'investissement, n'est plus qu'une étendue de guérets. En la parcourant, on retrouve des débris de pierre, de maçonnerie et de tuiles, témoins de l'Alésia qui succéda à celle des Mandubiens et fut siège de la domination latine jusqu'au moment où quelque catastrophe dont le souvenir est perdu fit abandonner la ville.

Je comprends que les savants se soient déclarés pour Alise avant même que les fouilles eussent révélé qu'ils avaient raison. Non seulement le site répond au texte de César, mais encore il est naturellement indiqué pour porter une forteresse. Six vallées ou vallons l'entourent et amènent leurs eaux au pied du mont Auxois, dans la plaine des Laumes. C'est un de ces emplacements où l'on sera toujours tenté de rechercher la trace des aïeux.

J'ai peine à m'arracher à ce spectacle qui évoque des souvenirs à la fois si lointains et si passionnants, éveillant les mânes des ancêtres qui eurent de si bonne heure la prescience de la patrie ; lentement, je retourne à Alise, vers la

pauvre église qui occupe la partie du bourg la plus proche du plateau. Des abords, Alise semble collé au flanc du rocher, ses maisons grises aux toits de tuile foncée ou rouge, entourées de verdure, s'harmonisent merveilleusement avec la grâce robuste de ce coin précieux de notre vieille terre de France.

Une croix gothique marque la sortie d'Alise supérieur, comme une autre indique en bas l'entrée de la pauvre héritière d'Alésia. De là un chemin se détache et va suivre en corniche les flancs du mont Auxois au-dessus de l'Ozerain. Entre des vignes complantées de cerisiers et d'autres arbres fruitiers, elle descend au flanc des parois rocheuses du mont Auxois pour aller franchir le petit col qui le sépare du mont Pevenel. En face se dressent les parois escarpées de la montagne de Flavigny, à laquelle conduit un sentier rocailleux, souvent recouvert par la ramure de hauts arbustes. Un pont franchit le ruisseau jaseur de l'Ozerain et permet d'atteindre les pentes, puis le plateau. Bientôt apparaît le beau décor de Flavigny, une ville toute mignonne[1], hardiment campée sur un beau promontoire, devant aux grands édifices d'une

1. 1.045 habitants dont 858 de population agglomérée.

vieille abbaye et d'un monastère moderne un aspect de richesse et de puissance. La colline s'avance comme un éperon entre deux vaux profonds remplis d'une belle végétation. Cela rappelle Angoulême, mais une Angoulême menue et rustique sans faubourgs et sans le miroir éclatant de la rivière[1].

Le sentier descend dans un val encadré de rochers où les eaux de sources abondantes s'amassent en étang dont l'émissaire était destiné à faire mouvoir un moulin aujourd'hui muet. Un raide chemin s'élève vers la ville; il y pénètre par la porte du Val, arcade d'un pur style, flanquée de tours et surmontée d'une galerie à mâchicoulis. En arrière, une autre porte, percée de meurtrières, complétait la défense.

Et voici un dédale de petites rues bordées de maisons dont l'aspect, par la foule de détails et de motifs d'architecture romans, gothiques ou de la Renaissance, révèle une ancienne grandeur provinciale. De vieux hôtels transformés en pauvres habitations se rencontrent çà et là. L'église, petite mais charmante, appartient au début de l'époque ogivale; une galerie et un

1. Sur Angoulême, voyez la 15e série du *Voyage en France*.

jubé seraient fort beaux s'ils n'étaient si empâtés par le badigeon; les stalles du chœur sont sculptées avec toute la malice de nos vieux ymagiers.

Ville d'aspect monacal; vraiment monacale d'ailleurs, bien que l'abbaye illustre à laquelle elle dut longtemps son importance soit devenue une usine ; les Dominicains y possèdent un couvent actuellement désert, mais qui eut une importance considérable, il y a peu de temps encore, puisque la statue du Père Lacordaire a été érigée dans la cour.

Quant à l'abbaye, abandonnée à la Révolution, dévastée, à demi ruinée, elle sort aujourd'hui de ses ruines. Déjà le palais abbatial, haute et sévère construction, a été réparé; ses grands corridors, ses vastes escaliers, ses salles immenses ont été remis en état par un industriel, M. Galimard, qui les a accommodés — avec beaucoup de goût d'ailleurs — aux besoins modernes et à l'usinage d'un bonbon particulier dit « anis de Flavigny ». Après avoir restauré la vieille demeure, il a effectué des fouilles sous les ruines et remis au jour un des plus vénérables monuments religieux de Bourgogne : une église romane sous laquelle s'étend une crypte mérovingienne. Un porche du XIII[e] siècle accolé à l'antique édifice a été restauré, il est devenu le

salon de M. Galimard, mais celui-ci en a respecté les lignes.

L'aimable industrie qui a permis d'exhumer en quelque sorte l'abbaye de Flavigny est fort ancienne. Elle est née vers 1630 sous les doigts de religieuses ursulines, ordre qui possède encore un couvent à Flavigny. En 1700, la ville ayant à rendre hommage au prince de Condé et n'ayant à lui offrir comme cadeau que deux dindes insuffisamment grasses et six livres de truffes, y ajoutait trente-six livres d'anis. Les Ursulines disparurent à la Révolution, mais leur anis continua à se fabriquer. M. Galimard, en me faisant visiter son usine, me présente un ouvrier qui, depuis quarante ans, est employé à enrober l'anis dans du sucre ; le père de ce brave homme en fit pendant cinquante ans et le petit-fils est depuis quatre ans à poursuivre l'humble tâche de cette dynastie laborieuse.

L'anis sous la forme où le livrent les confiseries de Flavigny n'est qu'une dragée minuscule dont l'âme est la petite graine du *Pimpinella anisum* cultivé surtout en Touraine près de Chinon et aux environs d'Albi. Flavigny s'est fait pour ce bonbon un nom à côté de Verdun ; Albi produit une sorte de gâteau sec, très dur, rempli de grains d'anis.

La petite ville bourguignonne est moins fière de ce produit de confiserie que de ses souterrains dont on parle là-bas avec une amusante expression de vague épouvante. Je n'y suis pas descendu, mais, d'après ce qui a été publié à ce sujet, il semble bien qu'il s'agisse d'un de ces souterrains-refuges explorés avec tant de soin depuis que la visite des cavernes est devenue une science sous le nom de spéléologie[1].

Sous le grand soleil réverbéré par les parois rocheuses des petits monts, je descends dans la vallée de l'Ozerain pour aller visiter le vallon de Darcey. La route court au long de l'Ozerain, au milieu d'une végétation opulente, entre le promontoire du mont Pevenel où l'on a trouvé les traces d'une fortification romaine, sans doute opposée à Alésia, et le mont Auxois. Ce dernier se dresse plus fier encore sur le versant de l'Oze que de grands escarpements dominent au-dessus des bois et des vignobles. Le mont Pevenel, longue et mince arête allongée portant un étroit plateau, est encore appelé dans le pays camp de César; des bornes indiquant la ligne de circon-

1. Dans le tome V de *Spelunca* (*Revue de la Société de Spéléologie*, 1899), M. Galimard a publié une note intéressante sur le souterrain de Flavigny.

vallation jalonnent sa base ; un chemin régulier, simple piste aujourd'hui, parcourt dans toute son étendue cette crête de sept lieues qui va s'appuyer à la ligne de faîte entre les versants de la Saône et de la Seine et se développe de Sombernon au promontoire de Pevenel.

Le versant de l'est borde l'Oze, plus abondante que l'Ozerain, grâce aux sources alimentées par le plateau de Saint-Seine. De riches prairies couvrent les fonds et les pentes douces, entre les peupliers, les saules et les frênes. Les vallons qui débouchent sur l'Oze, larges, profonds, bien arrosés, ont parfois grande allure. Ainsi celui de Darcey, où de claires fontaines s'échappent des roches dressées en amphithéâtre au-dessus du village.

Quelle chaleur dans ces gorges, dans ces combes, dans ces plis rocheux ! Quelle impression de fournaise pendant l'ascension du plateau que je dois traverser pour aller dans le vallon du Rabutin ! Mais là-haut, à travers les amples cultures, la brise passe librement et, aux abords du parc de Bussy, de grands arbres me donnent leur ombre. Ce parc abrite le château où Bussy-Rabutin, exilé pour avoir écrit son *Histoire amoureuse des Gaules*, passa seize années après sa sortie de la Bastille. L'édifice, d'aspect assez

lourd malgré ses tours coiffées de lanternes et l'ornementation de la cour d'honneur, est, dit-on, fort intéressant à visiter, Bussy ayant tué le temps en se composant une galerie de tableaux précieux pour l'histoire anecdotique du grand siècle; il se plut à l'orner de légendes et de devises. Deux des chambres portent le nom de Sévigné : la spirituelle marquise était la cousine de Bussy.

Le parc avec ses arbres, ses escarpements calcaires, les fontaines qui alimentent la pièce d'eau, les bosquets et les allées tracés par Le Nôtre, est resté dans le goût du roi-soleil et s'est encore embelli de la majesté que l'âge imprime aux choses. Quelques œuvres d'art complètent la décoration de ce domaine, aujourd'hui d'une profonde tristesse. Le portail est ouvert, mais le gardien doit être absent, je ne trouve personne pour m'accompagner dans la visite de la noble demeure. Il serait cependant permis de pénétrer, car un écriteau annonce qu'il est *défendu de manger dans le parc, à moins de 5 francs par personne !*

La porte ouvre sur une ruelle étroite, bordée de maisons de cultivateurs et de jardins que la carte appelle rue du Château. C'est une dépendance du village de Bussy-le-Grand assis sur l'autre rive du Rabutin, au sommet et sur la

pente d'une colline escarpée dominée par la flèche aiguë de l'église. Dans ce village naquit Andoche Junot, volontaire de la Révolution, secrétaire du chef de bataillon d'artillerie Bonaparte, devenu général de division et duc d'Abrantès. Ces deux noms de Junot et de Bussy-Rabutin évoquant deux fameuses époques modernes par le souvenir de personnages célèbres, mais dont le caractère ne fut pas à la hauteur de la fortune, semblent grandir encore celui de Vercingétorix. Le héros dont l'effigie domine la contrée était d'une autre envergure que le courtisan libertin et le soldat de fortune qui se tua à Montbard parce que son maître tardait à en faire un maréchal d'Empire !

La Seine prend naissance près d'ici, à une douzaine de kilomètres. J'avais projeté l'excursion, mais l'accablante chaleur qui sévit depuis quelques jours ramène les temps orageux. De la petite auberge d'Alise où je me suis réfugié, je vois accourir des nuées sombres d'où jaillissent des éclairs fulgurants. Des roulements de tonnerre se font entendre; s'aventurer dans la « Montagne » déserte serait imprudent. Et je dois renvoyer à un autre voyage ma visite au cours supérieur du fleuve de Paris.

---

# IX

## LE VIGNOBLE DES RICEYS ET L'OURCE

**Une grande ville d'autrefois. — Bar-sur-Seine. — Un canal sans eau. — La marche de Champagne-Bourgogne. — Au bord de la Laignes. — Les Riceys et son vignoble. — L'eau-de-vie de marc. — La vallée de l'Ource. — La chasse aux escargots. — Les forêts du Châtillonnais. — La vallée de l'Arce.**

**Mussy-sur-Seine. Avril.**

« La grand'ville de Bar-sur-Saigne a fait trembler Troyes en Champaigne..... »

Pauvre grand'ville! la voici toute menue, menue, assise entre son canal abandonné avant l'achèvement, son torrent de Seine — retenu par un barrage et s'étalant en fleuve endormi — et la colline abrupte, bizarrement surmontée d'une ruine de tour transformée en beffroi.

Pauvre grand'ville! Le bon Froissard raconte qu'elle perdit en une seule journée 900 *bons hostels* de nobles et de riches bourgeois, détruits par un incendie qu'allumèrent des gens de guerre. Sans doute des hostels de poutrelles et de tor-

chis qui offraient au feu un aliment facile. Jusqu'à cette date néfaste de 1359, Bar-sur-Seine avait donc été une cité populeuse et riche. Ce fut le commencement de la décadence; d'autres rencontres d'armée en firent une misérable bourgade. Cependant elle s'est accrue de nouveau: malgré la rareté des industries, elle a gagné un millier d'habitants depuis le début du XIX[e] siècle, mais c'est encore le moindre des chefs-lieux d'arrondissement de l'Aube [1]. Sa population est en partie bourguignonne, car elle était à l'extrême limite de la province de Champagne; à une lieue au nord est encore une borne-limite entre les deux gouvernements généraux sous l'ancien régime, le village voisin porte le nom de Bourguignons; plus d'un tiers du ressort de la sous-préfecture actuelle dépendait jadis de Dijon. La topographie est ici d'accord avec l'histoire : la Seine, débouchant d'une étroite vallée, va pénétrer dans la plaine champenoise; comme Bar-sur-Aube et Bar-le-Duc [2] sur l'Ornain, la cité a dû sa naissance et son nom à cette situation.

Larges sont les horizons en aval, larges et

1. En 1896 : 3.157 habitants, dont 2.590 dans l'agglomération.

2. Sur Bar-sur-Aube et Bar-le-Duc, voyez la 21[e] série du *Voyage en France*.

sans caractère : une plaine plate où, l'hiver, autour de Saint-Thibault, les cultures d'osier mettent des nappes rouges. Pour échapper à la vulgarité du paysage, il faut atteindre Fouchères, pittoresquement bâti sur les deux rives de la Seine qu'enjambe un vieux pont. De là, jusqu'à Bar, les collines se dressent; elles deviennent falaise au-dessus de la ville et se revêtent de beaux bois.

De grands mails touffus entourent la petite cité bâtie sur un plan régulier et qui offre de jolies rues bordées de maisons élégantes où le torchis se dissimule sous un éclatant badigeon ; on rencontre çà et là des vestiges d'une opulence passée, comme cette demeure de style classique, portant la date de 1448, et l'espèce d'arc de triomphe appelé porte de Châtillon. Sauf un vaste moulin actionné par la Seine, une verrerie et une scierie, il n'y a pas de grandes usines. Aussi n'a-t-on pas mis en eau le canal latéral au fleuve, cependant achevé. Le bief de Bar, seul, est rempli, c'est un simple décor : sur les eaux immobiles encadrées de beaux arbres aucun bateau ne flotte. 32 kilomètres de voie navigable sont ainsi délaissés; à Troyes seulement commence le trafic. Il semble peu probable que le canal soit jamais ouvert, le chemin de fer de Troyes à Châtillon-sur-Seine suffit aux échanges.

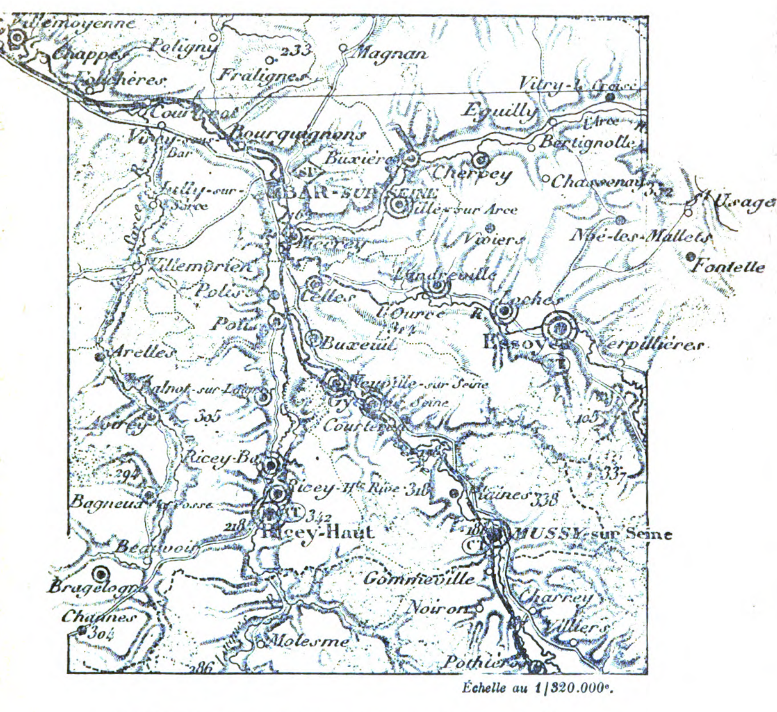
Pourtant les immenses forêts de la contrée : Aumont, Rumilly, Chaource, pourraient donner lieu à des transports assez importants et une voie d'eau déterminerait peut-être la création de sucreries dans la plaine séquanaise où la culture de la betterave serait avantageuse. D'après les mauvaises langues, le canal fut une œuvre électorale, trop vite accomplie, et la cuvette manque d'étanchéité. De là son abandon.

Bar-sur-Seine a dû faire de beaux rêves au sujet de ce canal délaissé avant d'être ouvert à la circulation. Mais elle semble avoir pris son parti de cette déception : ne pouvant être une ruche de travail, elle se contente d'être aimable, de se doter d'édifices simples répondant aux besoins administratifs d'un petit territoire peu peuplé. Elle a un palais de justice, classique ainsi qu'il convient, avec un tympan orgueilleusement sculpté, de jolies écoles et une église dont le transept et le chœur ne sont pas sans intérêt.

Comme le val d'Aube[1], le val de Seine est une contrée vignoble, plus étendue encore que la région voisine. Les pampres revêtent tous les coteaux sur les deux rives et les pentes des vallons

1. 21e série du *Voyage en France,* chapitre VIII.

latéraux comme celui de l'Arce aux eaux abon-




VIGNOBLES DES RICEYS, DE LA SEINE ET DE L'OURCE.

● *Communes renfermant de 50 à 200 hectares.*
◉ — *de 200 à 500 hectares.*
◎ — *de 500 à 1,000 hectares.*

dantes et limpides. Au milieu de l'opulent vignoble semble rire le bourg de Merrey, assis entre

la Seine, l'Arce et l'Ource, non loin de l'embouchure de la Laignes. Là se forme réellement la Seine par l'afflux des trois cours d'eau qui accroissent l'humble rivière venue de Châtillon. Mais après Bar, le point vivant de la vallée est la gare de Polisot, véritable entrepôt d'un des plus riches terrains à vigne de la Bourgogne, le canton des Riceys, ou plutôt le cours inférieur de la Laignes. Une statue de la Madone se dresse au sommet d'une des collines, au-dessus de Neuville-sur-Seine, et domine ce pays tout « échalassé », de la base au faîte des coteaux. Jusqu'à Gyé-sur-Seine et à Mussy, le fleuve, encore gros ruisseau, est ainsi bordé de ceps. L'aspect général est riche; les villages, bien groupés, ont des maisons de pierre.

Tout autre est la vallée de la Laignes. Cette rivière claire se mêle à la Seine au milieu d'un parc, sous le barrage d'une scierie. Par le beau temps c'est une suite d'opulents paysages, mais aujourd'hui il pleut; depuis plusieurs jours les averses se succèdent et le train par lequel je suis venu n'a pas de correspondance pour les Riceys. Sous le ciel sombre de ce maussade matin d'avril je vais sur la route boueuse, d'une boue grasse, où l'on s'enlise, où l'on glisse sans cesse. Vingt fois j'ai envie de lâcher l'excursion, de retourner

à Polisot prendre le train de Bar. Mais le vin est tiré, il faut le boire! Je poursuis donc, si occupé à éviter les fondrières et les flaques, à me garer des voitures chargées de vin, que je prête une attention fort distraite au vignoble amoureusement tenu, à la Laignes roulant son flot bleu, aux nuages accrochés en écharpe au flanc des collines et donnant ainsi l'illusion de la montagne.

Balnot-sur-Laignes m'apparaît gris au fond de son vallon couvert des régulières rangées de ceps. Et la route reprend toujours gluante, jusqu'aux abords d'un parc dont la sépare un saut de loup. Encore des mares et des flaques où il faut patauger et voici enfin Ricey-Bas, quartier aval de l'étrange cité des Riceys. Ce bourg est curieux avec ses maisons de pierre — dont quelques-unes ont gardé leurs meneaux et leur vitrail serti de plomb —, son église de style jésuite aux motifs emberlificotés rappelant l'église de Saint-Amand-les-Eaux (Nord)[1], mais offrant sur les façades latérales de belles fenêtres flamboyantes. Intérieurement le temple est charmant, bien que trop souillé par le badigeon. Avec ce bourg finit la Champagne, l'autre partie de l'agglomération était bourguignonne.

1. Voyez la 19e série du *Voyage en France*.

Des prairies, au sein desquelles se tord la Laignes, séparent Ricey-Bas de Ricey-Haute-Rive, bourg plus vaste, s'il est moins bien construit. L'église gothique est belle et donne quelque caractère à la longue et sinueuse rue prolongée par un autre quartier, Ricey-Haut, également doté d'une église.

Cette ville est peuplée de vignerons, de tonneliers et de négociants en vins. Les produits des Riceys, peu connus du consommateur snob de notre pays, sont fort appréciés au dehors, notamment en Belgique, pays de fins connaisseurs. De Balnot-sur-Laignes aux limites de l'Aube et même sur le territoire de la Côte-d'Or, 2.500 hectares de coteaux sont plantés en vignes; la plupart des crus produisent des vins que le savant ampélographe V. Rendu met au niveau des Thorins et des Moulin-à-Vent du Mâconnais, des Migraines et des Chainettes de l'Auxerrois.

La présence de cet îlot de production de vins fins classés parmi les meilleurs de la Basse-Bourgogne est assez singulière; le sol, le climat ne sont pas meilleurs que dans le val d'Aube où les vignes des environs de Bar-sur-Aube ne donnent cependant pas de produits aussi délicats. Il faut l'attribuer sans doute aux soins plus grands apportés par le vigneron dans la culture du sol et

la préparation du vin. Les habitants des Riceys forment un noyau ethnographique bien différent des populations voisines. Comme le bourg champenois de Courtisols, près de Chalons, également allongé en quartiers au long d'un cours d'eau[1], et réputé pour son esprit de progrès, les Riceys passent pour avoir été une colonie d'Helvètes Rauraques. Les historiens locaux assurent que César aurait transporté ces Rauraques au bord de la Laignes. D'autres disent l'émigration plus récente; ils s'appuient sur le costume local des femmes, abandonné aujourd'hui et qui rappellerait celui de certains cantons suisses. Dans l'allure des Ricétons rien ne les distingue actuellement de leurs voisins; les noms que je relève sur l'*Annuaire* n'ont aucune consonnance ou désinence étrangère, ils sont bien bourguignons et champenois.

Un détail qui semble confirmer l'origine exotique des Ricétons est leur réputation d'autrefois. Alors que les Champenois et les Bourguignons étaient surtout cultivateurs et pâtres, les gens des Riceys étaient réputés comme bons remueurs de terre. Dans sa géographie de l'Aube,

---

1. Sur Courtisols, voyez la 20e série du *Voyage en France*, pages 187 à 190.

M. Lescuyer signale ce fait curieux que Louis XIV aurait tiré des Riceys des centaines de terrassiers « pour les employer aux travaux des ports, des « villes de guerre et des châteaux royaux; ce « sont eux qui ont coupé la montagne de Marly, « creusé le bassin de Versailles et formé la su- « perbe terrasse de Saint-Germain-en-Laye ». Il y a là quelque exagération; on sait combien de milliers de soldats arrachés aux armes ont péri dans les folles entreprises du grand roi.

Ces traditions persistent; quelle active peuplade, avec quels soins minutieux travaille-t-elle le sol de pierrailles désagrégées où le pinot noir ou blanc donne des produits si parfaits! Comme partout, le phylloxéra est venu; mais ici, on n'a pas désespéré et la reconstitution s'achève. Malheureusement, il semble que l'on cherche davantage la quantité au détriment de la qualité. « Ces excellents cépages sont de plus en plus remplacés par le Troyen et le Gamay, plus productifs », dit M. Mouillefert[1].

Le vin et son dérivé l'eau-de-vie de marc[2]

1. *Les Vignobles et les vins de France et de l'étranger*. Paris, librairie agricole de la *Maison rustique*.

2. Dans les quatre cantons vignobles de l'arrondissement de Bar-sur-Seine, les annuaires locaux font connaître les noms de 103 bouilleurs de cru, c'est dire la quantité d'eau-de-vie produite chaque année.

sont donc la vie de ce petit terroir. Vignerons, *gourmets, indicateurs,* c'est-à-dire commissionnaires dégustateurs, commerçants en articles vinicoles se partagent toute la population ; même les boutiquiers et artisans des trois bourgs jumeaux sont pour la plupart propriétaires de vignes ; hommes et femmes travaillent ensemble, portent la hotte pleine d'amendement ou « terrage » à disposer au pied des ceps.

La région entière offre le même spectacle d'activité ; vallée de l'Arce, vallée de l'Ource, vallée de la Seine, vallons ouverts sur celles-ci ne sont pas moins bien complantés ; mais, sauf dans les années favorisées, les vins ne sauraient être comparés à ceux des Riceys et des villages les plus rapprochés de la triple ville ; ils n'en ont ni le corps, ni la finesse, ni le bouquet. Ce n'en sont pas moins des produits excellents.

Le vignoble des Riceys se rattache à celui de Bar-sur-Aube par les plantations de la vallée de l'Arce que sépare de l'Aube et du Landion le massif viticole de Champignol. On peut dire que toute la contrée à l'ouest de la forêt de Clairvaux est une productrice de vins. Les quatre cantons de Bar-sur-Seine, Essoyes, Mussy et les Riceys ont plus de 10.000 hectares de vignes, dont un

quart sont des crus réputés. Plus à l'ouest, le terroir confine avec celui du Tonnerrois [1].

Les rives de l'Ource, jusqu'à Essoyes, sont couvertes de vignes, plus étendues que celles des bords de la Laignes si elles ne donnent pas des vins aussi distingués; Celle, Landreville, Loches, Essoyes sont des bourgs très riches, grâce aux innombrables sarments qui couvrent les collines, mais de mince intérêt pittoresque. Plus haut, la vigne se fait rare, la rivière descend entre des prairies fort étendues, au pied de collines revêtues de bois immenses faisant partie du gigantesque massif forestier étalé de la forêt de Clairvaux à la falaise orientale du plateau de Langres. Pays sec, où la roche fissurée boit les ruisseaux et restitue avarement en fontaines l'eau venue des pluies. Dans ces bois, dans les vignes surtout, l'escargot abonde, sa chasse est une fructueuse industrie. Le village de Brion, sur le chemin de fer de Châtillon à Bricon, est le grand entrepôt de ces mollusques, les fameux escargots de Bourgogne, dont Paris fait une consommation si considérable [2].

---

1. Sur le Tonnerrois et ses vignes, voyez le chapitre XV.

2. Sur le commerce des escargots, voyez la 21e série du *Voyage en France*, pages 162 et 163.





A Brion l'Ource se reforme; la rivière s'est appauvrie, s'est même perdue complètement en certaines années dans le vallon étroit creusé au-dessous de Prusly. Dans toutes les fissures de la roche oolithique les eaux ont fui, mais plus loin elles renaissent en abondantes fontaines. En cette partie desséchée de son cours, l'Ource est un bien maigre ruisseau; en amont, au contraire, elle est forte et rapide et anime de nombreuses scieries où sont débités les bois des vastes forêts de la Chaume et de Châtillon et des sylves qui les prolongent au loin[1]. Le val s'ouvre largement au sein du plateau forestier; le fond de prairies, les pentes bien cultivées, les villages nombreux forment une suite de tableaux aimables. Parfois la forêt descend jusqu'à la rivière; ses nappes d'un vert sombre encadrent le bassin où Voulaines et Lenglay étalent leurs toits rouges. A Lenglay, les bois sont soumis à la distillation dans une vaste usine. Là aboutit le clair ruisseau

1. Je dois signaler ici une industrie oubliée dans la 22e série du *Voyage en France*, celle des mesures linéaires qui se font à Clairvaux et dans le reste de la commune de la Ferté-sur-Aube. Elle est fort importante, car en 1899 le bureau de vérification des poids et mesures de Bar-sur-Aube fut le troisième de France (sur 28). Il lui fut présenté 538.657 instruments, plus du tiers de la quantité présentée à Paris, plus de la moitié de celle présentée à Saint-Claude.

de la Dijeanne, descendu des points culminants du Châtillonnais. Les villages de ce vallon secondaire, véritable faille ouverte dans la forêt, ont toutes leurs relations par la station de Lenglay et délaissent ainsi leur chef-lieu administratif, le bourg de Recey-sur-Ource, pittoresquement étagé sur une pente d'où l'on découvre un beau bassin parfois embrumé par les fumées de la tuilerie de Lugny qui occupe les restes d'une chartreuse. Ici apparaissent les premières houblonnières, annonçant le voisinage des plaines de la Saône. Le pays s'accidente, les rochers se dressent, la rivière roule dans une véritable gorge ses eaux d'une idéale pureté. Désormais, jusqu'à sa source au pied du mont Aigu[1], l'Ource est emprisonnée dans un des plis les plus étroits et les plus profonds du plateau de Langres. Les plateaux sont parcourus par de superbes troupeaux de moutons mérinos.

La vallée de la Seine, en amont du confluent de l'Ource, est une des parties les plus productives du vignoble des Riceys, mais déjà on devine un changement dans l'économie du pays; passé Gyé-sur-Seine, les collines se rapprochent;

1. 20e série du *Voyage en France,* pages 164 et 165.

parfois infertiles au point que l'on a dû les complanter en pins pour tirer parti du sol. Celui-ci est riche en fer; il y eut jadis de nombreux hauts fourneaux pour le traitement du minerai au moyen des charbons de bois produits en abondance dans les grands massifs forestiers. Il ne reste rien de ces usines de première fusion, mais une partie des établissements ont été transformés pour la dénaturation des fers et font de la région de Châtillon-sur-Seine un centre métallurgique assez vivant. La première usine est encore dans le vignoble, à Plaines, où la puissante compagnie de Châtillon-et-Commentry maintient une tréfilerie et des laminoirs à petit fer et produit de la couperose. Les maisons ouvrières, à un étage, coquettes et propres, bordent la voie ferrée.

---

# X

## CHÂTILLONNAIS ET DUESMOIS

**Mussy-sur-Seine et ses usines. — Le mont Lassois. — Le preux Gérard de Roussillon. — Châtillon-sur-Seine. — La source de la Douix. — Les entreprises industrielles et agricoles du maréchal Marmont. — En remontant la Seine. — Usines métallurgiques. — Aisey-le-Duc. — La vallée de la Coquille. — Arnay-le-Duc. — Duesme et le Duesmois.**

**Châtillon-sur-Seine. Avril.**

Au milieu des vignes s'étend la petite ville de Mussy-sur-Seine, très étrange avec sa haute flèche d'église, si haute et grêle que l'on dirait une cheminée d'usine écaillée d'ardoises et fermée par un couvercle surmonté d'une croix. A la base, quatre pyramidions recouverts d'ardoises flanquent ce chef-d'œuvre.

La ville, très aimable aux abords, grâce à un mail ombreux formé de beaux arbres, mais sans intérêt, sauf un quartier aux maisons vétustes, est tout à la fois vinicole et industrielle. La commune possède plus de 400 hectares de vignes,

dont les produits sont assez recherchés. Plusieurs usines se dressent entre les plantations ou au bord de la Seine. Le calcaire des coteaux est transformé en chaux hydraulique; les bois du plateau, carbonisés et soumis à des presses puissantes, sont agglomérés en briquettes; enfin, la métallurgie s'est maintenue, des tréfileries et une fabrique de pointes transforment les fers venant de Lorraine.

Ici finit le département de l'Aube; à un kilomètre à peine, en remontant la Seine, on est dans la Côte-d'Or, sans que rien dans l'aspect des choses indique un changement; de part et d'autre, c'est la Bourgogne calcaire, plateau maigre pacagé par des moutons ou revêtu de bois, largement ouvert par la vallée où coule la jeune Seine, découpé par des combes solitaires. Gommeville, où la roche est manufacturée pour produire la chaux hydraulique, Charrez, Pothières poursuivent le terroir à vins de Merrey et de Mussy. La légende et l'histoire donnent quelque attrait au paysage assez banal. Pothières a été fondé par un des héros à demi mythologiques de notre primitive histoire, ce Gérard de Roussillon qui fut l'adversaire heureux de Charles le Chauve, et créa le monastère de Vézelay. Longtemps ce preux des *Chansons de*

*gestes* et sa femme Berthe reposèrent dans l'abbaye de Pothières, aujourd'hui disparue.

Le château de Roussillon était au sud, sur la haute et pittoresque butte, aux flancs abrupts, tapissée de vignes à sa base et appelée le mont Lassois. Il ne reste aucune trace de la forteresse féodale, mais on croit retrouver la chapelle du castel dans une église bâtie à mi-côte. De la plate-forme on jouit d'une vue immense sur l'ample bassin de Châtillon, encadré de petits monts isolés, le plateau nu ou boisé, la ville et son faubourg de Sainte-Colombe embrumé par la fumée de ses usines.

Sur cette haute butte du mont Lassois, au pied de laquelle passait une voie romaine, des débris d'édifices, des médailles, des poteries indiquent l'existence d'une cité antique où les archéologues bourguignons voient *Latriscum;* mais les fouilles n'ont pas été poursuivies avec assez de suite pour élucider complètement ce point. En tous cas, le centre d'attraction s'est déplacé de bonne heure au profit de Châtillon, site favorisé par la Seine et l'abondante source de la Douix, et qui serait devenu un centre autrement populeux si l'emploi de la houille dans le traitement des minerais n'avait arrêté l'industrie locale ou si les minerais du Châtillonnais

avaient une teneur comparable à celle des minerais de Lorraine. Mais les hauts fourneaux se sont fermés peu à peu ; sans les amas de scories, on n'en distinguerait même pas l'emplacement ; d'ailleurs, le Châtillonnais n'avait pas de voie navigable ; ses relations commerciales étaient difficiles, bien qu'on l'eût doté d'un petit réseau de voies ferrées, complété depuis la guerre par la ligne d'Is-sur-Tille et celles, à voie étroite, d'Aignay-le-Duc et de Baigneux-les-Juifs. Ses usines métallurgiques, désormais modestes, ont cependant donné le nom de la ville à la grande compagnie de Châtillon, Commentry et Neuves-Maisons, qui tire son origine de l'association, conclue en 1845, d'une vingtaine de maîtres de forges exploitant des établissements disséminés dans la Côte-d'Or, la Haute-Marne, l'Aube, l'Yonne, la Nièvre et l'Allier.

C'est pourquoi la population s'est à peine accrue. Elle comptait 4.000 habitants au commencement du siècle, il n'y en a pas 5.000 aujourd'hui. Mais la petite cité, amplement construite, bien tracée, dotée de promenades superbes, a conservé l'aspect d'une capitale provinciale ; son ancien rang de chef-lieu de la Montagne lui a imprimé un caractère d'élégance et de majesté coquette que l'on ne rencontre pas

toujours dans les sous-préfectures de ce rang modeste.

De ses deux gares jumelles, où les réseaux de Lyon, de l'Est et du Sud-France amènent de nombreux voyageurs, une belle avenue conduit sur la place égayée par la Seine, un jardin public et des allées ombreuses. Un vaste hôtel de ville et quelques maisons d'allure monumentale donnent l'illusion d'une grande cité. Ce n'est qu'un coin; ailleurs sont des voies montueuses, çà et là bordées de vieilles habitations parfois remarquables. Jadis divisée en trois communautés distinctes : le Bourg au nord, Chaumont au sud et, sur les rives de la Seine, des faubourgs communs entre les deux, Châtillon eut pour chaque quartier une église et des édifices publics dont les restes sont assez pittoresques. Le plus illustre de ses enfants, Marmont, duc de Raguse, avait rêvé de transformer sa ville natale en Versailles bourguignon et en centre d'industrie; son œuvre ne lui a pas survécu. Le maréchal avait créé dans son parc des établissements industriels et agricoles immenses, alignés sur deux kilomètres au long de la Seine; on y rencontrait des hauts fourneaux, des forges, une sucrerie, une fabrique de pâtes alimentaires, des minoteries, une brasserie, une poterie, une scierie, un lavoir de

laine. Tout autour, la campagne était exploitée comme une véritable ferme modèle où l'outillage le plus perfectionné était réuni. Le duc de Raguse avait trop entrepris, sans être préparé à ce rôle multiple d'agronome et d'industriel universel, il s'y ruina; les établissements furent vendus par autorité de justice. Le château était resté debout; en 1871, à la suite du combat engagé par les Garibaldiens contre les Allemands, ceux-ci livrèrent l'édifice aux flammes.

Châtillon-sur-Seine a donné le nom de Marmont à une place et à une rue, mais n'a point élevé de statue au glorieux soldat, plus grand par le courage que par le caractère. Le buste qui se dresse sur la promenade, à côté d'une pierre druidique, est celui d'un littérateur, l'académicien Désiré Nisard, auquel on a associé par une mention ses deux frères, Auguste, qui fut recteur à Grenoble, et Charles, membre de l'Institut.

La Seine doit ici son abondance relative à la belle source de la Douix, une de ces naïades dont le nom, de racine celtique, est si répandu en France. Jusqu'à son entrée dans la ville, au pied du quartier de Chaumont, la Seine n'était qu'un ruisseau, la Douix en fait une rivière; elle n'est pourtant pas comparable, pour l'abondance, à la fontaine de Vaucluse, aux sources du Loiret

ou à celles de la Touvre [1]. Le site de cette grande source est charmant. Au pied d'une falaise de roches escarpées, haute de 30 mètres, couronnée par les ruines d'une tour et une vieille chapelle, se creuse une grotte profonde au fond de laquelle sourd une eau transparente et bleue. Un barrage relève le niveau à l'entrée et forme ainsi un petit lac se déversant en cascade ; une mignonne rivière d'une admirable limpidité se forme et, après 200 mètres de cours, rejoint le lit indigent de la Seine. La nature a beaucoup fait pour embellir la fontaine : des broussailles, des lierres, des clématites s'attachent à la roche, de grands sapins croissent sur les pentes plus douces. L'homme a eu le bon goût de ne rien gâter, il a entouré le bassin de pelouses et de fleurs, créé des chemins sinueux au flanc du rocher et changé le plateau en promenade ombragée de tilleuls superbes. Au front de la falaise une niche a été creusée pour abriter une statuette de la Vierge.

D'où viennent ces eaux, véritables nourricières du fleuve de Paris ? Sans doute du grand plateau calcaire que recouvre en partie l'immense forêt de Châtillon, vaste de plus de 8.000 hec-

1. Sur Vaucluse, voyez la 11e série du *Voyage en France ;* sur les sources du Loiret, la 1re série ; sur les sources de la Touvre, la 15e série.



tares, de plus de 10.000 avec les bois adjacents. Sylve pierreuse dont les clairières rares et peu




Échelle au 1/600.000e.

étendues sont couvertes de prairies artificielles et de pâturages où l'on élève des moutons appartenant à la race mérinos, précieuse conquête moderne. Pas de sources sur ce plateau du Châ-

tillonnais qui se prolonge à l'ouest par les campagnes non moins arides du Duesmois. L'eau des pluies s'infiltre toute dans le calcaire fissuré pour rejoindre, sur un lit d'argile, le canal qui la ramène au jour par la Douix.

Dans les parties que ne revêtent pas les bois, le sol semble le témoin de prodigieuses érosions. Peu de paysages sont plus saisissants que les abords de Châtillon vers la vallée de l'Ource. Quand on vient de Châteauvillain, on parcourt une étrange vallée enfermée entre les hauteurs régulières qui portent au sud la forêt de Châtillon et celles formées de terrasses festonnées à l'infini; pas de rivière dans le sens de cette large dépression; les cours d'eau Aube, Ource, Seine la coupent par le travers, leurs lits sont séparés par des seuils que route et chemin de fer doivent gravir. Entre l'Ource et la Seine le ressaut est surmonté de deux hauts mamelons formant comme une entrée triomphale; on les appelle les Jumeaux. Celui de l'est, le plus élevé, de forme aiguë, est revêtu de bois; l'autre, arasé, est d'une nudité absolue, sauf à la base où croissent quelques vignes[1]. Ces sortes d'obélisques massifs

1. La vigne, se rattachant au vignoble des Riceys, couvre, dans le Châtillonnais, 1,622 hectares.



demeurent debout alors que tout le reste de la plaine a été balayé. Du sommet de ces buttes la vue s'étend sur les vallées de la Seine et de l'Ource et la sylve sans fin apparente qui a pris le nom de la ville de Châtillon. Un long sillon se dessine dans la forêt, c'est une route, longue de quatre lieues, conduisant du chef-lieu à Montmoyen.

Le petit chemin de fer sur route de la compagnie du Sud-France délaisse ces grands espaces déserts pour remonter la vallée de la Seine. Le train va lentement et permet de contempler à loisir le paysage tranquille et simple où se traîne le ruisseau qui doit devenir un grand fleuve. Après avoir parcouru le quartier de Chaumont, il sort de la ville près d'un singulier camp de petites maisons entourant une chapelle — orphelinat ou retraite — et désormais suit l'humble Seine. Celle-ci roule au milieu d'étroites prairies, entre des collines basses çà et là revêtues de bois de pins. Sur une colline apparaît l'église de Buncey, nef percée de grandes fenêtres ogivales et flanquée d'une lourde tour carrée. Le village, coquet et bien tenu, est au pied. Sur l'autre rive apparaît Ampilly-le-Sec dont l'église possède une tour coiffée d'un dôme ; le site ne manque pas de grandeur.

La forêt de Châtillon vient ici jusqu'à la Seine et, après une courte bande de terre déboisée, se prolonge au delà par la forêt de Chamesson. La Seine, motrice, les bois, réserve inépuisable de combustible, avaient fait naître des usines dont quelques-unes sont encore debout; au pied d'Ampilly, la compagnie de Châtillon-et-Commentry exploite une tréfilerie, plus loin, à Chamesson, est une fabrique de pointes. Au flanc des coteaux, la roche est exploitée en carrières. Jusqu'à Coulmier-le-Sec, dans la partie la plus aride du plateau de la rive gauche, on extrait ainsi la pierre; au-dessous du mamelon qui porte les maisons de Nods, les blocs sont débités par une scierie. En même temps que le paysage s'anime par l'industrie, il s'accidente, la Seine est plus sinueuse, les prairies font place à des cultures. Dans un beau bassin autour duquel ruissellent des sources, Aisey-le-Duc se groupe gentiment au pied de la tour de son église surmontée d'une flèche. Aisey, sur les deux rives du sémillant ruisseau de Seine, a l'aspect d'une petite ville, de pauvres restes de remparts et de tours rappellent son passé militaire. De là se détache l'embranchement de Baigneux-les-Juifs, ville jadis, aujourd'hui pauvre bourg.

Plus pittoresque encore est le confluent du

Brévon et de la Seine au pied des deux hameaux de Brémur et de Vaurois. C'est un site de féodale allure qui dut avoir, lui aussi, un rôle stratégique. Le promontoire entre les deux ruisseaux se nomme la Citadelle; un château voisin pittoresquement ceint de tours, coiffé de hauts combles d'ardoises, a nom Roche-Prise, il fait face aux roches rougeâtres ou bleuies qui portent Vaurois. La Seine est charmante ici, elle descend par des méandres au fond d'un val encaissé entre des pentes hardiment taillées. Là encore ses eaux sont captées par la métallurgie, elles donnent la vie aux forges de Chenevières, reliées à la voie ferrée.

Parfois, comme à Saint-Marc, le futur fleuve de Paris est un ruisselet bien humble, à peine a-t-il deux mètres de largeur, mais il affecte volontiers des allures héroïques : vers Bellenot à l'église empanachée de lierre, vers le confluent de la Coquille où la roche se hérisse, se couvre de plantes grimpantes, se colore de teintes fauves, bleues ou grises.

La route abandonne la Seine pour remonter son affluent qui joue au torrent jaseur en murmurant sur les pierres dans le hameau de Beaunotte. Bientôt un bourg apparaît, étageant ses constructions sur trois collines : Aignay-le-Duc,

terminus de la ligne du Châtillonnais. Sauf une belle église devant laquelle se dresse un magnifique peuplier centenaire, rien n'attire l'attention. C'est un centre rural, chef-lieu d'un vaste canton où le sol pierreux sert surtout au parcours des troupeaux de moutons mérinos, particulièrement nombreux vers Minot, au-dessus de la vallée de la Digeanne. Ces mérinos du Châtillonnais « sont la gloire et la fortune de plusieurs communes importantes », dit le vétérinaire départemental de la Côte-d'Or dans un rapport au préfet.

Pas de train avant quelques heures pour retourner à Châtillon. Impossible de trouver une voiture; malgré un temps incertain et des rafales inquiétantes, je me décide à gagner Baigneux-les-Juifs à pied. Sous le vent qui fait rage, il me faut atteindre le plateau pierreux, triste et nu, strié de vallons aux coupures nettes. La plus longue de ces fissures, creusée par le ruisselet de Revinson, est bordée de bois sauvages au milieu desquels se dressent de hautes roches grises. La solitude du val est absolue, aucun chemin ne le suit; sauf deux ou trois fermes sur la crête, pas une habitation.

Ces plateaux longs et étroits, allongés entre les vaux au cours régulier de la Coquille, du

Revinson, de la Seine et de la Laignes constituent dans le Châtillonnais un petit pays bien à part, le Duesmois, dont le nom se retrouve dans Fontaine-en-Duesmois, Villaines-en-Duesmois et surtout Duesme, ancienne capitale féodale de la contrée, bien pauvre village aujourd'hui. Il a grande mine encore, cependant, lorsqu'il m'apparaît soudain. Une roche grise, des ruines de même teinte se confondant avec elle, surmontent un promontoire au pied duquel la Seine reçoit les eaux d'un joli ruisseau venu d'un val très court, semblable aux valleuses de Normandie; la source est encore une *douix* sortie de la grotte profonde de Trou-Madame.

L'ensemble est charmant; si les ruines sont misérables, elles offrent encore quelques débris pleins de fierté. L'enceinte de cette forteresse, qui fut capitale d'un puissant comté de la Bourgogne féodale, est devenue le parterre d'un bon bourgeois qui a placé des vases monumentaux et baroques sur les murailles éboulées. Au dessous, dans les deux ravins, se blottit le village, humble à souhait, avec sa minuscule église entourée du cimetière et portant la date de 1686. Sur l'autre rive de la Seine, au sommet du coteau, le hameau de Grouet étage ses maisons grises.

La Seine ! elle est ici un ruisseau preste et clair, mais un bien petit ruisseau ourlé de prairies à travers lesquelles il vagabonde comme une fontaine alpestre. Peut-être, tout à l'heure, le fleuve futur sera-t-il souillé, les nuées se résolvent en pluie, de véritables cataractes tombent du ciel ? Mais aucun ruisselet jauni ne vient atteindre le val de Seine. Le plateau du Duesmois est comme une gigantesque écumoire, la trombe ne laisse pas de traces, l'eau s'infiltre aussitôt et va, par les chenaux invisibles, gagner les réservoirs où s'alimentent les douix, où, vers l'est, non loin d'Alésia, ils se dégorgent par les sources de Rabutin et de Darcey[1].

Et la pluie tombe toujours, il faut renoncer à la visite de Baigneux-les-Juifs où je ne trouverais d'ailleurs que le souvenir d'une ville évanouie, jadis commerçante comme l'indique son nom, mais devenue pauvre village, au pied des ruines de châteaux qui évoquent seules un passé lointain. Il est tard, profitant d'une accalmie, je me mets en route pour le pont de Cosne où le chemin de fer de Châtillon a une station. Le chemin est charmant au long de la Seine, jusqu'à Quemigny, village situé dans un site ravis-

---

1. Voyez chapitre VIII.

sant au confluent d'un ruisseau descendu en cascatelles de la belle source de la Roche. Les deux cours d'eau se rejoignent sous les murs d'un parc qui renferme un château défiguré, mais conservant encore une sorte de donjon et deux colombiers seigneuriaux. La Seine, accrue par le ruisseau de la Roche, passe dès lors au rang de torrent, en même temps que l'étroite rainure du val de Seine, creusée dans le plateau du Duesmois, devient vallée. Mais le fleuve naissant ne gardera pas longtemps cette abondance; jusqu'à Châtillon, il perdra par les failles de son lit une grande partie des pures ondes que les douix lui avaient apportées.

---

# XI

## AUX SOURCES DE LA SEINE.

De Châtillon à Nuits-sous-Ravières. — Laignes et sa source. — La vallée de l'Oze. — Le château de Salmaise. — Verrey. — Bligny-le-Sec et son agriculture. — La source de l'Ignon. — La source de la Seine. — Vandalisme de visiteurs. — Une statue souillée. — Le drame de Champagny. — Saint-Seine-l'Abbaye et son vallon. — Le mérinos sur la montagne. — Blaisy-Bas. — La Provence bourguignonne.

Plombières-sur-Ouche. Novembre.

Il pleuvait hier. Le temps âpre et lugubre m'a fait reculer dans mon projet de gagner les sources de la Seine en remontant le fleuve naissant, depuis Châtillon par Chanceaux. Je me suis décidé à suivre le chemin classique par Verrey et Bligny-le-Sec.

C'est un long détour. Il faut aller de Châtillon-sur-Seine à Nuits-sous-Ravières par un train à marche plutôt lente. Le plateau parcouru n'est jamais gai; même sous le grand soleil, il est profondément morose. Sous les rafales, c'est lugubre. Le paysage est d'ailleurs solitaire; sauf un curieux

monticule isolé dans la plaine et Laignes assis au bord de la puissante source qui donne naissance à la Laignes, sauf Sennevoy-le-Bas, pas un centre de population au bord du chemin de fer. Le mauvais temps a chassé bêtes et gens. Aucune charrue, aucun de ces troupeaux de mérinos qui, d'ordinaire, donnent une grâce rustique à ces campagnes. A l'ouest, sur une ride de médiocre élévation, Gigny, Sennevoy-le-Haut, Jully, villages de l'Yonne, relèvent la tristesse du paysage par leurs maisons blanches et leurs clochers. D'ailleurs voici des hameaux, des bois et un vallon dans lequel le train, entraîné par la pente, descend jusqu'à l'Armançon et à la gare de Nuits-sous-Ravières. Ce Nuits fut le domaine de seigneurs appartenant à la famille de Clugny dont les plaques tumulaires sont placées dans l'église. De leur château, il ne reste rien, sinon deux colonnes dressées à l'entrée d'un pont, face à une porte de ville. Quant à Ravières, bourg de carriers, il a gardé un château et une église intéressants.

Le temps continue à être maussade. Quand, vers 6 heures, je descends à la gare de Verrey, le jour apparaît, le vent chargé de pluie continue à gémir. Toute la nuit des averses ont détrempé

le sol. Au flanc des petits monts de l'Auxois, autour du rocher de Salmaise où se dressent superbement les ruines d'une forteresse féodale qui fut la dominatrice du pays, des nuées s'appliquent, se déchirent, voilent et découvrent à chaque instant les détails du paysage. La contrée doit être impraticable pour le piéton. Comment traverser, sans autre guide que la carte, ces bois, ces vallons, ces plateaux de culture détrempés par la pluie ? Il faut me résigner à suivre en voiture le chemin aux grands détours, de Bligny-le-Sec à Chanceaux.

Le vent souffle toujours, mais il semble emporter les nuées, la lumière s'est faite et la montée par une de ces combes bordées de bois, charme de la Côte-d'Or, me vaut d'heureuses surprises. Les forêts sont merveilleuses de teintes automnales, le cuivre fulgurant des chênes, l'or rutilant des hêtres, le feuillage pâle des bois blancs, le vert vigoureux, presque noir, des pins sont d'une auguste splendeur. Pas une maison, pas un être vivant : la tempête a retenu chez eux les ouvriers des carrières ouvertes aux divers étages de la montagne.

Les contours du chemin offrent des vues étendues sur la vallée de l'Oze et les vallons adjacents. Des prairies superbes couvrent le fond de

ces conques gracieuses et les pentes; des taches blanches et mouvantes se distinguent, ce sont les bœufs charollais mis à l'embouche. Ce pays, et davantage encore la vallée de l'Ozerain, se livrent en grand à cette industrie[1]. Les bœufs sont là depuis le 1er ou 15 mars, ils ne quittent pas le pâturage, quel que soit le temps; mais, aux premières neiges, on ramène les jeunes à l'étable tandis que les gros sont vendus aux marchands du dehors qui les expédient par wagons sur les grandes villes, Paris et Lyon surtout.

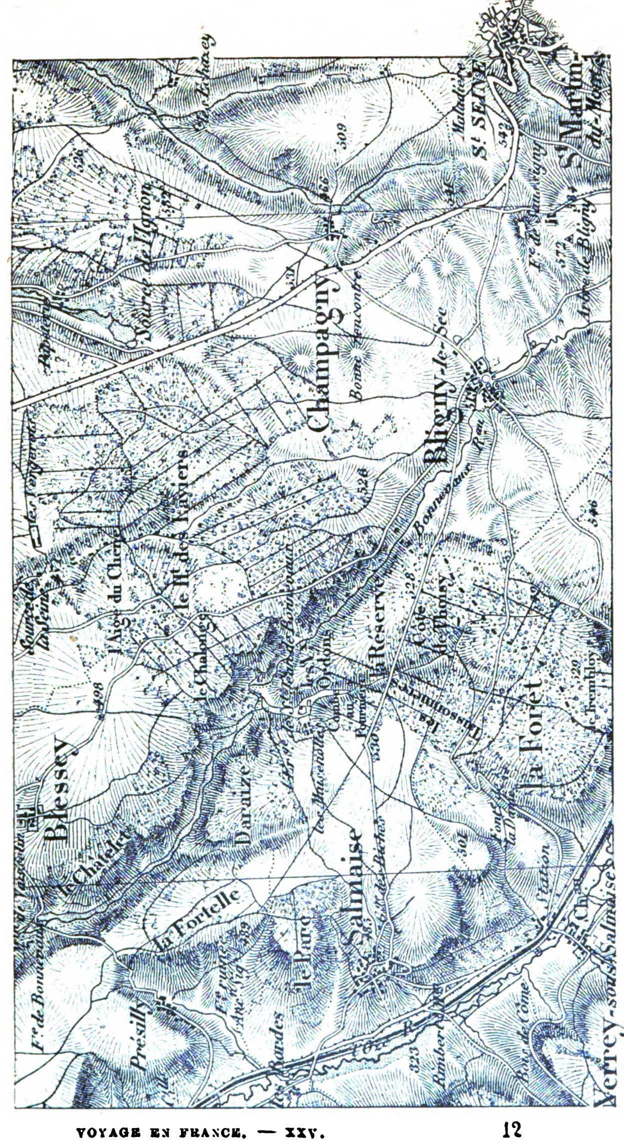
Ces renseignements me sont fournis par l'aubergiste qui me conduit. Il me parle aussi de l'élevage du cheval, fort important dans l'Auxois, la *Montagne*, c'est-à-dire le Châtillonnais et la Côte d'Or proprement dite. La race est celle du Morvan ; le morvandiau, excellente bête de trait, dure au travail, trouve dans le sol de cette contrée une excellente carrière. A dix-huit mois, les jeunes bêtes sont vendues à des maquignons, pour la plupart de Sens ou des environs, ils chargent des wagons complets de chevaux qui seront dressés au travail dans la vallée de l'Yonne et la Champagne. A six ans, les animaux ayant

1. J'ai longuement parlé de l'*embouche* dans le premier volume du *Voyage en France*. J'y suis revenu dans la 24e série (chapitre consacré au Charollais).

acquis toute leur force sont vendus à Paris pour les omnibus et le camionnage, concurremment avec les chevaux percherons [1].

L'engraissement des bœufs au pâturage, l'élevage des poulains, les troupeaux de mérinos dont j'aurai l'occasion de parler, la production du charbon de bois embarqué en quantité à Verrey pour Paris et Lyon, telle est la base de l'industrie agricole dans le pays. Mais un grand élan semble donné à la culture : quand on a traversé et atteint le plateau ondulé qui s'étend à près de 550 mètres d'altitude, on est surpris de trouver une vaste étendue de terres soigneusement travaillées, sans un arbre, sans une haie. Il faut découvrir le pli où se blottit Bligny-le-Sec aux toits de *lave* noirs, pour apercevoir quelques sapins et de rares buissons. Malgré ce surnom de Sec, il y a ici un ruisseau, le village a des bornes-fontaines. De grandes habitations rurales indiquent un pays prospère. Bligny est un de ces villages où l'exemple d'un homme a suffi pour amener le bien-être. Vers 1720, un propriétaire, M. Richemont, prêchant d'exemple, améliora son vaste domaine, défricha les taillis, asséchа

1. On trouvera dans la première série du *Voyage en France*, chapitres XXIII, XXIV et XXV, une étude complète sur l'élevage du cheval percheron.



St SEINE
St Martin-du-Mont
Champagny
Blessey
le Chatelet
la Fortelle
Présilly
Salmaise
le Parc
Daraize
la Réserve
Bligny-le-Sec
la Forêt
Verrey-sous-Salmaise
Source de la Seine

des marais et, poussant ses voisins dans la même voie, transforma en bourg riche un des plus misérables hameaux du plateau.

Le progrès ne s'est pas borné à Bligny-le-Sec, il s'est étendu à la contrée tout entière ; le bourg routier de Chanceaux a imité. « C'est un bon pays de culture », me disent les habitants. La gêne causée par la suppression du roulage ne fut donc pas de longue durée. Les céréales, l'élevage du bétail et, surtout, le remplacement du mouton du pays par le mérinos ont beaucoup fait pour améliorer le sort du paysan. Ces progrès sont d'autant plus remarquables que la *Montagne* possède un climat âpre et quinteux.

En dehors de cette richesse agricole, rien n'attire l'attention. Le village n'a de remarquable qu'une croix de pierre ornée de personnages ; l'église est sans intérêt.

Sous le vent aigu, qui semble mordre avec rage, nous poursuivons la course sur le plateau jusqu'à la grande route nationale, jadis animée, aujourd'hui déserte. L'énorme chaussée où roulaient les diligences a été rétrécie, ce n'est plus qu'un étroit ruban blanc entre de larges trottoirs gazonnés. Elle parcourt l'espèce d'arête qui sépare le val de la Seine naissante des têtes de ravins et de vallons où viennent au jour les

sources de nombreuses riviérettes qui, par l'Ignon et la Tille, vont accroître la Saône déjà puissante. Ces vaux commencent par de véritables escarpements à la route même sous laquelle ils se creusent. Ainsi celui de l'Ignon forme un beau cirque où le ruisseau, jaillissant avec force de la roche, forme une série de chutes ravissantes avant de se creuser un lit régulier. Partout les eaux ruissellent, accroissent l'Ignon, en font bientôt une rivière transformée en lac minuscule par un barrage d'où elle sort pour faire mouvoir une fabrique de tissus et de cordage d'amiante. A peine échappée aux roues de l'usine elle va plus loin donner la vie à une papeterie. Jusqu'à Is-sur-Tille, l'Ignon anime ainsi une vallée heureuse où les usines sont en nombre. A son origine la vallée semble barrée, le village de Poncey-lès-Pellerey est comme dans un riant abîme sans issue; mais, au delà, par-dessus les arbres apparaît la pointe du clocher de Pellerey.

De la source de l'Ignon à celle du fleuve de Paris, il y a trois quarts de lieue en ligne directe. Un chemin d'exploitation se détache de la grande route et conduit à la fontaine, jadis divinisée, appelée la *Douix* comme la plupart des sources du Châtillonnais. Bien qu'il ne soit pas entretenu, ce chemin aux ornières profondes,

aujourd'hui en partie recouvert d'eau, n'en a pas moins des plaques indicatrices. Elles font connaître le droit de propriété de la ville de Paris et la distance : 2.086 mètres, de la chaussée nationale. La capitale est en effet propriétaire du premier jaillissement de la Seine. Reprenant les traditions des Gallo-Romains qui avaient élevé un temple à la naïade, elle a voulu orner le berceau du beau cours d'eau sans lequel Lutèce ne fût point née.

Tantôt par des champs, tantôt par des bois, le chemin atteint la ferme des Vignerots qu'ombrage presque entièrement un noyer gigantesque, puis, entre les taillis, descend une pente rocheuse. On voit alors s'ouvrir le val, étroit et solitaire à souhait, paysage exquis et doux. Une simple fissure du plateau, encadrée de bois, au fond tapissé d'étroites prairies. Un pavillon semblable à une cabine de bain, une villa d'architecture simple, presque fruste, témoignent seuls de quelque vie, encore en ce moment ces retraites estivales sont closes. Les arbres rougis, dorés ou bronzés par l'automne forment comme une mystérieuse avenue. Tout à coup apparaissent des pins et des sapins, couvrant un monticule rocheux. Des arbustes verts, fusains et troënes du Japon, une barrière enclosent le bosquet. Si

l'on contourne ce massif d'arbres sombres, on découvre bientôt une sorte de petit jardin anglais, entouré d'allées sablées précédant une grotte d'où sort un filet d'eau, large comme la main. Ce filet d'eau, c'est la Seine.

Les barrières sont brisées. Jadis nul ne pouvait entrer dans l'asile de la déesse sans demander les clés au maire de Saint-Germain-Source-Seine; les curieux ont éventré la barricade, comme ils ont escaladé la grille qui ferme la grotte et commis des actes d'ignoble et stupide vandalisme. Les ingénieurs de la ville de Paris avaient capté la première source, au-dessus ils avaient arrondi une grotte artificielle; sous cet abri que les arbres et les plantes grimpantes recouvrent, une statue du fleuve a été placée sur un piédestal de roches. La main appuyée sur une urne d'où les eaux s'écoulent en temps ordinaire — cette année elles coulent plus bas, dans un creux du piédestal — la Seine est mollement couchée. C'est une belle et pensive figure de femme, couronnée de nénufars.

Malgré la grille, cette statue a été déshonorée; d'abominables crétins ont gravé leur nom, à la pointe du couteau, sur le front, sur les seins, sur le ventre. Un de ces êtres a écrit son triste nom en capitales profondes, hautes de cinq à six

centimètres. Ces gens-là ont eux-mêmes prouvé le flagrant délit de mutilation d'un monument public. Pourquoi n'ont-ils pas été poursuivis?

Pourquoi, surtout, connaissant les instincts malfaisants de la tourbe qui va voir les œuvres d'art sans en comprendre les beautés et le symbole, n'a-t-on pas placé un surveillant près de la fontaine sacrée? La source de la Seine est un centre d'attraction pour les habitants de la Côte d'Or, on y vient en partie de plaisir, un gardien pourrait vivre des rétributions des visiteurs et empêcherait la destruction — prochaine, hélas! — d'un édifice méritant d'être conservé pour sa beauté autant que pour l'idée touchante à laquelle il doit son existence.

L'humble filet que le « nain vert Obéron franchirait d'un bond sans mouiller ses grelots », plus facilement encore que la Voulzie, s'accroît après avoir passé sous la barrière. De nouvelles sources affluent, les unes faisant bouillonner le sable entre les roseaux et les joncs, d'autres sortant du rocher. Un bassin creusé dans la pierre vive s'emplit par une fissure, l'eau s'écoule par une ouverture et, gazouillant, va rejoindre le ruisselet; celui-ci descend, invisible, entre les chênes et les hêtres dans ce paysage simple et doux de la vieille France. La Seine n'a donc point la nais-

sance héroïque du Rhône, l'origine héroïque de la Loue [1], la genèse romantique de la Touvre, ni la poésie latine de la Sorgue apparaissant à Vaucluse; mais ses fontaines n'en ont pas moins un charme pénétrant.

Cours, petit ruisseau, qui n'as même pas le babil mutin des torrenticules de montagnes! va recueillir les autres douix du Duesmois et du Châtillonnais, perds-toi dans les fissures de la roche, reviens au jour par les abîmes divinisés, reçois d'autres torrents, d'autres rivières plus abondants que toi: Ource, Aube, Yonne! En dépit de ces humbles origines, de ce vol fait à d'autres vallées, tu n'en seras pas moins le fleuve de Paris et de Rouen, une des grandes routes du monde. Mais que seront les gouttes tombées de l'urne symbolique dans cette faille de la *Montagne* châtillonnaise, auprès du flot majestueux qui, de Rouen à la mer, portera les navires énormes à la haute mâture, aux sombres nuages de fumée? Ce sera cependant toujours toi, ô Seine!

Par un sentier sylvain au bord duquel je cueille des pervenches attardées en ce grisâtre automne, je suis allé retrouver ma voiture à Chanceaux. Ce

---

1. Sur la Loue, 23e série du *Voyage en France;* sur la Touvre, la 15e série; sur Vaucluse et la Sorgue, la 11e série.



village de grande route, peuplé de 300 à 400 âmes, figure sur les cartes en lettres capitales, indice d'un rang autrefois élevé. La forme du plan décèle une ancienne place forte ; en effet, Chanceaux fut entouré de remparts. Il n'en reste rien aujourd'hui. La suppression du roulage a d'ailleurs enlevé plus d'un tiers de la population, cette rue d'auberges est devenue un hameau rural auquel est encore attachée une réputation peu banale : on vante sa confiture d'épine-vinette, gloire déjà ancienne, car je la relève en de vieux livres. Cet arbuste abonde dans les bois du val de Seine. Quand les élégantes fleurs d'or ont été remplacées par des grappes de baies d'un rouge vif semblable à du corail, les femmes et les enfants vont dans les haies épineuses procéder à la cueillette. Les fruits apportés à Chanceaux chez le confiseur sont alors épépinés ; pendant près de trois semaines, cinq femmes, armées d'une épingle tordue et enfilée sur un bâton enlèvent une à une les graines contenues dans chaque baie, sans détacher celles-ci de la grappe. C'est le procédé que j'ai déjà décrit dans la préparation de la confiture de Bar-le-Duc [1]. Le sirop pénétrant dans le grain lui restituera sa forme primitive.

1. 21e série du *Voyage en France*, pages 263 à 267.

La réputation de Chanceaux devrait être partagée par sa voisine Saint-Seine-l'Abbaye. Là aussi on fait des confitures de grappes d'épine-vinette; on en fait même à Dijon qui possède dans les bois de ses arides montagnes des plants innombrables de cette broussaille, comme elle a, par milliers et milliers, les prunelliers dont la drupe âpre, d'un noir violacé, sert à faire de l'eau-de-vie — tandis que le noyau, écrasé, donne la liqueur de prunelles.

Rien ne me retient à Chanceaux. En route pour Saint-Seine par le plateau solitaire. Nous roulions sans mot dire quand, tout à coup, le cocher me montre une masse noire traversant la route. C'est un sanglier, et mon compagnon est un chasseur acharné! Un coup de fouet! nous voilà en route. Tranquillement le sanglier nous regarde, gravit un talus et se met à labourer un champ. Nous nous arrêtons, la bête ne bronche pas. Ah! quelle fureur, chez le chasseur réduit à son fouet pour toute arme :

— Faut-y que j'aie pas mon fusil! Faut-y que j'aie pas mon fusil!

Un temps; puis il reprend :

— Ah! si je l'avais, je te suivrais sur la lisière!

Le sanglier finit par s'inquiéter cependant, il

se tourne vers nous, fait mine de rentrer sous bois, puis revient à la grande stupéfaction du conducteur qui lui crie :

— Ben, mon vieux, t'es pas honteux !

Cette fois, l'animal s'en va, mais sans se presser avec un air d'inexprimable dédain. Et nous remontons en voiture, moi amusé, mon compagnon grommelant contre son fusil absent.

Le plateau se déroule encore ; à notre gauche, il se creuse en de profonds vallons offrant des perspectives étendues sur des collines qui prennent l'aspect de montagnes, ainsi celle de Vaux-Saule couronnée par une statue de madone. Ce pays à demi solitaire a été témoin de bien des drames pendant la guerre ; les partisans qui tenaient la campagne dans la Côte d'Or ont eu ici plus d'une escarmouche, parfois cruelle en ses conséquences pour les paysans. Voici le hameau de Bonne-Rencontre, demi-douzaine d'humbles maisons. Sur la façade se lit l'inscription :

ŒUVRE DU SOU DES CHAUMIÈRES

Dans le village de Champagny, situé au-dessous, au creux d'un cirque analogue à celui où nait l'Ignon, presque toutes les demeures ont été ainsi rétablies par souscription nationale. Le vil-

lage avait été brûlé par les Allemands à la suite de la surprise d'un de leurs postes par les francs-tireurs. Furieux, l'ennemi revint à la charge au milieu de la nuit, arracha les habitants de leurs lits et les amena, pieds nus, sans vêtements, sur le coteau de Bonne-Rencontre, après avoir menacé de les massacrer. Puis, sous les yeux des pauvres gens ils incendièrent le village et le hameau, fusillèrent deux des paysans sur les ruines et emmenèrent les autres jusqu'à Chaumont, par la route couverte de neige.

Relevé de ses ruines, tout pimpant autour de la flèche grêle de son église, le village n'évoque guère le souvenir de ces scènes d'horreur, cependant si près de nous.

La route monte un instant et, soudain, domine une profonde vallée au fond de laquelle, entre les cultures et les prairies, se blottit une minuscule villette aux toits pressés, de tuile rouge ou de *lave* noire. Au milieu se dresse une belle église semblable à une cathédrale. Sur une colline abrupte, dominant la mignonne cité, un village élève sa flèche ardoisée. L'ensemble est heureux et riant, et d'un aspect monacal aussi. La bourgade fut en effet le siège d'un monastère, elle se nomme Saint-Seine-l'Abbaye.

Par de brusques lacets on descend à Saint-Seine. Cette cité de Lilliput est propre et tranquille. Peu de commerce ; les principaux magasins sont des confiseries vendant les confitures d'épine-vinette et les bâtons de vanille, spécialités du lieu. Devant l'église, sous un arbre, une jolie fontaine fait entendre un doux murmure. Un bas-relief en fonte orne l'édicule, il représente Jésus et la Samaritaine. Au-dessus est cette inscription : *Domine da mihi Hanc Aquam.* Dans le temple se déroule une fresque de 1531. Des dalles funéraires, de belles boiseries, d'élégantes chapelles retiennent l'attention. Cet édifice où l'art romain bourguignon s'allie heureusement au style flamboyant est l'ancienne église abbatiale. Quant à l'Abbaye, elle a en partie disparu ; ses restes sont occupés par un établissement hydrothérapique.

La petite ville est loin des voies ferrées. Des jalons plantés dans la partie amont de sa vallée promettent une ligne à voie étroite qui doit conduire à Dijon par le pittoresque Val-Suzon où la capitale bourguignonne va puiser ses eaux. La pente sera rude, à en juger par celle de la route de Blaisy que j'ai prise pour aller pédestrement retrouver le chemin de fer. Le vallon, très frais et très vert, se prolonge pendant près de 5 kilomètres jusqu'au hameau des Bordes-

Bricard. Là on retrouve les plateaux ondulés, dont l'altitude dépasse 550 mètres et atteint près de 600 à une intumescence appelée mont Tasselot. Ce mont, ici sans caractère, prend un aspect majestueux sur le revers oriental, où il domine la riante vallée de l'Oze.

Peu d'habitations, mais de belles cultures et aussi de vastes chaumes où errent des troupeaux de moutons de race mérinos. Ces animaux sont nombreux, on a construit pour eux de vastes bergeries dans les villages et les hameaux. Vers Chanceaux, on rencontre des troupeaux de 400 ou 500 têtes. C'est une richesse pour ce pays bien connu des marchands de laine de Reims, de Mulhouse, d'Allemagne qui viennent acheter les toisons sur place ou au marché aux laines tenu à Dijon en juin. Je cause avec des bergers enveloppés dans une grise limousine, j'apprends par eux que les meilleurs gardiens de troupeaux sont payés de 400 à 500 francs par an et la nourriture. Un seul berger suffit à un troupeau de 200 à 300 têtes, au delà il en faut deux ou trois.

L'industrie a des règles précises. Pour régénérer son troupeau, le fermier engraisse 40 ou 50 têtes à la fois et les vend à la boucherie, ou bien il prépare en vue des marchés une centaine d'agneaux mâles de un à deux ans. Tous ces ani-

maux sont dirigés sur les grandes villes par la gare de Verrey, centre d'approvisionnement ou d'expédition pour la tête du val de Seine et la vallée de l'Ignon jusqu'à la Margelle, gros village commerçant. Plus loin on est dans le rayon de la station d'Is-sur-Tille.

Le plateau, à partir du hameau de Fromenteau, aux vastes bergeries, prend de plus en plus l'aspect montagneux. D'un côté se creuse, en abîme, la vallée du Suzon, de l'autre côté celle de l'Oze. Au loin sur un roc, apparaît le château de Blaisy-Haut, assis sur l'étroite crête servant de ligne de faîte entre l'Océan et la Méditerranée, et sous lequel est percé le célèbre tunnel de Blaisy.

Un sentier rocailleux descend rapidement dans le val de l'Oze, en passant près d'une pseudo-ruine, sorte de donjon moderne abandonné, entouré de broussailles, flanqué de deux tours, percé d'ouvertures sans croisées. C'est lugubre en plein jour, la nuit ce doit être sinistre.

De ce côté le paysage est riant, il y a de la vigne, des arbres fruitiers, quelques sources, les montagnes décrivent un beau cirque au milieu duquel est tapi le village de Blaisy-Bas. Beaucoup de fraîcheur, des prés remplis de bétail. Si l'on franchit l'arête pour aller au sud, vers le

grand site de Mâlain, tout change, il semble que ce soit le pays du soleil. Hautes parois calcaires hardiment taillées, combes rocheuses plantées de noyers, ruines féodales, vallons lumineux largement ouverts. Le chemin de fer qui descend dans ce paysage grandiose en a accru la beauté par ses viaducs frustes, ses percées dans les promontoires. Tout cela est franchement beau, comme les Alpes de Provence, avec, en plus, la vie agricole intense et quelque fraîcheur. La vigne, le houblon, les vergers de cerisiers, les plantations de groseillers et de cassis font de cet heureux pays, vers Lantenay et Velars, une véritable terre de promission. Le travail de l'homme a accru la splendeur du pays, sans détruire les lignes accidentées mais noblement ordonnées pourtant de ce paysage. Tous les voyageurs qui descendent la rampe de Mâlain à Plombières, où l'Ouche est si pure et sinueuse, éprouvent le même sentiment d'admiration pour cette première apparition du Midi. Il faudra aller bien plus loin, vers Vienne et vers Donzère, pour retrouver cette impression. La vallée de l'Ouche est ici comme le vestibule de la radieuse vallée rhodanienne[1].

---

1. Sur la vallée de l'Ouche, vers Dijon, voyez la 24e série du *Voyage en France*.

# XII

## L'AVALLONNAIS

Du Serein au Cousin. — Avallon, la ville et sa gorge. — Montréal, ville du moyen âge. — Au long du Cousin. — Du Cousin à la Cure. — Vallée de la Cure. — Vézelay et sa basilique. — Un glorieux passé.

Vézelay. Juillet.

Le ciel était si pur ce matin que, délaissant le chemin de fer par lequel j'aurais pu gagner rapidement Avallon, j'ai entrepris la route à pied. J'étais à peine sorti de l'Isle-sur-le-Serein, quand le conducteur d'un char à bancs m'a hélé et offert une place à côté de lui. Et nous sommes partis de toute la vitesse d'une brave petite bête du Morvan, à travers un joli pays, très rustique et frais, rempli de pâturages enclos de grandes haies, où paissent des bœufs. Bientôt, sur un mamelon couvert de vignes, apparaît le village de Sainte-Colombe, tout menu, au-dessus de la plaine creusée de carrières reliées à des usines de Sainte-Colombe et d'Angely par de petites

voies ferrées. On extrait ici la pierre à ciment, d'un gris bleu [1].

Les pâturages montent très haut au flanc des collines dont les vignes revêtent les parties supérieures. Dans ce paysage verdoyant le hameau de Montomble a grande allure grâce à de vastes bâtiments semblables à un château. Plus loin, Provency se blottit au pied de la colline, autour d'une église ogivale surmontée d'un lourd clocher; son vallon se prolonge, tel un défilé, entre des hauteurs verdoyantes. Tout ce paysage est calme et doux. Le ruisseau clair bordé de saules argentés, les prés où les faneurs achèvent les meules, les guérets roux, les bosquets, les herbages pleins de bétail, les hameaux couronnant les hauteurs entre les vignes forment une suite de décors agrestes. Du sommet d'une côte, entre Provency et Sauvigny, la vue est superbe sur les fières collines de Montréal et l'immense étendue de la Terre Plaine, à travers laquelle on devine le Cousin par la ligne sinueuse des arbres qui le borde. Vers le cou-

1. Je ne ferai que signaler dans ces pages les usines à ciment de l'Yonne qui fournissent surtout le type dit de Vassy. J'ai longuement parlé de cette industrie dans la 9e série du *Voyage en France* (Grenoble, chapitre VI) et la 18e série (chapitre XXIII, Boulogne). L'Yonne renferme environ 80 carrières de calcaire pour ciment ou pour chaux.

chant, encadré par une longue chaîne ondulée, cultivée, semée de bois, s'ouvre un vaste bassin, abîme de verdure dans lequel Étaules montre ses toits rouges. Des usines fument : ce sont les cimenteries de Vassy-lès-Avallon, hameau bâti sur un coteau escarpé. Dans ce large vallon les vignes sont opulentes, elles entourent le village d'Annay-la-Côte dominé par la flèche élégante et frêle du clocher.

A l'issue de bois qui masquent un instant la campagne, on aperçoit les avancées du Morvan, croupes sombres surgissant d'une plaine semblable à un bocage. En vue de ces horizons grandioses, à la jonction de nombreux chemins, Sauvigny-le-Bois semble enfoui sous les marronniers de sa rue principale.

Bientôt apparaissent les clochers d'Avallon et les toits pressés émergeant au milieu du bassin majestueux entouré de petits monts et de collines. C'est vraiment un beau site de ville. De ces abords rien ne permet de deviner les abîmes profonds creusés par le Cousin et les ravins.

La route de l'Isle pénètre dans la cité par un large faubourg ombragé, bordé de maisons élégantes précédées de jardinets. Ce caractère coquet se retrouve partout. Les rues d'Avallon sont larges, propres, avenantes, ornées de belles

constructions. De vastes promenades plantées d'arbres aux troncs noueux, à l'épaisse ramure, offrent leur ombrage. L'une d'elles, d'aspect majestueux par ses balustrades sculptées et ses grands escaliers, possède la statue de Vauban, le plus illustre des enfants du Morvan avallonnais. Peu de monuments ou, du moins, aucun de ces édifices qui, par la pureté de leur style, ennoblissent tant d'autres cités bourguignonnes. Cependant il y a quelques beaux morceaux d'architecture romane, surtout à l'église Saint-Lazare dont les deux portails sont d'une grande richesse d'ornementation; l'art un peu rude des années qui précédèrent l'époque gothique a trouvé ici une véritable floraison; on pourrait croire à un pastiche exécuté par un artiste de la Renaissance. La place devant laquelle s'ouvrent ces porches est fort pittoresque par ses tourelles, ses hauts pignons, ses encoignures et surtout par son beffroi, tour d'horloge percée d'une porte. Un petit musée, un hôtel de ville renfermant de nombreux portraits d'illustrations locales complètent la partie citadine d'Avallon.

Mais la véritable beauté, le grand attrait de l'aimable cité, c'est, comme à Semur, l'espèce de précipice qu'elle domine sur trois côtés, sur le Cousin surtout. La rivière morvandelle arrive

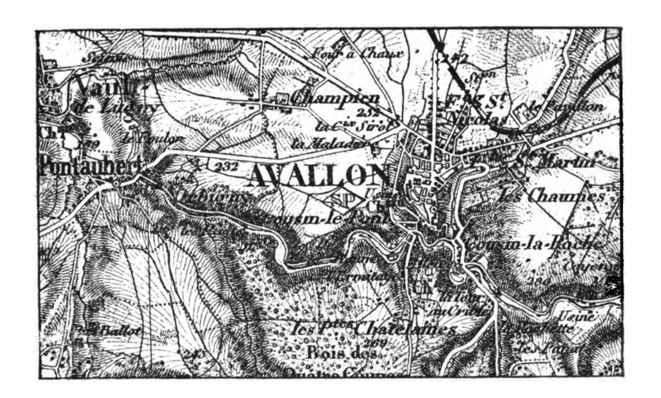
au fond de l'étroite et tortueuse vallée qu'elle a patiemment creusée dans la roche dure — granulite — et reçoit deux courts vallons très profonds entre lesquels, sur un petit plateau, la ville primitive s'est construite. Vallée et ravins ont des parois très escarpées, les rochers sont parfois des falaises de teintes ardentes. Des débris de remparts, des boulevards couronnent la crête et offrent des vues superbes sur le fond et les pentes de cet abîme riant.

Je vais au hasard dans ce paysage; par des sentiers en lacets, j'atteins le fond d'un des ravins où est bâtie l'usine à gaz. De là un joli chemin conduit au faubourg de Cousin-le-Pont, au bord du Cousin. Les rives du torrent, les beaux rochers revêtus de végétation, la ville perchée sur sa colline composent un décor d'une beauté large. Les tanneries, les maisons ouvrières, les chemins montueux, les vaux creusés dans l'épaisseur du massif morvandiau forment une succession de tableaux inattendus pour qui vient de traverser la zone sans relief de la Terre Plaine.

Mais de la Promenade du Point de Vue surtout le tableau est empreint de grandeur et de variété. La fissure du Cousin apparaît dans toute sa sauvagerie aimable. De ce mail ombragé de

tilleuls on domine la vallée, les petits faubourgs, les usines, les jardins maraîchers bien tenus et l'on voit se profiler au bord des ravins des constructions irrégulières, mais pittoresques, éparses entre les jardins.

Comme toutes les villes construites au point




de contact de deux zones géologiques, Avallon est un centre d'échanges; la plaine agricole de Terre Plaine, les coteaux vignobles des bords de la Cure et du Cousin, les bois et les herbages du Morvan créent, par la diversité des produits et les besoins de chaque région, un mouvement d'affaires considérable et expliquent la physionomie prospère de la ville. L'industrie est surtout représentée par la tannerie, favorisée par le

voisinage des bois de chênes, mais de nombreux ateliers ou petites usines animent la ville haute ou les bords du Cousin. On y fait du carton d'amiante, de la bonneterie, des sommiers métalliques, des biscuits. Des forgerons préparent des fers à bœufs et des marteaux de moulins. Deux petites fabriques transforment en fusain pour les dessinateurs les bois légers du pays. Si aucune cimenterie n'existe dans la commune, Avallon n'en est pas moins, en Bourgogne, le centre de cette industrie qui possède de si nombreuses usines à Vassy, Provency, Sainte-Colombe et près de la curieuse cité moyennageuse de Montréal.

Celle-ci est bâtie sur le penchant, au pied et sur la terrasse d'une haute butte où beaucoup de constructions ont été édifiées avec les matériaux d'un des plus antiques châteaux de la Bourgogne, car la reine Brunehaut aurait habité la forteresse primitive, d'où le nom de *Mont-réal, Mont Royal.* A l'abri de cette résidence se forma la ville. Bien protégée, dotée de privilèges précieux par ses seigneurs et les souverains, elle devint assez riche pour se doter d'édifices dont les restes donnent beaucoup de charme à cette minuscule cité de 500 âmes. L'église est une des

plus belles de ce style ogival bourguignon qui a peuplé la province d'œuvres admirables. Un merveilleux retable d'albâtre, les stalles, tout le mobilier rituel sont couverts de sculptures parfois malicieuses. La ville a conservé deux portes et beaucoup de maisons de la Renaissance transformant en décor la rue qui grimpe au sommet de la colline. A l'extrémité, une terrasse précède l'église, dominant le Serein, les hauteurs géométriques de l'Auxois et la Terre Plaine. La vue est très vaste ; ces immenses horizons font comprendre l'ancien rôle militaire de Montréal, il est peu de postes de surveillance comparables à celui-là.

Si Montréal est intéressant et vaut une visite, le grand attrait archéologique et historique de l'Avallonnais est dans une autre cité, guère plus populeuse, mais dont le rôle politique a dépassé les limites de la province : l'illustre Vézelay, demeurée fière sur sa montagne à l'écart des voies ferrées, au-dessus de la vallée de la Cure, la plus belle peut-être des vallées du Morvan et de la Basse-Bourgogne.

Une route relie directement Avallon à Vézelay, mais j'ai voulu suivre le Cousin jusqu'à son embouchure dans la Cure. Le paysage n'a

plus la splendeur des gorges d'Avallon ; peu à peu les pentes s'adoucissent, les hauteurs s'écartent, mais gardent à distance quelque majesté. La colline régulière de Montmarte, sur laquelle on a découvert les ruines importantes d'un établissement romain, domine le large val où se pressent hameaux et villages. C'est Pontaubert dont la haute et belle église se dresse à mi-côte, Vaulx-de-Lugny dans un méandre que maîtrisait un château conservant encore une belle tour, Vermoiron, Valloux, Givry un peu avant le confluent. Des moulins et d'autres usines animent les bords de la rivière qui semble tout heureuse de s'épanouir ainsi en un gai pays, après avoir si longtemps et si laborieusement creusé son cañon dans l'épais massif du Morvan.

Cousin et Cure se mêlent en amont d'un pont. Sous le couvert des grands arbres, leurs eaux noires, presque immobiles, sont semblables aux fleuves de mort de la mythologie ; elles se pénètrent sans remous et sans murmures. Tout autour le paysage est fort beau : collines hautes et bien découpées, couvertes de bois et de vignes ; villages d'aspect heureux. Les habitants ont entouré leurs maisons de fleurs et édifié avec la dolomie des pilastres, des balustres, des grottes d'un aspect singulier.

La route de Vézelay remonte la Cure dont les eaux de teinte rouillée bruissent sur les cailloux. La vallée s'épanouit, telle une immense corbeille de verdure ; çà et là des fronts de roches couronnent les collines ; au fond apparaît l'éperon hardi sur lequel se dresse, majestueuse, la masse superbe de la basilique de Vézelay.

Jadis la vallée était un vignoble : le phylloxéra a tout détruit, mais les cultivateurs ont remplacé les pampres par les cerisiers, arbres qui enrichissent tant la vallée de l'Yonne vers Auxerre[1]. Ils sont disposés en plantations régulières ; même dans la partie du vignoble préservée ou reconstituée, on voit des rangées de cerisiers. Les vergers, de plus en plus étendus à mesure qu'on approche de Vézelay, sont particulièrement nombreux sur la rive gauche ; le versant opposé est plus favorable à la vigne, certains coteaux en sont entièrement revêtus, mais là encore on voit de belles plantations fruitières.

Les hauteurs se rapprochent en un défilé si étroit que la route a dû être taillée dans la roche ; sur le chemin ainsi conquis se sont élevées les maisons du village d'Asquins ; une longue chaussée franchit la rivière divisée en plusieurs

1. Voyez pages 226 à 229.

bras, les eaux sont retenues par un barrage. Au-dessus d'un rocher, sur une terrasse revêtue de lierre, l'église commande le passage, sous la fière colline de Vézelay aux flancs tapissés de cultures, de vignes, de vergers, de cerisiers et de poiriers. Cette pente, appelée la Cordelle, vit un peuple immense se presser autour de saint Bernard appelant la catholicité à la Croisade. Les fruits rouges et vermeils, particulièrement abondants cette année, font un somptueux décor aux deux côtés de la route qui monte par un grand détour jusqu'à la ville, en vue de la ligne sombre du Morvan fermant la vallée vers le sud. Celle-ci est harmonieusement dessinée, les moissons jaunissantes couvrent des pentes douces et vont jusqu'au bord de la rivière, ici large, vive, étincelant entre les arbres ; là Saint-Père s'étale, dominé par la belle tour de son église. Ce large bassin avec ses champs, ses bosquets, ses vergers, ses vignes, ses eaux lumineuses bordées de grands arbres, est vraiment une admirable chose. Les moines qui désignèrent Vézelay à Gérard de Roussillon comme site d'une abbaye étaient des gens de goût.

Pour éviter la longueur de la route, un âpre sentier grimpe aux flancs de la montagne, atteint la crête entre de pauvres maisons à demi ruinées,

se transforme en ruelle silencieuse et parvient à la place solitaire sur laquelle se dresse la gigantesque église de Vézelay.

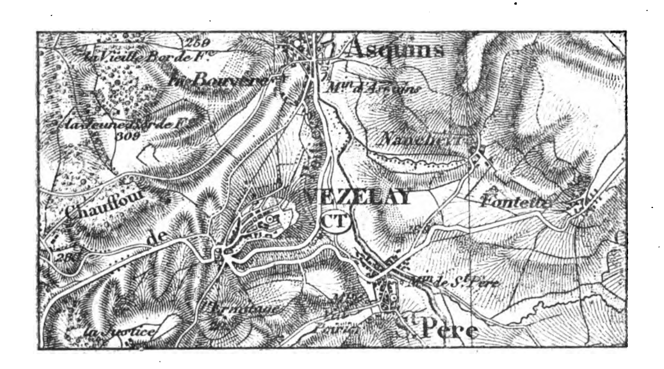
Peu d'édifices religieux durent produire une sensation comparable à celle que devait inspirer la basilique aux temps de sa splendeur. Aujourd'hui l'église, soumise pendant vingt ans à la restauration de Viollet-le-Duc, apparaît un peu froide, il y a trop de pierres neuves, de moellons soigneusement ravalés, de chapiteaux géométriquement rétablis. Puis, c'est trop vaste pour les fidèles d'une paroisse de 800 âmes. Les murs sont nus, les chaises n'occupent qu'une partie de l'immense nef. Tableaux, statues peinturlurées, chemin de croix, sont d'un déplorable mauvais goût. On se prend à regretter l'époque où c'était presque une ruine, où la pierre s'effritait, où les pariétaires et les giroflées couvraient les murailles. L'édifice devait évoquer avec autrement de force que de nos jours les grands souvenirs du passé. Sous les voûtes que venaient d'édifier les Bénédictins aidés par toute la chrétienté, saint Bernard fit retentir son éloquence et décida Louis le Jeune à prendre la croix. Dans la vaste nef se passèrent en partie les scènes révolutionnaires dont Augustin Thierry nous a laissé un tableau si vivant. L'affranchissement

des communes eut ici — on le sait grâce au génie évocateur de l'illustre historien — une de ses manifestations les plus dramatiques. L'abbaye vit encore Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion se croiser; de même saint Louis vint à Vézelay avant son départ pour l'Égypte.

Cette illustre église, dédiée à la Madeleine, écrase de toute sa masse la ville minuscule. La grande nef est précédée d'un narthex formant comme un temple à part; la façade est surmontée d'un vaste pignon sculpté plus riche d'ornement que de goût, comme l'église d'Avallon. La nef ne suscite pas les mêmes critiques; par son ampleur, elle semble faire pressentir les magnificences de l'architecture ogivale si proche et dont on reconnaît les timides essais dans le superbe chœur et le transept.

Au chevet de ce monument sans vie, qu'une restauration acharnée transforme en quelque sorte en épure, une terrasse gazonnée, plantée de tilleuls, reste des jardins abbatiaux, offre un grandiose panorama sur l'Avallonnais et le Morvan. Cette promenade est le principal charme de Vézelay, plus que la ville elle-même réduite à si peu de chose. La décadence se poursuit en effet. Au temps de sa grande splendeur — on l'apprend par le discours du comte de Nevers

défendant ses alliés, les bourgeois révoltés de Vézelay — il y avait ici plusieurs milliers d'habitants, la cité s'étendait sans doute au delà du plateau. La foule des pèlerins, les visites des rois, des princes, des légats, la présence d'une véritable cour près de l'abbé en avaient




fait une place de commerce dont l'importance était encore accrue par les foires attirant « des marchands de toutes les provinces de France et même des pays lointains », dit Augustin Thierry. Les habitants avaient des relations d'affaires avec une grande partie du monde chrétien, le Midi surtout. Aussi, quand ils voulurent secouer le joug de l'abbé, imitèrent-ils ce qu'ils avaient vu dans les sortes de petites républiques du Languedoc et de Provence, ils se bâtirent des mai-

sons fortes et eurent des consuls. Cette prospérité survécut à la chute de la commune de Vézelay, grâce à la force naturelle de la position qui transformait la ville en lieu d'asile contre les gens de guerre. Il fallut les luttes de religion pour amener la prise de la place et le pillage.

A la Révolution, l'abbaye était riche encore, le revenu de l'abbé commendataire était évalué à 20.000 livres et la ville était assez peuplée puisque l'on relevait 1.200 habitants en 1820 et 1.600 quinze ans plus tard. Mais aujourd'hui la décadence s'affirme. Vézelay n'est sur aucun chemin fréquenté; sauf de rares touristes, nul n'éprouve le besoin de monter sur cette montagne isolée. En 1870, le recensement constatait 1.148 âmes, celui de 1896 en indique 863, dont 573 seulement sur le plateau. Pas d'industrie, mais un peu de commerce favorisé par douze pauvres foires qui ont remplacé les fameux rendez-vous du moyen âge.

La « ville » n'est qu'une rue montueuse ; les maisons ayant conservé quelque caractère sont bien rares. Dans la façade de l'une d'elles, où aurait logé Louis le Jeune, sont encastrés deux boulets lancés par les batteries huguenotes pendant le siège de 1559. Une autre porte cette inscription :

Comme colombe humble et simple seray
Et à mon nom mes mœurs conformeray.

Quelques-unes ont gardé leurs meneaux, leurs écussons, leurs fenêtres romanes. La plus belle a vu naître le grand docteur de la Réforme, Théodore de Bèze, dont le nom jure fort dans ce cadre monacal.

Les remparts qui si longtemps préservèrent Vézelay de toute insulte sont tombés; il en reste çà et là des débris et la porte Neuve, flanquée d'énormes tours, surmontée de mâchicoulis. Malgré son nom, c'est une ruine sur laquelle croissent les plantes folles.

---

# XIII

## LA CURE ET L'YONNE

Saint-Père et son église. — Le flottage sur la Cure. — Pierre-Perthuis et son défilé. — Entrée en Morvan. — Bazoches. — Souvenirs de Vauban. — Le château du maréchal, sa tombe, son fief familial. — Le château de Chastellux. — Cours inférieur de la Cure. — Les grottes d'Arcy. — Vermenton et le flottage. — Cravant. — Au long de l'Yonne. — Châtel-Censoiret le « Petit manteau bleu ». — La préparation des margotins.

Clamecy. Juillet.

Saint-Père, assis au pied de Vézelay, sur le bord de la Cure, serait un insignifiant village s'il ne possédait une église où les moines de Vézelay ont accumulé tout ce que l'art gothique du treizième siècle pouvait donner d'ornements. En Bourgogne, où l'architecture du moyen âge est demeurée assez sobre, il est peu d'exemples d'une telle floraison. Au fond d'un narthex à trois ouvertures sculptées, le grand portail porte, au tympan, des scènes du jugement dernier. Le haut pignon, semblable à

celui de Vézelay, mais de meilleur goût, qui se dresse en arrière du porche, est d'une opulence heureuse; les hautes niches d'inégales grandeurs, peuplées de statues, reposent sur une belle rosace. A côté de cette page de sculpture, se dresse une des plus merveilleuses tours gothiques que l'on puisse voir, rappelant, avec je ne sais quelle élégance en plus, celles des églises normandes de la plaine de Caux et du Bessin[1]. L'intérieur, assez pauvre, sans répondre complètement à la splendeur de l'édifice, est cependant hors de proportion avec l'aspect banal du village.

A côté de ce joyau de l'architecture ogivale primaire, sont les ruines de l'église romane fondée par le comte Gérard de Roussillon, en souvenir de la sanglante victoire remportée par lui sur Charles le Chauve, où le nombre des victimes fut tel, d'après la légende, que la rivière d'*Arcis*, où coulèrent des flots de sang humain, aurait pris le nom de Cure, c'est-à-dire *souci*. Seuls, les murs restent debout, l'intérieur a été transformé en cimetière; c'est la plus humble et la plus singulière des nécropoles.

---

1. 6e série du *Voyage en France*.

En face, je relève une enseigne bizarre :

A LA RENOMMÉE DU BON SAUCISSON DE MULET,
D'ANE ET DE CHEVAL

X....., ÉQUARISSEUR

Dieu nous préserve des pique-niques de Saint-Père !

La Cure, ici, est vive et gaie ; elle ne transporte ni bateau, ni bois, car elle n'est pas navigable et le flottage a lieu seulement une fois par année, mais elle est machinée pour le grand travail de la *flotte ;* ainsi, à Foissy, près d'un moulin, est le *pertuis,* dont les vannes livreront passage aux bûches venues du Morvan et auxquelles se joindront celles des vastes forêts qui s'étendent à l'est jusqu'à l'Yonne. En ce moment, le petit port de Foissy est bordé de rondins destinés à être précipités au flot de crue à l'époque que fixera le syndicat des marchands de bois de la Cure [1].

En amont de Foissy, la Cure, échappant aux

1. J'ai longuement décrit le flottage dans la 1re série du *Voyage en France,* c'est par là que j'ai commencé cet ouvrage. Dans les pages présentes, je me borne à signaler les particularités du flottage dans le cours inférieur de la Cure et de l'Yonne. Cette intéressante industrie a d'ailleurs bien perdu de son activité depuis dix ans.

granits du Morvan, voit s'ouvrir devant elle une vallée plus large et ensoleillée, où les collines ont des formes plus nettes et plus belles. Parvenue dans les roches calcaires, la rivière les a sciées et s'est creusé un défilé semblable à tant de cañons des Cévennes : mêmes formes bizarres de roches. Au sommet d'une falaise est une sorte d'arche naturelle que les habitants de l'Avallonnais considèrent comme une merveille, c'est Pierre-Perthuis ou la *pierre percée,* dont le nom a été donné au mince village voisin, pittoresquement assis au bord de la fissure, au milieu des vagues ruines d'une forteresse. Jadis le chemin d'Avallon par Menades franchissait la rivière en descendant au fond de la cluse et en passant sur un pont de briques. Pour éviter cette double rampe, on a jeté, entre les deux parois rocheuses, une arche hardie, de 20 mètres d'ouverture, dominant de 33 mètres le plan d'eau de la Cure. Les ponts, les falaises, le village, la verdure, font de cette entrée du Morvan un des plus beaux et des plus saisissants paysages de la France centrale.

En amont, entre de puissantes assises de granit, la Cure s'est frayé un lit dont la beauté est parfois grandiose. Saint-André, Chastellux, dont le château historique est fièrement porté par de

grandes parois, en face d'un viaduc superbe, sont majestueux et nobles. Plus haut, la rivière est un torrent bruyant, bondissant de roches en roches sur lesquelles, pendant le *flot*, les bois descendus du haut Morvan se heurtent avec fracas. Cette partie *héroïque* du cours de la Cure commence à la sortie du lac des Settons et se poursuit par la cascade du saut de Gouloux, puis par les défilés déserts de Quarré-les-Tombes[1].

Ce pays pourrait être appelé le pays de Vauban, le grand soldat, le penseur illustre, le citoyen éminent, qui fut peut-être le plus puissant cerveau et le plus grand homme de bien du siècle de Louis XIV. Près d'ici est le hameau de Bazoches, où il voulut se retirer dans le château restauré sur ses plans. Le temps me manque pour aller à Saint-Léger-de-Foucheret où il naquit. Ce village, aujourd'hui Saint-Léger-Vauban, est voisin du bourg de Quarré-les-Tombes, dont le nom est dû à la quantité de cercueils de pierre qui y ont été trouvés. Gentilhomme d'origine, mais d'une pauvre famille, Vauban quitta de bonne heure son clocher pour aller compléter ses

1. Sur le lac des Settons et la cascade de Gouloux, voyez la 1re série du *Voyage en France*, chapitre Ier.



études au collège de Semur, tenu par les Carmes. Il y apprit les mathématiques et les fortifications, sciences dont la connaissance le mit de bonne heure en relief, puisque, entré au service de Condé en 1651, on le voit, dès l'année suivante, faire les fonctions d'ingénieur à Clermont-en-Argonne et au siège de Sainte-Menehould. Il avait 37 ans et était déjà célèbre quand il revint en Morvan se marier à M^lle^ d'Osnay, d'Épiry. En 1675, il achetait le château de Bazoches, voisin de la pauvre gentilhommière de Vauban, dont les Le Prestre étaient seigneurs.

Le chemin de Bazoches quitte les bords de la Cure à Pierre-Perthuis, pour s'élever dans un vallon latéral, large et vert, fermé par de grandes croupes boisées. Sur une pente s'étend Domecy-sur-Cure. Un hameau voisin, Cure, possède un vieil édifice flanqué de deux tours. Le paysage s'est transformé : il a plus de fraîcheur, les arbres sont plus nombreux et touffus, de grands chênes à la puissante ramure bordent le ruisseau sur lequel se penchent les aulnes. Au fond du val, une flèche d'ardoises pointe dans les arbres; peu à peu une tour aiguë se dégage, la façade sévère d'un château apparaît, précédée par une pelouse déclive. C'est le domaine de Bazoches où Vauban prépara une grande partie de ses

travaux de places fortes, où il écrivit la *Dîme royale,* œuvre capitale de cette vie si bien remplie.

Le château domine le riant bassin de Bazoches; au milieu duquel le village, tout petit, se groupe autour de l'église en partie reconstruite par Vauban; son cœur y fut déposé jusqu'au moment où Napoléon le fit enlever pour le placer aux Invalides. A l'entrée du hameau, un étang s'étale, devant une maison couverte d'un manteau de roses. L'église couvre une terrasse ombragée par un tilleul contemporain du maréchal et d'où la vue est fort belle sur la vallée et, au loin, Vézelay couronnant sa colline. Le petit temple de style ogival, aux nervures très saillantes, a perdu sa pureté, le chœur a été bariolé de couleurs vives. Sur une statue du Sacré-Cœur une hirondelle gazouille gaiement, une autre semble chercher place pour un nid dans un encadrement de fenêtre.

Si le cœur du vaillant soldat n'est plus dans cette humble et pauvre église de village, le reste du corps est demeuré dans le tombeau de famille où reposent aussi la maréchale et ses deux filles. Devant l'édifice on a inauguré cette année (1900) une statue de Vauban; la cérémonie eut lieu en présence des descendants des

Le Prestre, dont deux, le général marquis d'Espeuilles et le général d'Entraigues, perpétuent dans l'armée les qualités militaires de leur glorieux ancêtre.

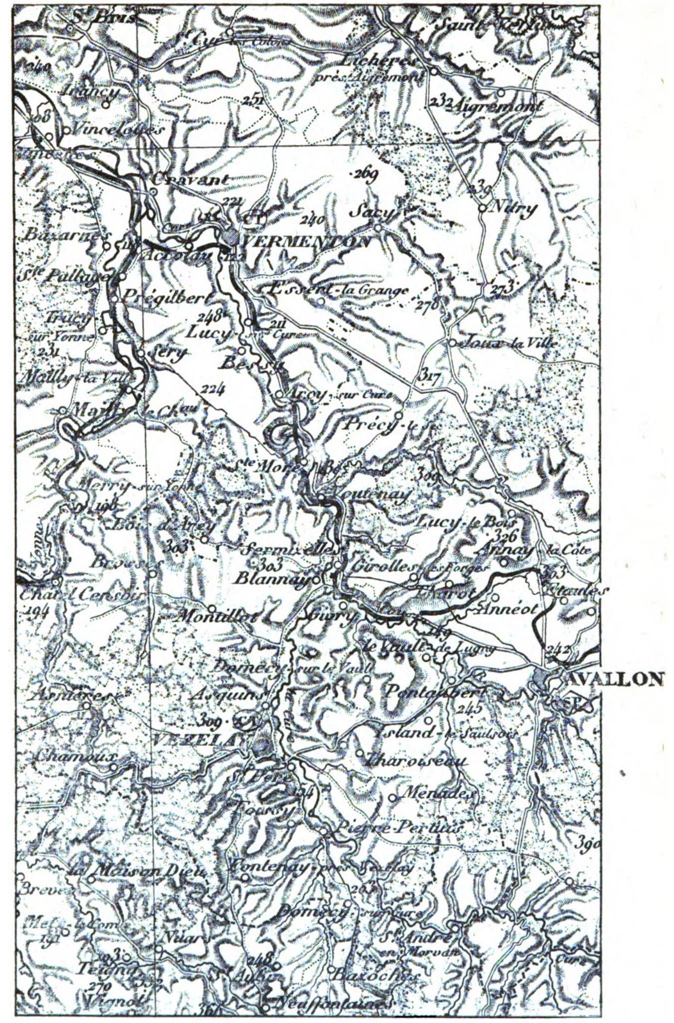
Le hameau qui a donné son nom au grand ingénieur de Louis XIV est à trois quarts de lieue de Bazoches, au milieu des bois du Morvan. Le fief n'a laissé que la tour seigneuriale, aujourd'hui englobée dans les constructions d'un petit château moderne. Mais aucun souvenir ne s'impose au castel de Vauban : Bazoches est le site historique rattaché à cette grande mémoire.

Il n'en est pas de même du village de Chastellux qui évoque, lui aussi, des souvenirs militaires. La famille de Chastellux possède encore ce domaine presque royal et de romantique allure; elle a fourni à la France deux maréchaux, plusieurs généraux ou officiers distingués et nombre d'hommes éminents.

Dans son cours inférieur, entre l'endroit où elle reçoit le Cousin et celui où elle s'abîme dans l'Yonne, la Cure offre une suite de sites charmants ou curieux. Après avoir longé Sermizelles aux maisons riantes, aux routes ombragées, la rivière coule plus large et abondante; des bois, des rochers, des villages encadrés de vignobles

forment une suite de tableaux parfois superbes. De Voutenay à Saint-Moré et Arcy-sur-Cure, le calcaire oolithique, dressé en murailles, en bastions, en aiguilles, percé de cavités, est une joie pour les géologues et un émerveillement pour les touristes. La Cure, par ses méandres, a aidé à cette sorte de modelage de la roche. Un moment même — un moment pour la géologie, des siècles pour l'histoire — elle est parvenue à forer l'oolithe et à se creuser un lit sous une haute colline. Puis, ayant encore érodé la pierre sur un autre point, elle a coulé de nouveau à l'air libre, laissant comme témoin de son œuvre patiente la série de cavernes qui, sous le nom de grottes d'Arcy, furent parmi les souterrains naturels les plus fameux de la France jusqu'au moment où l'exploration des causses des Cévennes révéla tant d'immenses abîmes. Aujourd'hui encore, ces galeries, parfois envahies par la Cure en temps de crue, sont une attraction pour toute la Basse-Bourgogne.

Au-dessous du vomitoire qui restitue à la Cure les eaux d'inondation engagées dans les souterrains, le bourg d'Arcy, bien dessiné, groupé autour d'un château flanqué de tours, était, il y a quelques années, à la tête de la navigation, ou plutôt du flottage en trains. Les bûches lancées sur




Échelle au 1/320.000e.

la Cure étaient arrêtées dans un bassin formé par la retenue d'un barrage et donnant l'illusion d'une large rivière, aux eaux noires et profondes. Ce pertuis d'Arcy ou gué des Chèvres n'a plus l'animation d'autrefois, quand les rives étaient remplies d'ouvriers qui groupaient en radeau les bûches venues du haut Morvan, depuis le barrage des Settons, sur une longueur de 66 kilomètres. Actuellement, le jour du flot, on ouvre le pertuis et les bûches continuent leur voyage vagabond jusqu'au port de Vermenton, où vient aboutir un embranchement du canal du Nivernais permettant de charger les bois sur chalands.

Après Arcy, la vallée perd son fier aspect, les hauteurs s'amollissent et s'écartent, puis de nouveau se resserrent et, au delà des restes de l'abbaye de Reigny, obligent la Cure à s'infléchir droit à l'ouest pour rejoindre l'Yonne. Au coude s'est créée la petite ville de Vermenton, bien vivante, grâce au vignoble, à la préparation du ciment et à la navigation, favorisée aujourd'hui par le canal. Des prés, de grands arbres, de riches collines font un cadre heureux à l'aimable bourgade que le phylloxéra a fort éprouvée. De plus de 2.800 habitants au commencement du siècle, de 2.500 il y a trente ans, la population est tombée à 2.145. Une belle église, extérieu-

rement fort délabrée, domine la masse des toits pressés.

Bien que le vignoble de Vermenton soit étendu, on ne le fait guère figurer dans les traités d'ampélographie ; il est compris dans la classe des vins ordinaires, cependant les crus de Vermenton atteignent des prix assez élevés et, comme tous ceux de l'Yonne, sont fort recherchés à Paris. La ville et les villages voisins, notamment Accolay, enfoui dans la verdure au bord de l'Yonne et du canal, font de ces vins un commerce considérable, moins apparent toutefois que celui des bois. Les bûches descendues par la Cure sont tirées à terre sur les berges d'un vaste port et empilées en tas énormes jusqu'au moment où elles seront chargées sur bateaux et dirigées vers Paris. Ces piles occupent un immense espace, on pourra en juger par le cubage total du flot de 1898, qui eut lieu le 11 février; il amenait 2.625 décastères. On a donc groupé au bord du bassin ces 26.250 stères de bois. Le flottage a coûté environ 5 fr. 50 c. par décastère, le « tirage » et la mise en tas sont plus dispendieux : ils atteignent 11 fr. 80 c.[1].

La Cure atteint l'Yonne à moins d'une lieue

1. Chiffres empruntés au rapport du préfet au Conseil général.

de Vermenton, en amont de la très petite ville de Cravant[1], où le chemin de fer du Morvan se bifurque en deux tronçons : vers Avallon-Autun et Clamecy-Cercy-la-Tour. C'est un de ces centres que le phylloxéra a fait dépeupler. Jadis fortifiée, elle a, de nos jours, perdu son enceinte remplacée par un boulevard sur lequel on voit encore une « tour de l'horloge ». Un pont sur l'Yonne, auquel on accède par une porte, une église de la Renaissance flanquée d'une haute tour et quelques vieilles maisons donnent du caractère à ce centre déchu que le chemin de fer et la navigation raniment aujourd'hui. Le vignoble, très étendu et en grande partie reconstitué, alimente également le commerce local.

Jusqu'à Cravant, et un peu au delà, l'Yonne ne se confond pas avec le canal du Nivernais, elle prête simplement sa vallée à cette grande voie de navigation, tandis qu'en aval elle en est partie intégrante. En amont, rivière et canal partagent fraternellement le même fond de vallée et parfois le même thalweg. Cette situation n'a aucun inconvénient dans le département de l'Yonne, le flottage à bûches perdues n'existant pas sur la rivière au delà de Crain, près

1. 1.331 habitants en 1870 et 1.152 en 1892.

de Coulanges-sur-Yonne. Par contre, en amont, le *flot* trouble la navigation. Il est vrai qu'ils sont rares les flots, maintenant ! Il n'y en eut qu'un en 1898; il a amené 4.459 décastères et 44 décistères de bois du Morvan. 2.370 ont été « tirés » sur les ports de la Forêt, au-dessous de Clamecy et le reste sur le port de Crain. C'est peu, auprès de ce que fut jadis le flottage, qui monta jusqu'à 13.000 décastères. Quand, en 1890, je commençai le *Voyage en France* par une excursion en Morvan, je relevais pour 1888, sur l'Yonne seulement, 9.173 décastères, la Cure en avait eu 3.255. Comme aujourd'hui, l'arrivée au port de *tricage* demandait un mois pour que la dernière bûche fût tirée sur la berge.

En cette saison, le commerce des bois n'a pas de caractère pittoresque, mais il donne beaucoup d'animation à la vallée. De lourdes gabares chargées de bûches fendues ou de rondins avancent lentement, halées par les bateliers. Des pertuis abandonnés se rencontrent encore çà et là; celui de Prégilbert est utilisé comme port au bois pour les forêts très vastes de la région. Les villages sont nombreux au long de la rivière et se livrent à la culture maraîchère; des champs d'oignons, de carottes, d'oseille, d'asperges, occupent les parties basses. Les centres d'habitations mon-

trent tous une église intéressante ou des restes du passé. Le site le plus curieux est celui de Mailly-le-Château, bourg campé sur une roche à pic faisant face à un coude très brusque de l'Yonne. Ce centre, entouré de ruines féodales, possède une église gothique qui accroît la beauté du paysage.

A partir de ce point, les rives de l'Yonne se rapprochent, s'escarpent, deviennent rocheuses et, grâce à la végétation, aux ruines, à la gaieté des eaux, offrent une succession de décors heureux. Dans l'une des parties les plus riantes du val, à l'embouchure d'un ruisseau, le village de Châtel-Censoir, au nom romantique, se blottit au pied d'un éperon que commande une des plus belles et vénérables églises de la Bourgogne, fondée au XI^e^ siècle et classée parmi les monuments historiques. L'étroite nef bordée de puissantes colonnes engagées et ornées de grands chapiteaux d'un art encore fruste produit une impression profonde.

Châtel-Censoir aurait eu la gloire de voir naître l'industrie du flottage, dont un de ses enfants, Charles Leconte, maître charpentier de l'Hôtel de ville de Paris, eut le premier l'idée, dit une chronique locale, alors que d'autres en attribuent le mérite à Jean Rouvet, marchand de

bois de Paris, et d'autres encore à Gilles Defroissez. Leconte a pour lui un certificat du 21 avril 1547, le déclarant « premier expérimentateur dudict flottage ».

Une autre illustration de Châtel-Censoir, moins discutée, est celle d'Edme Champion, le philanthrope auquel on donna le nom de *Petit manteau bleu* quand il employa une fortune gagnée dans la bijouterie à distribuer des milliers de soupes dans les quartiers populaires de Paris. Châtel-Censoir, qu'il dota d'écoles, dont il améliora la vicinalité, lui a élevé un buste. Champion appartenait à une famille de flotteurs de bois, industrie remplacée ici par l'embarquement des bois en bateaux sur le port très animé du village ou par la production des margotins.

Le dernier port de flottage est celui de Crain, riche village aux belles cultures, voisin de Coulanges-sur-Yonne, petit chef-lieu de canton confinant au Nivernais. Là s'arrêtent toutes les bûches que n'ont pas retenues les ports d'Armes et de la Forêt. Mais Coulanges et Crain ne se bornent pas à embarquer les bois flottés, ils reçoivent aussi les produits de la forêt de Frétoy, vaste de 5.000 hectares. Les menus branchages sont portés à Coulanges et transformés en margotins dans la cour de la gare. Comme à Châtel-

Censoir, des appentis en ramilles forment une série de curieux ateliers où des ouvriers coupent, fagotent et lient ces petits paquets chers aux cuisinières de Paris.

Le bourg de Coulanges, au-dessus duquel se dresse la haute tour carrée de l'église, accolée d'une tourelle ronde, borde gentiment la rivière encadrée de piles de rondins. Ces piles se retrouvent tout le long de l'Yonne jusqu'à Surgy, où arrive le clair ruisseau d'Andryes, né d'abondantes fontaines jaillissant au pied des ruines superbes du château de Druyes — Druyes-les-Belles-Fontaines. — Ce petit cours d'eau abondant et clair a gardé une fortune bien rare en France aujourd'hui, si j'en juge par un annuaire qui signale un marchand d'écrevisses.

Surgy est également un centre de bûcherons, il possède de nombreux *gourbis* d'amusant aspect où l'on bottelle les margotins, industrie fort répandue encore à Clamecy, où j'arrive à la nuit, après une longue journée de route.

---

# XIV

## EN AUXERROIS

**Coulanges-la-Vineuse et ses vignobles. — La boisson des rois. — Dans les cerisaies. — Production des cerises dans l'Yonne. — Auxerre. — Les fabriques d'ocre. — Les vins. — La vallée du Serein. — Seignelay. — Pontigny. — Ligny-le-Châtel. — Le vignoble de Chablis. — Noyers. — L'Isle-sur-le-Serein.**

**Isle-sur-le-Serein. Juillet.**

Sur la carte d'état-major, voici une façon de petite ville enfermée dans un quadrilatère presque parfait avec des rues régulières et un nom qui évoque on ne sait quelles idées bachiques : Coulanges-la-Vineuse. Le massif de collines sur lequel elle est assise est plissé de ravins appelés vallées, comme tous les moindres creux du pays.

Peut-être cela vaut-il la peine d'être vu ? Et, abandonnant un instant ma course vers Auxerre, je descends à la gare la plus proche, Vincelles, d'où une route toute droite et montueuse forme une perspective d'une lieue ; en haut apparaît l'église de Coulanges.

Peu d'attrait, le chemin ; le ru de Genotte qu'il franchit est un ravin sec au lit de pierre. Les « vallées » se creusent entre des pentes molles couvertes de vignes et de cultures. Jadis la vigne régnait en maîtresse ; depuis cinq ans, le phylloxéra sévit, bien des parcelles sont détruites, des taches se montrent partout. On recommence à planter, mais le mal est grand : tout ce beau vignoble est appelé à disparaître et à se régénérer. Peu d'arbres : quelques noyers, de rares cerisiers ; le terroir est exclusivement viticole, contrairement aux communes voisines où l'on produit surtout la cerise. Les fruits récoltés sont des cerises noires qui vont les dernières sur le marché de Paris, tandis qu'Irancy, Charentenay et surtout Saint-Bris et Champs font la cerise précoce.

Malgré le fléau, toutes les pentes, les vallées et le plateau de Coulanges sont revêtus de vignes. Du haut de son promontoire, la menue villette contemple encore de grands horizons couverts de pampres et mérite bien le nom de *Vineuse* qui lui valut autrefois de participer à ce distique, avec Auxerre et Irancy :

> Auxerre est la boisson des rois ;
> Heureux qui les boira tous trois.

Toute l'activité du lieu se porte vers la vigne,

presque chaque maison a son cellier. En dehors des expéditions de pierres de taille tirées de belles carrières, les voitures qui vont à la gare de Vincelles sont presque uniquement chargées de fûts. Mais ce versant de vallée ne produit guère que des vins ordinaires, tandis que la rive droite, dans le profond et large vallon d'Irancy, donne des « vins de bouteille », grâce au soin avec lequel on a conservé là-bas le cépage appelé *César* ou *Picarneau,* produisant des vins d'un rouge clair, vif et brillant. Coulanges a davantage cherché la quantité.

La ville ne répond pas à l'aspect qu'elle présente sur les cartes. Sauf le boulevard extérieur, tracé sur l'emplacement des remparts et planté d'arbres, il n'y a que d'étroites rues sans caractère. C'est que, longtemps importante place forte, elle a subi des sièges sans nombre. Puis, en 1676, un incendie la détruisit. L'église, qui a conservé une élégante tour de pierre à flèche dentelée, est un lourd gâteau de Savoie dû à Servandoni.

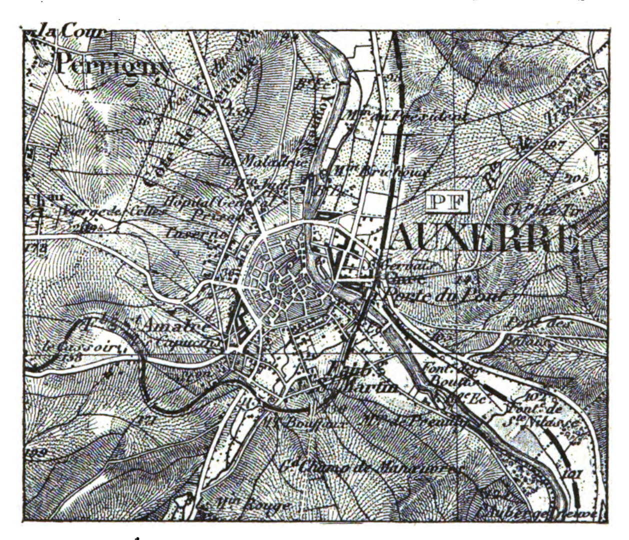
Du boulevard la vue est belle sur la large vallée de l'Yonne enfermée entre des croupes hautes et raides, striées de bandes alternées de cultures et de vignes. Vers le nord ces hauteurs présentent d'immenses vergers qui, au printemps,

semblent de vastes étendues de neige. Il y a là une des plus grandes cultures fruitières de France, pour la cerise surtout.

On trouve les premières plantations au pied des vineuses collines de Coulanges, vers Escolives, assis autour d'une église à flèche singulière, semblable à un mince éteignoir. Tous les abords du village, plaine et coteaux, les environs de Jussy, de Champs, de Vaux sont plantés d'arbres en longues rangées. On ne saurait rêver plus belle parure que la floraison au printemps, et manteau plus somptueux que celui étalé au moment où les fruits sont mûrs. La gare de Champs-Saint-Bris surtout, puis celle d'Augy sont les centres d'expédition. De la première, les wagons de cerises partent par dizaine chaque jour pour les halles de Paris. Il y a deux ans, on constatait 970.000 kilogr. pour la gare de Champs pendant le mois de juin, et cela représentait plus de cent mille francs de numéraire. Les deux communes qui produisent le plus de cerises, Saint-Bris et Quenne, en obtiennent chacune, année commune, pour cent mille francs. L'activité dans les stations est énorme au moment de la grande production; elle ne fera que s'accroître, le paysan dont la vigne disparaît préfère replanter en cerisiers, tous les champs,

dans le fond de la vallée, se transforment peu à peu en vergers.

Les plantations s'étendent jusqu'aux abords d'Auxerre, mais là elles trouvent comme un obstacle infranchissable dans le vignoble qui




produit les grands vins auxquels le chef-lieu de l'Yonne a donné son nom. Tout autour de la ville c'est un superbe revêtement de ceps admirablement entretenus.

Dans ce paysage plantureux plus que vraiment beau, en un vaste amphithéâtre au-dessus de l'Yonne, Auxerre apparaît comme une très

grande et curieuse ville, tant il y a de fantaisie et de désordre dans le moutonnement des toits au-dessus desquels se dressent les hautes tours et les masses puissantes des églises. Quelle désillusion à l'intérieur de ce décor ! Des rues montantes, sinueuses, étroites, sans caractère, bordées de petites maisons banales et mornes. Pas d'animation ; il faut atteindre, dans la partie haute, la rue de Paris pour rencontrer la vie et quelques beaux magasins.

Mais, sur l'emplacement des fortifications, de larges boulevards ont été tracés et plantés d'arbres, aujourd'hui vénérables, donnant un ombrage épais. Quelques villas, de petits hôtels se sont bâtis, précédés de jardinets comme dans les villes anglaises. Cela toutefois manque d'horizon, sauf à l'extrémité sud où le carrefour Davout est en terrasse et commande la vallée. La statue du glorieux maréchal duc d'Auerstædt et prince d'Eckmühl se dresse là, entourée de bancs où de vieilles gens, petits rentiers ou pensionnés de l'État, viennent s'asseoir au soleil.

La partie la plus aimable d'Auxerre est le port. La rivière aux eaux relevées par un barrage, franchie par un pont orné de la statue de Paul Bert, s'étale en un large bassin. De beaux arbres bordent le quai, la rivière est cou-

verte de chalands. La grande compagnie Havre-Paris-Lyon-Méditerranée en a fait un de ses ports principaux; la navigation du canal du Nivernais, qui commence à Auxerre, prend chaque année un nouveau développement, mais il manque au bassin une voie ferrée le reliant au chemin de fer.

Si l'intérieur de la ville est de pauvre aspect, les monuments sont parmi les plus remarquables de la Bourgogne. La cathédrale Saint-Étienne est une des plus majestueuses, sinon des plus belles que nous devions à l'art ogival. Saint-Germain, qui évoque le souvenir d'une illustre abbaye, Saint-Pierre, Saint-Eusèbe, l'ancien évêché devenu préfecture, méritent d'arrêter le visiteur.

L'hôtel où j'ai passé la nuit est voisin de Saint-Eusèbe. Ma chambre donnait sur une petite cour d'où se dresse le chevet de l'église; le clair de lune était d'une rare splendeur; sur le ciel éclatant se détachaient, comme dans une féerie, les contreforts aux arcs-boutants ajourés; la lumière se reflétait en se jouant sur les verrières des grandes baies gothiques. Tout autour, des bâtisses basses, de charpentes et de briques, formaient un cadre à ce tableau de rêve qui eût émerveillé Victor Hugo.

Au point du jour, j'avais un autre effet de lu-

mière. L'église était charmante encore ; sur le fond délicat de l'aurore naissante se dressait la vieille tour où les arcades romanes s'essaient timidement à l'ogive. Les contreforts de la Renaissance sont un peu lourds, malgré les niches classiques dont ils sont creusés, mais les arcs-boutants conservent leur légèreté et leur hardiesse. Sur les corniches, de jeunes corneilles, à peine sorties du nid, gauches et apeurées, tentent leurs premiers coups d'aile, encouragées par les parents qui leur donnent l'exemple en poussant des cris.

Ces heureux coins de ville sont rares à Auxerre ; cependant un autre a du caractère : c'est la porte surmontée d'une tour servant de beffroi. A côté, devant un vieil édifice aménagé pour la bibliothèque et le musée qui vient de s'enrichir par les dons de Mme de Bloqueville, fille du maréchal Davout, est la statue d'un savant bien oublié : Joseph Fourier, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française. Ce nom ne dit rien au touriste, les bas-reliefs du piédestal éclairent la mémoire : on voit Fourier en Dauphiné, procédant au dessèchement du marais de Bourgoin [1], et le même Fourier prononçant l'éloge funèbre de Kléber.

1. Sur ces marais, aujourd'hui conquis à la culture, voyez la 8e série du *Voyage en France*, chapitre X.



Auxerre, dont la population n'atteint pas 20.000 âmes[1], n'est pas le siège de nombreuses industries; son principal commerce est celui des vins, mais elle exploite dans sa banlieue et vers Toucy des carrières d'ocre. Ces terres ferrugineuses sont traitées en d'importantes usines. Le département de l'Yonne est, en France, à la tête de cette production que l'on retrouve encore en Berri, en Nivernais, dans le Comtat[2] et en Périgord. On sait que les ocres sont des argiles teintes en rouge ou en jaune par la présence de fer. Cette matière, intercalée en couches ayant de 80 centimètres à 1 mètre d'épaisseur, est extraite dans l'Yonne au moyen de neuf carrières souterraines, occupant trente-cinq ouvriers à l'intérieur et dix-huit au dehors, et d'une carrière à ciel ouvert où travaillent six ouvriers. Les usines où les argiles sont lavées, desséchées ou broyées se reconnaissent par les teintes bizarres que les poussières ont appliquées sur les murs. L'une d'elles est d'un rouge de sang. Les ocres préparées pour la peinture sont un des grands éléments de trafic pour le chemin de fer et la navigation. A la gare et au port les quais sont remplis de barils.

---

1. 18.576 en 1896.

2. Sur les ocres du comtat Venaissin, voyez la 11e série du *Voyage en France*, chapitre XXIII.

L'industrie de l'ocre est plus importante encore près de Toucy; là, à Parly et surtout à Sauilly sont les plus importantes carrières[1]. A cette industrie se rattache intimement celle des miniums de fer, noir et brun.

Auxerre compte trois usines; la région comprise entre Toucy et Pourrain en renferme sept. Ces dix usines appartenant à sept sociétés occupent 200 ouvriers et produisent 12.000 tonnes d'ocre en barils, valant 50 francs l'une en moyenne.

Si les vins de la *grande côte d'Auxerre,* jadis prisés plus que tous autres, n'ont pas la retentissante notoriété de ceux de la Côte d'Or, ils n'en sont pas moins fort « distingués » et possèdent une clientèle fidèle. Les plus fameux sont ceux de Migraine, de Chainette, de Boivin et de Quètard. Les œnologues leur reconnaissent une « chair grasse et veloutée » et exaltent leur bouquet. Ce sont des vins fins d'un prix déjà élevé. Le vignoble situé au nord-ouest de la ville, entre l'Yonne et la Beaulche, est traversé par la route de Paris et comprend 308 hectares. Les deux tiers sont plantés en pinot.

1. Sur Toucy et Sauilly, voir pages 282 à 284, ainsi que la carte de la page 285, indiquant l'emplacement des carrières et des usines.

La culture n'offre pas beaucoup de particularités, sauf le nom donné aux diverses façons : à l'automne on trace un profond sillon ou *ruelle* entre les rangées de ceps, c'est le *ruellage;* quand la terre ainsi ramenée contre les pieds est de nouveau étendue, c'est le *déruellage;* lorsque la vigne est en pleine végétation, on ramène la terre vers le cep, c'est le *binage;* plus tard on égalise le sol et c'est le *débinage.*

Plus célèbres, s'ils n'ont pas une valeur plus grande, sont les vins de Chablis, récoltés dans l'étroite et longue vallée du Serein. La petite ville qui a donné son nom à ces vins blancs est à 19 kilomètres d'Auxerre, mais ne lui est pas reliée directement par voie ferrée. Le chemin de fer de la vallée est une ligne à voie étroite se raccordant, à la gare de Laroche, à l'artère maîtresse du réseau de Lyon.

Le plateau à parcourir par la route manque de vie ; sauf Beine, pas un village ; des ondulations nues où, cependant, commencent à apparaître les plantations de cerisiers. Aussi, ai-je préféré gagner la vallée du Serein en allant à pied de la gare d'Appoigny à Seignelay, villette toute simple et tranquille, assise en vue de la vallée ici large et opulente comme une petite Beauce. Rien

ne rappelle la famille de Colbert à qui le domaine appartint; le château, réédifié par le grand ministre devenu marquis de Seignelay, titre que porta son fils, a été détruit à la Révolution. La petite bourgade est dominée par la haute tour carrée de l'église.

La campagne voisine est riche par l'étendue et la variété des cultures; entre les moissons sont des champs de pavots-œillette, de betteraves, de citrouilles. Aux environs d'Héry, village qui possède un vaste château sous lequel le Serein se tord en incessants replis, sont de grandes cultures d'osier. Sur les hauteurs on aperçoit çà et là quelques vignes, mais il faut atteindre Pontigny pour trouver des plantations un peu étendues, faisant des taches vertes sur l'or des moissons.

Pontigny, assis sur deux bras du Serein, est un bourg de grande route qui semble écrasé par la masse majestueuse d'une vaste église abbatiale, legs d'une des *quatre filles* de l'ordre fameux de Cîteaux[1]. L'église de Pontigny, où le style ogival commence à prendre toute son envolée, n'a pas moins de 108 mètres de longueur.

---

1. Les autres étaient Clairvaux et Morimont, en Champagne (22e série du *Voyage en France*) et la Ferté-sur-Grosne (24e série). Sur Cîteaux même, voyez la 24e série.



Elle possède quelques œuvres d'art, notamment de riches stalles sculptées et le tombeau vénéré de saint Edme, un des prélats anglais du moyen âge proscrits à la suite des luttes intestines de leur pays. Quant à l'abbaye elle-même, il en reste peu de chose : un grand bâtiment et les cloîtres. De nos jours, une communauté de prêtres, dits missionnaires du diocèse, qui fournissent des professeurs à un certain nombre d'établissements, s'est installée à Pontigny.

La vallée se resserre peu à peu et se fait aimable. Au point où se termine la plaine, une petite cité forte s'était élevée pour barrer le passage. Les remparts sont tombés, laissant çà et là des vestiges. Cette bourgade découronnée de Ligny-le-Châtel a encore quelque allure, grâce à l'élégante église qui domine l'amphithéâtre de toits. Au pied, le Serein coule rapide et clair. Ligny est comme l'entrée du vignoble de Chablis ; à mesure que l'on remonte la rivière on voit sur les hauteurs apparaître des plantations plus étendues. Le fond du large val a de verdoyantes prairies, les villages occupent l'entrée des ravins latéraux ; un d'entre eux, La Chapelle-Vaupelteigne, s'étage gentiment au-dessus du Serein.

Là commencent les grandes nappes de vignes. Toutes les pentes supérieures de ces coteaux rocheux en sont couvertes. A mesure que l'on avance, le précieux arbuste est de plus en plus maître du sol, il a remplacé les bois à la crête des collines. Dans ce luxuriant mais monotone bassin, la petite ville de Chablis apparaît auréolée de moissons blondes dans la plaine, mais toute entourée au delà par la mer de ses pampres. Le phylloxéra est venu ; au milieu du vignoble on aperçoit des carrés de luzerne, de haricots, d'autres récoltes encore indiquant la place de la vigne disparue. Le sol repose en attendant la reconstitution. Celle-ci est active ; sur bien des points on reconnaît, à la régularité des plantations, les espaces recouverts par les porte-greffes américains qui assurent la perpétuité au vin blanc fameux fourni par le *pinot chardonnay* ou *morillon blanc*.

La petite ville, qui doit à ses vins transparents, ambrés et parfumés, « friands, sapides et délicats » une réputation si grande, est propre et coquette, d'apparence prospère. La richesse du lieu, due au vignoble, remonte loin, à en juger par les belles habitations de la Renaissance restées debout. L'ensemble est intéressant : il y a encore une rue des Juifs, bordée de maisons de

pierre à hauts pignons, percées d'ouvertures basses et curieuses. Des poulies servaient et servent encore à hisser le bois par les hautes lucarnes des greniers. A l'extrémité de la rue Porte-Noël restent debout les tours qui flanquaient cette entrée de cité. Là, sur une petite place, est l'hôtel de ville faisant face à des coteaux aux lignes molles revêtus de vignes.

L'église est intéressante; si elle a perdu sa façade ogivale pour s'agrémenter d'un lourd placage classique, les côtés ont encore de hauts contreforts. Une entrée latérale possède une porte romane aux belles ferrures étrangement entremêlées d'une multitude de fers à cheval de toutes dimensions. L'intérieur est un beau vaisseau ogival à trois nefs. Parmi les tableaux qui ornent les murailles, il en est un que l'on distingue fort mal, l'église étant peu éclairée, mais on doit l'admirer de confiance : une inscription annonce un « tableau original de Mignard considéré comme chef-d'œuvre ». Cela représente, paraît-il, la mort de saint Joseph.

Le Serein, dérivé pour actionner des usines, est bordé de constructions offrant beaucoup de caractère : maisons à galeries, lavoir à arcades bordent le bief; le grand bras de la rivière baigne la base d'une maison forte flanquée d'une tourelle.

Les vins, dans leur état ordinaire, sec ou champanisé, sont la fortune de la ville. Chablis et les communes voisines, notamment Fleys, Fyé et Milly, produisent environ 25.000 hectolitres par an de ces vins secs, légers, « moustillants », et dont le grand maître de l'œnologie française, le docteur Guyot, a dit : « Ils se distinguent surtout par leurs qualités hygiéniques et digestives, par l'excitation vive et bienveillante et pleine de lucidité qu'ils donnent à l'intelligence. » Un autre enthousiaste, M. Berget, s'avoue incapable de décomposer les nuances de ce bouquet « complexe et multiple qui éclate sur le palais comme un feu d'artifice ». « Ce vin, ajoute-t-il, est toujours à sa place dans le repas ; marennes, rôti, entremets se plaisent également en sa compagnie. La longévité du Chablis est considérable ; il peut faire le tour du monde sans atteintes à sa robuste constitution. »

Dans le chablis il y a des nuances dont nous autres, profanes, ne saurions être juges. D'après les indications envoyées au Bottin par la ville de Chablis, les principaux crus se nomment : les Clos, Bougrot, la Moutonne, Vaudésir, Valmur, Blanchot, Mont-de-Milieu, Montée-de-Tonnerre, etc., *tête première* ou *tête deuxième*. Les premiers crus couvrent 125 hectares, et valent,


Varennes
Ligny le Châtel
Méré
Bernouil
Dié
Vezinnes
Cheney
Dannemoine
Epineuil
Villy
Maligny
Junay
Tissé
TONNERRE
Fontenay près Chablis
Collan
Serrigny
Poinchy
Milly
CHABLIS
Fley
Viviers
Béru
Yrouerre
Chichée
Courgy
Préhy
Chemilly sur-Serein
Poilly sur le Serein
Sambourg
Fresnes
Molay
Moulins
Lichères près Aigremont
Annay sur-le Serein
Aigremont
NOYERS
Jouancy
Nitry
Sacy
VERMENTON
Grimault
Essert la Grange
Massangis
Joux la Ville
Dissangis
L'Isle-sur-Serein
Précy le Sec
Coutarnoux
Ste Colombe
Angely
Provency
Lucy le Bois
Annay la Côte
Sermizelles
Girolles
Athie
Échelle au 1/320.000e.

suivant l'année, de 200 à 400 fr. la feuillette de 136 litres; les deuxièmes, occupant 300 hectares, se cotent de 100 à 200 fr.; enfin, les troisièmes, répartis sur 250 hectares, ne dépassent pas les prix de 50 à 100 fr.[1].

Le provignage, base de l'ancienne culture dans la Haute-Bourgogne, était inconnu ici, même avant l'emploi de la vigne américaine servant de porte-greffe. On se bornait à faire des marcottes pour remplacer les manquants. Ce procédé devra disparaître à mesure que la reconstitution s'opérera. De même on réduira beaucoup l'intervalle entre les *routes* ou rangées de ceps, qui atteint 1m,33.

Jusqu'à Chichée c'est toujours le même spectacle de richesse; mais, vers Chemilly, les blés ont repris possession des pentes, la vigne n'est plus qu'à l'état d'îlots. La vallée s'est rétrécie, les hauteurs deviennent rocheuses, les noyers abondent. Les villages sont uniformément gris : murs et toits seraient moroses si des constructions neuves ne tranchaient sur cette teinte neutre par la couleur chaude de leur toiture de briques. Autour de Sainte-Vertu, de Molay, d'Annay, l'orge tient une grande place dans les cultures.

1. D'après M. Adrien Berget dans les *Vins de France*.

La roche calcaire est exploitée dans une cimenterie, près du château de Moutot aux tourelles élégantes, si bien restauré et ravalé qu'il semble d'hier. Désormais la vallée se fait plus accidentée et riante, les pentes raides sont plantées d'arbres fruitiers. Un moment la vigne se montre de nouveau dans un sol ameubli par l'enlèvement de pierres rejetées en grands amas. Là, dans un méandre du Serein, sur un éperon, se dresse la petite, très petite ville de Noyers, entourée de débris de remparts, restes d'un château puissant qui joua un rôle dans les guerres de religion. La population est descendue de ce coteau escarpé et s'est installée dans un vaste faubourg de la rive gauche, à la croisée des routes. L'ensemble est curieux par le mélange des toits, les uns de *lave* grise, c'est-à-dire de dalles de pierre, les autres de tuiles d'un rouge ardent.

L'église montre de belles baies et une balustrade gothique; une tour svelte flanquée d'une tourelle lui donne beaucoup d'élégance. Tout cela, débris de remparts, vieilles demeures, restes du château, constitue un site fort intéressant.

Pas d'industries. Aussi Noyers, qui eut jadis près de 2.000 âmes, n'en compte pas 1.400 aujourd'hui. Cette partie de la vallée voit sa population décroître. Tous les villages de la contrée

sont au bord de la rivière; le plateau est solitaire, surtout la rive gauche où, sauf Joux-la-Ville, Nitry et de rares groupes de fermes, on ne trouve pas de centres d'habitation. Le pays ressemble aux *chaumes* du Périgord et de l'Angoumois et, comme eux, voit la truffe se développer sur les racines des chênes. Le village de Lichères-près-Aigremont fait commerce de ces cryptogames. Dans cette maigre plaine calcaire, la vallée se creuse entre de véritables falaises ou des pentes raides, plantées de pins. Sous ces roches blanches, le Serein sinueux roule des eaux rares et claires. De nombreuses carrières s'ouvrent dans les parois. Parfois, comme à Tormane, le val s'élargit et la rivière s'endort sous les nénufars.

Vers Massangis le paysage s'agrandit. Les roches, les bois, les contours incessants du Serein, étincelant entre d'étroites prairies, forment une suite de gais paysages. Dissangis, par son église au lourd clocher gothique, et, en face, Civry, donnent une grâce nouvelle à cette succession de tableaux, jusqu'au bourg d'Isle-sur-Serein où la rivière, retenue en étang, est l'ornement d'un beau parc. Ici, le val est devenu un ample bassin aux flancs recouverts de vigne. L'Isle est comme le vestibule de l'Avallonnais.

---

# XV

## LE TONNERROIS

**La formation du département de l'Yonne. — Part de la Bourgogne et de la Champagne. — Sénonais et Tonnerrois. — Joigny. — Une ville naissante : Laroche. — Brienon et sa sucrerie. — Saint-Florentin et les aspergières. — Au long de l'Yonne. — Le vignoble de Tonnerre. — Tonnerre. — Source de la Fosse-Dionne.**

Tonnerre. Août.

L'organisation départementale n'a pu détruire l'ancienne province française. En dépit de l'extrême centralisation administrative, le souvenir de la quasi-autonomie a persisté, parce que les conceptions d'autrefois répondaient bien à la nature des choses, à l'aspect, au climat, au langage. Cela a été à un tel point, on s'est si peu habitué à la disparition de ces petites patries, que parfois l'on a inconsciemment annexé à la province qui avait fourni le plus gros noyau au département, les parties de la province voisine détachées au profit du nouvel organisme. Et peu à peu ce changement, cette cristallisation, pourrait-on dire, s'affirme davantage.

Nulle part on ne le voit mieux que dans ce singulier département de l'Yonne, obtenu à l'aide de dosages divers au moyen de territoires champenois, parisiens, orléanais et bourguignons. Près de la moitié de cette vaste contrée fut découpée dans la partie de Champagne appelée Sénonais et qui a formé la presque totalité des arrondissements de Sens et de Tonnerre, une partie de celui de Joigny. Mais le chef-lieu de l'Yonne, Auxerre, étant grosse ville de Bourgogne, on s'est habitué à faire de tout le département un pays bourguignon. Sens, en plein sol de craie, conservant le souvenir de sa prédominance religieuse sur la Champagne, a encore conscience de sa nationalité primitive ; mais Joigny et Tonnerre sont désormais classées bourguignonnes. Le canal de *Bourgogne* traverse la contrée; les vins délicats des bords de l'Yonne et de l'Armançon sont des vins de Basse-*Bourgogne*.

Au moins pour le Tonnerrois, cette conception de la province est-elle exacte, si l'on considère la nature du sol. La craie blanche du Sénonais fait place au calcaire plus résistant qui fournit à Paris une partie de sa pierre de taille. L'aspect est déjà celui de la Côte-d'Or, surtout dans la vallée de l'Armançon. Les voyageurs de

la grande ligne ferrée de Paris à Lyon peuvent suivre de l'œil les insensibles transformations topographiques qui conduisent sans brusquerie aux grands paysages de la ligne de faîte, vers Blaisy-Bas.

Cette « Bourgogne moderne » est d'ailleurs simple : trois grandes vallées parallèles : Yonne, de Laroche aux abords du Morvan, Serein, Yonne prolongée par l'Armançon à partir du coude de Joigny. Cette dernière est devenue l'artère maîtresse par le passage du chemin de fer reliant la Manche à la Méditerranée.

La haute colline qui projette sur l'Yonne un éperon du vaste plateau revêtu par la forêt d'Othe est comme la borne entre les deux contrées. Ce matin, après une excursion à Cerisiers et la traversée de cette vaste zone boisée[1], je suis venu à Saint-Julien-du-Sault pour entreprendre la visite de la vallée.

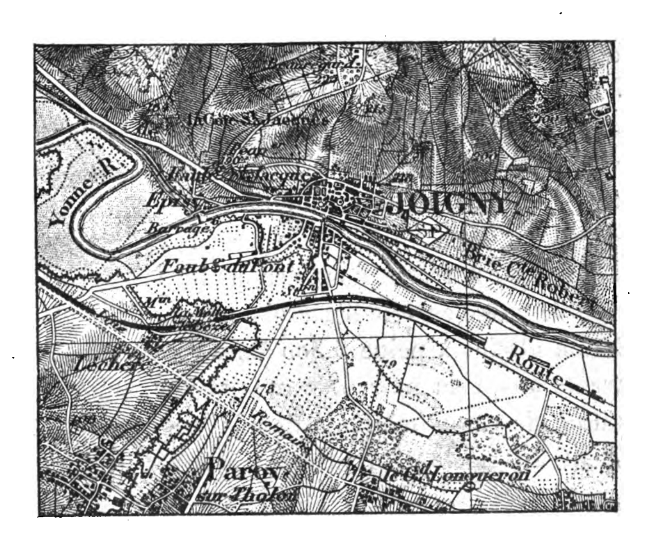
Cet étranglement est curieux ; à l'entrée du vallon où se blottit Saint-Julien[2], un coteau crayeux porte une chapelle offrant un haut pignon percé de trois baies en ogive. Tout autour des murs croulants sont les vestiges d'une forte-

1. Sur la forêt d'Othe, voyez la 21e série du *Voyage en France*.
2. Page 279.

resse construite par les archevêques de Sens. L'Yonne, large et tranquille, coule sous un pont suspendu conduisant au joli village de Villevallier, assis au pied de pentes bien cultivées et plantées de noyers et de cerisiers que couronnent les premiers arbres de la forêt d'Othe. Le pays tout entier, sur les deux rives, est d'une inexprimable grâce ; les cultures sont disposées aux flancs des collines comme des bandes de tapisseries sur lesquelles retombent en franges des parcelles de bois de la forêt. Çà et là de petits vignobles, animés par les paysans montant entre les rangées, chargés de leurs hottes.

Le grand charme de ce paysage, c'est l'Yonne ; livrée à elle-même, ce ne serait qu'un très gros et bruyant ruisseau, mais les barrages éclusés la transforment en une nappe tranquille où se reflètent les arbres et les maisons des villages échelonnés sur chaque rive. Voici Villecien au bord même de l'eau, Saint-Aubin sur une dérivation, groupée au pied d'une église à haute tour carrée ; en face, à l'entrée de l'étroit et frais vallon de Saint-Vrain, le bourg de Cézy, en amont duquel la petite rivière de Tholon gagne l'Yonne, décrivant un grand circuit dans un large plan de prairies. Ici la forêt d'Othe atteint les bords de la rivière et des dérivations navi-

gables ; elle couvre des collines extraordinairement frangées en plis de formes arrondies, tantôt molles, tantôt projetées en promontoires. La vigne recouvre leurs flancs jusqu'à la futaie supérieure. Çà et là des carrières s'ouvrent dans la craie, parfois dressée en falaises.




A l'entrée d'une belle avenue de tilleuls, un dragon armé de la lance surveille le passage. Dans les champs, d'autres cavaliers font le service d'exploration. A un tournant du chemin on découvre un campanile, une tour gothique, des toits en amphithéâtre. C'est la ville de Joigny

dont la garnison est aujourd'hui en manœuvres. Un faubourg de maisons coquettes aboutit au quai bordé de belles demeures. L'Yonne est franchie par un pont aux arches irrégulières; sur la rive gauche où s'étend un grand quartier, de nombreux chalands, *flûtes* et *berrichons*, sont amarrés au quai; ils font escale plus qu'ils ne desservent la ville, car le mouvement du port de Joigny ne dépasse guère 10.000 tonnes. Cependant il est assez bien aménagé, ce « port aux vins »; un hangar et une grue roulante permettent l'entrepôt et la manutention des marchandises.

Joigny est restée une bien petite ville et ne semble guère en voie d'accroissement. La population atteint à peine 6.300 âmes comme il y a trente ans, cela ne représente pas une augmentation de 1.000 habitants depuis le commencement du siècle. Un moment elle put espérer prendre de l'extension, quand la compagnie du chemin de fer de Lyon voulut en faire le point de bifurcation de la grande ligne et du réseau secondaire du Morvan. Les propriétaires de terrains eurent des prétentions telles, que la gare de jonction fut établie à Laroche, au confluent de l'Yonne et de l'Armançon, au bord du bassin où s'ouvre le canal de Bourgogne, à près de

deux kilomètres de tout village. Là est née une agglomération ouvrière qui aurait pu accroître considérablement la population de Joigny. Quand on eut remplacé les anciens express par des rapides, ceux-ci ne firent que brûler Joigny, et Laroche devint leur point d'arrêt pour le changement de locomotives. Voilà comment la petite cité champenoise, ayant voulu trop gagner au chemin de fer, y a tout perdu ! Son faubourg du Pont aurait pu devenir une vraie ville, il est resté un faubourg animé seulement par les charrettes et les omnibus d'hôtel.

Le commerce local et les économistes peuvent s'en plaindre, le touriste s'en applaudit. Joigny, ignorée des rapides, des malles des Indes, des Méditerranée-express, des péninsulaires, des Paris-Rome et autres convois qui font arrêt à Laroche, est restée une vieille, et curieuse, et aimable petite ville à laquelle sa garnison donne seule quelque vie. Au long des rues montantes, étroites, irrégulières, on trouve à chaque instant des maisons intéressantes à charpente sculptée représentant parfois des scènes entières. Elles ont gardé des noms pleins de saveur : Montante au Palais, de la Tuerie, ruelle au bourg le Vicomte... A l'issue de la ville, au delà des casernes et d'un marché couvert, près de débris des remparts,

est le chemin de la Guimbarde. En errant par ces quartiers, je découvre des bains « joviniens ». Ce ne sont point thermes romains, comme on pourrait le croire : *Joviniens* est le nom des habitants de Joigny.

Les édifices publics sont intéressants. L'église Saint-Jean renferme une belle *Mise au tombeau,* œuvre de sculpteurs italiens apportée par un des Gondi qui furent comtes de Joigny; les figures expressives et un admirable bas-relief font de cette page de sculpture une des plus belles dont puissent s'enorgueillir nos églises. On a voulu voir dans deux médaillons les portraits du Dante et de Giotto[1].

A côté et au-dessous de Saint-André, l'église Saint-Jean, œuvre romane profondément transformée par la Renaissance, rappelle aux Joviniens le patriotisme des ancêtres, par un morceau d'échelle recueilli au pied des remparts, après un siège repoussé. Un vieil hôtel de la Renaissance est transformé en école de filles; dans la basse ville, l'église Saint-Thibault, le collège, l'hôpital, sont autant de choses qui retiennent le promeneur.

1. M. Émile Montégut dans ses *Souvenirs de Bourgogne* (Hachette).



Pas de grande industrie; Joigny reste un centre de commerce pour toute sa région jusqu'aux points où se fait sentir l'influence de cités plus populeuses, comme Sens et Auxerre. Même la tannerie, si importante aux environs, est modestement représentée, bien que la ville soit le lieu d'édition d'un organe consacré au trafic des cuirs. La spécialité locale est la vente du raisiné, confiture de fruits variés, fabriquée dans la banlieue et à Cerisiers.

Tout autour de la petite ville, les routes bordées d'arbres forment de superbes avenues. Sur la rive droite, la chaussée longe la base de collines couvertes de vignes dont les vins, sans être parmi les crus réputés de la Basse-Bourgogne, n'en sont pas moins estimés. Plus haut, vers la forêt, les abords des villages : Looze, Brion, Bussy-en-Othe cultivent de préférence le pommier à cidre. Comme dans la partie du pays d'Othe appartenant à l'Aube et dans la Puisaye, le pommier remplace partout la vigne. Le département récolte pour près de 1.200.000 fr. de fruits à cidre. En dehors des grands producteurs de l'ouest et du nord-ouest, où le cidre est la boisson usuelle, l'Yonne n'est dépassée que par le Puy-de-Dôme, où l'on fait surtout la pomme

à couteau, et — de très peu — par la Haute-Savoie. Année moyenne, la quantité de cidre obtenue s'élève à plus de 88.000 hectolitres.

Sous de jolies pentes de vignes, l'humble village de Saint-Cydroine possède une belle église surmontée d'une élégante tour octogonale. C'était autrefois le chef-lieu d'une commune, elle a perdu ce rang au bénéfice de Laroche, soudain accru par le voisinage de la grande gare. Ce dernier est un bourg de grande route allongé au long de l'Yonne et traversé par un clair ruisseau. La station de chemin de fer, devenue si importante, et qui a pris son nom, n'est cependant pas sur le territoire de Laroche-Saint-Cydroine, mais sur celui de Migennes, où la compagnie a créé, pour ses employés, des cités ouvrières dotées d'écoles, formant un embryon de petite ville américaine, coquette, gaie et animée. D'un côté ce quartier neuf borde la grande route, de l'autre il atteint le vaste bassin où se fait le transit entre les canaux de Bourgogne et du Nivernais et la basse rivière de l'Yonne. Il n'est guère en France de situation plus privilégiée que celle-là. Nœud de voies ferrées et de voies navigables à grand trafic, Laroche semblerait appelée à devenir un grand centre industriel. Mais nul n'a songé à s'installer au bord de ce beau bassin où

l'activité se borne, en somme, à deux chantiers de radoub ; cependant la principale ligne de chemin de fer est la plus grande et la plus active de France; les canaux conduisent à l'énorme marché de Paris, en Alsace, à Lyon et à la Méditerranée, à la puissante région manufacturière du Creusot, de Fourchambault et de Montluçon. Rien n'eût manqué à ce centre, pas même la force motrice naturelle que pourrait donner l'Armançon.

La naissante cité possède, dans le canal de Bourgogne, aux rives plantées de grands arbres, une majestueuse avenue que pourraient lui envier bien des villes, et qui s'étend jusqu'à Brienon, restée point d'attraction de toute cette région champenoise, car elle est le port d'embarquement pour la plus grande partie des bois de la forêt d'Othe et, par son importante sucrerie, le rendez-vous des cultivateurs qui ont entrepris la culture de la betterave. L'usine produit 15.000 sacs de sucre par an. Celle-ci, une fabrique d'engrais, des ateliers de passementerie, donnent de l'activité à la ville, surnommée l'Archevêque, parce qu'elle appartenait aux puissants prélats de Sens. La navigation est également une cause de grand trafic, le port, un des plus importants du canal, a un mouvement de plus de 23.000

tonnes, il vient au quatrième rang, après Dijon, Saint-Jean-de-Losne et Venarey. Les bois de la forêt, les pulpes et les mélasses de la sucrerie, les céréales d'un riche terroir, les écorces de chêne sont l'objet d'embarquements considérables; les débarquements sont plus importants encore, les betteraves et les houilles nécessaires à la sucrerie emploient un grand nombre de bateaux.

La ville est simple et sans grand caractère; son principal édifice, l'église, possède de beaux vitraux.

En amont, le paysage perd de sa beauté. Ce n'est plus qu'une large plaine à travers laquelle erre l'Armançon, enfermé entre des collines basses. De nombreux ruisseaux aboutissent à la rivière; le plus important, l'Armance, venu du département de l'Aube, a son confluent au pied de la petite ville de Saint-Florentin, dominée par une belle église aux lignes élégantes, à laquelle des contreforts légers donnent un aspect aérien. Du haut de sa colline, la cité aux maisons blanches contemple de belles campagnes, bien cultivées, où la culture des asperges a pris une grande extension. Les deux rives de l'Armançon et de l'Armance se livrent à cette industrie, particulièrement florissante à Vergigny et à Jaulges.

Saint-Florentin est assez éloignée de sa gare sur la ligne de Lyon, mais la grande voie stratégique de Toulouse et Limoges à la Meuse la dessert directement par un de ses tronçons, la ligne de Saint-Florentin à Troyes. Celle-ci détache un petit embranchement sur le port du canal et le transforme en une sorte de gare maritime où se fait le transbordement de wagons sur bateaux et *vice versa*[1].

Jusqu'à Tonnerre on ne trouve plus de centres populeux, mais une foule de villages dont le plus important, Flogny, chef-lieu de canton, ne compte pas 500 âmes. Il possède une fabrique de ciment. La culture des céréales occupe la population; au delà, toutes les pentes bien exposées se couvrent de vignes dont les produits sont très estimés. Aux abords de Tonnerre ce vignoble s'étend davantage et devient une zone de vins fins. Dannemoine, qui fait face à Vezinnes où se dressent les restes d'un château — hauts pavillons flanqués de minces tourelles en poivrière — a le climat célèbre des Olivottes. Plus loin, presque en face de Tonnerre,

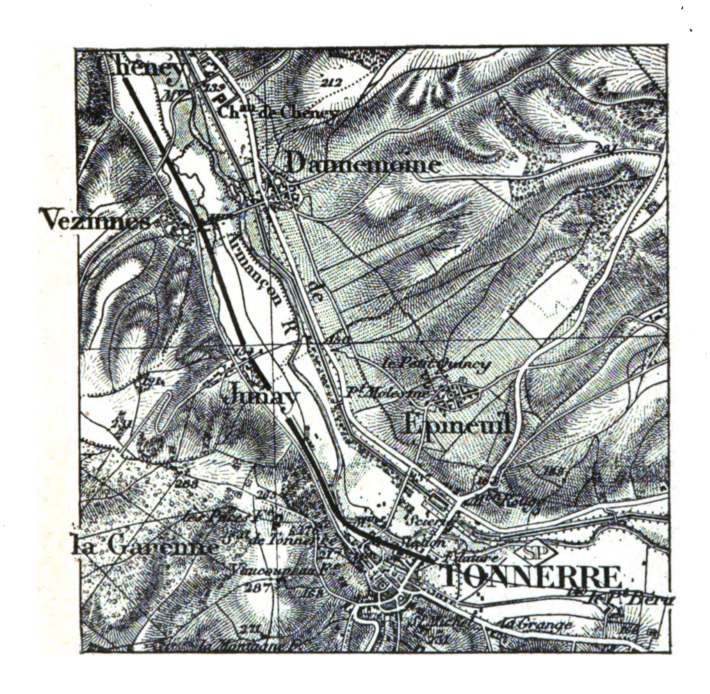
1. En 1898, les bateaux ont transbordé 133 tonnes de sables et tuiles dans les wagons et ces véhicules ont fourni aux flûtes du canal 2.901 tonnes de bois des forêts d'Othe et de Chaource : voliges, écorces, étais, bois de service, bois à brûler.

la campagne d'Épineuil fournit des vins que beaucoup d'amateurs mettent au premier rang dans la Basse-Bourgogne ; la ville même de Tonnerre est complètement entourée de vignes.

Cette partie de la vallée, plus étroite, est vraiment charmante. C'est un beau cadre pour la petite capitale de la contrée, la séduisante Tonnerre. Celle-ci, entourée de hauteurs bien taillées, s'escarpant çà et là en falaises revêtues de végétation, est comme insérée dans un étroit et court vallon au-dessus duquel se dresse une église. Bien des grandes villes pourraient envier la promenade, ombragée d'arbres superbes, tapissée de pelouses et de fleurs, qui s'étend devant la gare.

La cité ne dément pas ces riants abords. A sa voie maîtresse montueuse, mais large, bien bâtie et animée, aboutissent les ruelles pittoresques du moyen âge. Au pied de la vieille ville sont les édifices modernes, sous-préfecture et mairie. Celle-là est un élégant hôtel séparé de la voie publique par des bâtiments dont le toit est soutenu par des modillons de pierre. Entre chacun d'eux sont accrochées des grappes de quatre ou cinq nids d'hirondelles ; je compte près de cent cinquante de ces nids autour desquels volètent sans cesse les agiles oiseaux.

Tonnerre est une de ces villes où l'on peut errer longtemps sans fatigue. Elle a d'intéressants monuments. Le plus curieux est l'ancienne *salle des malades* d'un hôpital, remplacé par une




majestueuse construction entourée d'un beau parc. Cette salle est devenue la chapelle de l'hospice après avoir longtemps suppléé l'église paroissiale qui menaçait ruine. Immense nef, nue,

aux murs salpêtrés, couverte d'une voûte en bois, pavée de dalles funéraires. Longue de 101 mètres, large de 18$^{m}$,50, elle ne ressemble à une église que par une de ses extrémités, où une abside de pierre et deux chapelles servent au culte. Dans ce milieu misérable et froid sont un beau Saint-Sépulcre et des tombeaux orgueilleux. Voici la sépulture de César Le Tellier, marquis de Courtanvaux, duc de Doudauville, grand d'Espagne, comte de Tonnerre, etc., etc., etc., mort en 1781. Un autre monument, plus fastueux encore, est élevé à la mémoire de Le Tellier, marquis de Louvois, de Courtanvaux et de Crussy, comte de Tonnerre, ministre et secrétaire d'État au département de la guerre. Celui-ci est ce grand et rude Louvois, mort en 1691, qui organisa si fortement les armées de Louis XIV. Une statue en marbre représente l'Histoire, deux autres, en bronze, la Vigilance et la Sagesse. Dans le même tombeau reposent la marquise de Louvois et les deux enfants du puissant ministre, le marquis de Barbezieux et l'abbé de Louvois.

L'hôpital n'est point dû aux Louvois, mais ils furent les bienfaiteurs de cet établissement créé à la fin du XIII$^{e}$ siècle par Marguerite de Bourgogne, femme de Charles d'Anjou, roi de Sicile. Avant la Révolution, le tombeau de cette prin-

cesse décorait l'immense vaisseau, il fut alors brisé. Vers 1826 on le fit rétablir d'après de vieilles gravures, mais l'artiste en prit à son aise, il y a bien des modernités dans ce *fac-simile*. Parmi les administrateurs de l'hospice qui firent reconstituer le tombeau de la bienfaitrice, figure un marquis de Louvois, pair de France.

Le grand nom de Louvois n'est pas le seul qui se rattache à la petite ville. On montre au faubourg du Pont le vieil et modeste hôtel où naquit le singulier personnage appelé chevalier d'Eon.

Dans la partie haute de Tonnerre, l'église Notre-Dame, longtemps abandonnée, est de nouveau ouverte au culte après une réfection presque complète. C'est une belle nef ogivale, aux voûtes basses rappelant le style auvergnat. L'abside en cul-de-four est remarquable, les colonnettes engagées qui semblent supporter la voûte se rejoignent par de robustes nervures. La porte de la grande tour dominant la ville de sa masse, est un curieux trompe-l'œil : un des côtés est très accusé, l'autre en retrait comme sur un dessin de perspective oblique.

Au-dessus de la ville, couronnant la colline, l'église de Saint-Pierre s'élève sur une terrasse d'où la vue est très belle. C'est un charmant édi-

fice n'ayant gardé de gothique que le chœur. Les autres parties sont de la meilleure époque de la Renaissance, s'inspirant encore de l'art ogival. Dans l'intérieur, un édicule a été élevé en l'honneur de plusieurs archevêques appartenant à la famille de Tonnerre et qui ont été canonisés : les *saints comtes* de Tonnerre. Ce monument moderne a été donné par « Aimé duc de Clermont-Tonnerre et Marie de Nettancourt-Vaubecourt, son épouse ».

Une plaque de marbre évoque d'autres pensées, elle rappelle la munificence d'un certain Louis Ravary, « l'un des vingt-cinq marchands de vin du Roy », mort en 1786, « *qui a fait poser une grille de 4.000 livres* ». On a omis de dire si la veuve continua le commerce de ces vins fameux de Tonnerre qui méritent encore la réputation dont ils jouissaient.

Au-dessous de l'église, au pied de falaises rocheuses, est la principale curiosité de la ville : la fontaine de Fosse-Dionne, abîme profond où sourd en abondance, par les interstices d'une roche nacrée, une eau d'un bleu sombre. Jadis la fontaine devait jaillir impétueusement d'une caverne, elle a été entourée d'un mur circulaire relevant le plan des eaux et les conduisant en partie dans un second bassin entourant le pre-

mier comme d'un anneau. Un pittoresque toit de charpente, disposé en hémicycle, couvre ce bassin circulaire qui est un vulgaire, mais bien charmant lavoir. L'eau souillée et celle que les lavandières n'ont pas reçue forment un gros ruisseau bordé de bâtisses déjetées.

Le Tonnerrois se prolonge jusqu'auprès de Buffon ; toujours parcouru par l'Armançon décrivant des méandres entre des collines creusées de grandes carrières. Beaucoup de châteaux dans toute la région. Quelques-uns, notamment à Tanlay et à Ancy-le-Franc, sont parmi les beaux palais historiques de France. Ces domaines s'étendent au sein d'une région sans grand caractère, mais riche et bien cultivée. Un des villages, Ancy-le-Libre, est un producteur de menthe poivrée.

---

# XVI

## EN SÉNONAIS

**La vallée de la Vanne. — Les caux de Paris. — D'Aix-en-Othe à Villeneuve-l'Archevêque. — Une bastide en Champagne. — Apparition de Sens. — La ville. — La cathédrale. — L'officialité. — Souvenirs de Jean Cousin. — Un grand port de rivière. — La vallée de l'Yonne de Sens à Montereau. — En amont : Villeneuve-sur-Yonne et Saint-Julien-du-Sault.**

Saint-Julien-du-Sault. Juillet.

Si la Vanne a dû céder à la ville de Paris ses fontaines les plus abondantes et les plus claires, la capitale n'a pu enlever le charme agreste de sa vallée, creusée au sein du plateau crayeux de Champagne. Il ne faut pas chercher ici de grands paysages, les collines sont trop souvent de lignes indécises, mais le fond du val est d'une idéale fraîcheur, rus et ruisseaux descendent limpides des hauteurs qui portent la forêt d'Othe. La course matinale au long de la petite rivière laisse un doux souvenir. Je l'ai suivie depuis Saint-Benoît, où Paris a ses principales prises d'eau entre les fermes de Courmo-

noncles et d'Armentières, jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque.

La Vanne, malgré ce captage, est déjà large, mais elle a perdu son activité d'autrefois; le chemin de fer s'est emparé de tout le trafic des bois sur ce versant de la forêt d'Othe, et le flottage n'est plus qu'un souvenir conservé par des dérivations jadis consacrées au transport des radeaux et des bûches perdues. 20.000 stères de bois empruntaient cette voie; au moment où Paris acquérait les sources, on n'en voyait plus flotter que 1.800; maintenant la Vanne ne figure même plus sur le tableau des rivières flottables. Son débit, d'ailleurs, ne se prêterait guère à ce travail, car la quantité d'eau que peut conduire à Paris le merveilleux aqueduc de 173 kilomètres de longueur s'élève par jour à 120.000 mètres cubes, dont une partie, il est vrai, est fournie par les sources de Cochepie, près de Villeneuve-sur-Yonne. Toutefois, le flot est encore abondant; les eaux se répandent parfois au milieu de marais pleins de roseaux utilisés pour la confection d'appentis autour des maisons. Des peupliers, des saules, des aulnes forment ici des bosquets, là des plantations irrégulières.

D'autres sources naissent dans les plis des

coteaux sur la rive gauche ; des aqueducs secondaires les conduisent au bord de la Vanne où des machines les refoulent dans le tronc commun. Entre Vulaines et Baigneaux arrivent ainsi les eaux de la belle fontaine de la Bime — évidemment *abîme* — captées près de Cérilly et qui fournissent à Paris un débit de 100 à 300 litres par seconde, selon l'année.

Jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque, la Vanne coule entre de grandes prairies où la rejoignent les maigres ruisselets dont Paris, la grande altérée, a fait fi. Villeneuve n'est pas bâtie au bord du courant qui lui donnerait sa gaîté. L'archevêque de Sens, qui la fit tracer sur un plan régulier et l'entoura de murailles, ne songea pas à la faire mirer dans le flot clair ; mais deux ou trois cents mètres à peine séparent la rivière de la mignonne bourgade, confinée dans l'étroite ceinture du moyen âge. Les remparts sont tombés, des arbres d'alignement devenus hauts et droits la dissimulent sous leur ramure, sans que la ville soit sortie de ces limites antiques. Il est remarquable que la plupart de ces cités nées par la volonté d'un homme : *bastides* du Midi, *villeneuves* du Centre, n'aient pu se développer ; Libourne seule fait exception à la règle, mais elle est au confluent de deux grandes rivières à

marée, et son site était indiqué pour une grande ville, malgré le voisinage de Bordeaux.

Villeneuve-l'Archevêque est donc demeurée un type curieux de ces bastides aux rues régulières; son charme est dans les boulevards bordés d'arbres taillés en berceaux, et les jardins bien tenus et fleuris qui s'étendent au delà. Elle est vite vue et parcourue et, sans la belle église dont le portail orné de statues de grandeur naturelle est digne d'une basilique, ne retiendrait pas longtemps le visiteur.

Sur la rive gauche de la Vanne, le canal semble ramper à front de coteau, il franchit les ravins par des arcs de pierre blanche, et, bientôt, traverse la vallée sur un bel aqueduc de lignes sévères et sobres. Les collines se rapprochent, la Vanne recueille ses eaux vagabondes, devient plus abondante et rapide. Les villages se suivent, nombreux. Sur la rive gauche, beaucoup de sources venaient accroître le débit, telles la grande fontaine du Maroy, à Chigy, et celle de la Bacule, qui arrosait le vallon de Cerisiers. Toutes ces naïades, désormais captives, vont accroître le flot dérivé au profit des Parisiens.

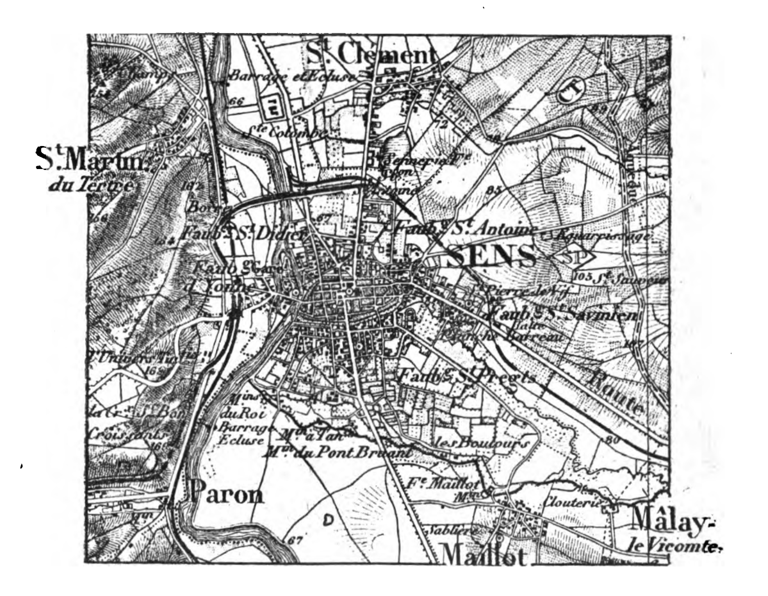
La campagne, jusqu'alors très rustique, se transforme. Elle est plus variée, des villas, des jardins étendus font prévoir les abords d'une

ville et, bientôt, on voit surgir au milieu d'une grande étendue de maisons basses un énorme édifice gothique dont la masse, puissante déjà, est encore dominée par une haute tour sculptée portant une tourelle élégante à l'un de ses angles. C'est la vénérable cathédrale Saint-Étienne de Sens, la première en date, avec la basilique de Saint-Denis, des merveilleuses églises métropolitaines dont la France se couvrit au moyen âge. L'édifice est énorme ; à ses pieds la ville se blottit comme écrasée.

La cathédrale fit jadis l'importance et la richesse de la cité. Jusqu'à la Révolution, la présence d'archevêques ayant le titre de prélat des Gaules et de Germanie, possédant une véritable cour, seigneurs de terres étendues, jouissant d'un revenu de 70.000 livres, donnait à Sens une suprématie réelle sur une vaste région. Tout un monde de magistrats — 88 avocats et 56 procureurs, dit un auteur sénonais — d'hôteliers, de commerçants devait son existence à ce rang de métropole. La Révolution dispersa archevêques, chanoines et autres dignitaires ; les églises furent fermées ; quand le Consulat rouvrit les lieux de culte, Sens n'avait pas 8.000 habitants. Peu à peu la population remonta ; actuellement elle s'élève à 15.000 âmes, mais est insuffisante pour

remplir le vaste espace recouvert de constructions; Sens paraît une cité morte.

La situation est admirable. Peut-être l'origine de la ville doit-elle être regardée dans l'île qui




divise l'Yonne en deux bras. Les *Senones,* dont Sens fut la capitale, auront agi comme les Parisii à Lutèce. Les Romains, trop à l'étroit, s'établirent sur la rive droite où ils édifièrent leur cité classique avec théâtre, amphithéâtre et temples.

La Vanne aboutit à l'Yonne au sud de la ville.

Sur la rive gauche se dressent d'abruptes collines crayeuses dont la roche est exploitée pour la préparation du blanc d'Espagne ou de Troyes. Sur un des coteaux est la petite chapelle ou ermitage de Saint-Bond ; au sommet d'un autre s'élève une cheminée de briques portant dans les airs les émanations d'une fabrique d'acide sulfurique.

Sens a trois gares : deux desservent la ligne de Troyes, section de la grande voie stratégique entre Orléans et Châlons-sur-Marne. Des omnibus, bas sur roues, baptisés tramways sénonais bien qu'ils ne circulent pas sur rails, les relient au cœur de la ville ; mais la station principale, celle où vient la foule, est de l'autre côté de l'Yonne, sur la grande ligne de Paris à Lyon, d'où se détachent les voies de Troyes et d'Orléans. De là une courte avenue conduit au pont qui traverse la rivière et l'île. Cette ville insulaire possède une église Saint-Maurice d'un effet assez heureux, au bord de l'eau calme de l'Yonne, en vue de la cité majestueuse, grâce à la masse de sa cathédrale et aux flèches et tours dressées au-dessus de la masse des toits. De belles promenades faisant partie du « tour de ville » complètent ce décor. Mais l'enchantement cesse dès que l'on a pénétré dans les petites rues moroses

et même dans les voies qui coupent la ville en croix. Peut-être faut-il faire une exception pour la rue de la République en face de laquelle s'ouvre le parvis de la cathédrale.

Malgré les dégradations, l'immense édifice produit une impression profonde. L'art gothique, à ses débuts, est bien gauche, mais déjà l'architecte a donné à ses hautes fenêtres, à ses verrières, à ses roses une grandeur que d'autres *maîtres d'œuvre* ne parviendront pas à dépasser. Cependant on n'a pas ici la sensation d'art absolu que font éprouver tant de cathédrales — comme Chartres ou Amiens. D'ailleurs, l'énorme monument n'a pas été achevé, une seule des tours de la façade a son couronnement.

Cet admirable vaisseau, long de 111 mètres, ne saurait être décrit en ces brèves pages, tant sont nombreuses les œuvres d'art qu'il renferme. Œuvres de mérite inégal; si le retable de l'autel Salazar, les verrières et les chapiteaux frappent par leur beauté, on reste froid devant le mausolée trop correct et banal que Guillaume Coustou a sculpté pour le dauphin, père de Louis XVI. Plus dignes d'attention sont les débris du tombeau du cardinal Duprat et, surtout, un groupe sculpté représentant le martyre de saint Savinien. Aux yeux des Sénonais, toutes ces richesses dis-

paraissent devant la popularité d'une tête de pierre paraissant écrasée entre deux piliers. Sous le nom de Jean du Coignot, elle stigmatise à jamais un certain Pierre de Cugnères, avocat qui osa, 560 ans avant la Révolution, s'élever contre les privilèges du clergé.

Le trésor est fort riche en objets d'art et reliques.

Les façades latérales offrent d'admirables portails au-dessus desquels s'arrondissent les grandes roses où les artistes verriers ont placé des centaines de figures. L'une d'elles représente un concert céleste, tous les instruments de musique du xv^e^ siècle sont là, aux mains ou à la bouche des anges. L'autre est consacrée au jugement dernier; le portail qu'elle surmonte s'ouvre sur une cour admirablement encadrée par le palais archiépiscopal et un précieux édifice : l'officialité, qui servait de tribunal ecclésiastique. Aucune autre ville française ne possède une œuvre aussi majestueuse et belle de l'architecture civile gothique. Le rez-de-chaussée de ce palais renferme un musée archéologique où l'on a réuni les objets trouvés dans l'église, dans les fouilles de la ville romaine, dans les remparts détruits ou à travers la contrée. Au-dessus est la salle synodale aux voûtes à nervures, éclairée par six dou-

bles fenêtres en ogive surmontées de rosaces et par une fenêtre plus ample, à quatre baies; sur une autre face des fenêtres plus étroites contribuent à donner une vive lumière. Officialité et archevêché complètent, avec la cathédrale, un merveilleux coin de cité ecclésiastique.

Sens n'a guère d'autres monuments, sinon quelques intéressantes vieilles maisons dont une a été habitée par Jean Cousin. Le grand peintre français de la Renaissance était sénonais, sa ville natale lui a élevé une statue dans un petit square du « tour de ville », près d'une curieuse poterne échappée par miracle à la destruction de l'enceinte.

Les autres églises ont subi de tels « embellissements » qu'elles ont perdu presque tout caractère, moins heureuses en cela que la cathédrale, un moment menacée de voir sa façade démolie pour faire place à un placage classique! Nulle ville n'a plus que Sens souffert des embellisseurs, aussi n'a-t-elle plus ses arènes, ses remparts gallo-romains et les églises qui rivalisaient avec la cathédrale.

Sans posséder d'industrie saillante, Sens n'en est pas moins fort active; des centaines d'ouvriers travaillent dans ses usines, elle fait des brosses, des chaussons de tresse, tanne le cuir,

prépare les pelleteries et renferme quelques ateliers de coutellerie. Les deux plus grands établissements sont une vinaigrerie et une fabrique de capsules pour bouteilles.

Cette variété de production explique l'importance du port de Sens ou, plutôt, des quatre ports de la ville dont un est appelé Sens-Maritime parce qu'il est doté d'un raccordement par voie ferrée avec la ligne de l'Est. En 1898, le mouvement de la navigation sur les quais atteignait 49.999 tonnes; c'était près de la moitié du trafic de l'Yonne entre Laroche et Montereau, qui s'élevait à 104.000. Les matériaux de construction et les houilles font la plus grande partie de ce tonnage. Des hangars, des grues, une gare d'eau, une cale de radoub donnent aux ports de Sens un caractère bien rare sur notre réseau navigable.

Sens n'a qu'une part restreinte dans le commerce des vins de l'Yonne, son vignoble produisait un « petit vin de Sens » que, naturellement, on dit avoir été apprécié par Henri IV. Il n'est cru modeste pour lequel le Béarnais n'aurait eu un penchant !

La vallée de l'Yonne, autour de Sens, est ample et admirablement cultivée ; la rivière, retenue par les barrages, est comme un lac très allongé.

A chaque instant passent des files de bateaux, flûtes remorquées ou touées par des vapeurs, grands porteurs à aubes ou à hélice conduisant des chalands de fer à destination du Rhône. Les étroits « montluçons », halés par de petits ânes bourrus, passent, chargés jusqu'à la ligne de flottaison. En aval, les villages se pressent sur la rive gauche, au pied ou sur les pentes des coteaux crayeux, à l'entrée des vallons, et se mirent dans le flot transparent. Le plus grand de ces centres de population, Pont-sur-Yonne, est une minuscule ville aux maisons de craie, assise aux deux côtés de la rivière : curieuse encore, malgré les guerres, par sa belle église, des vestiges d'une enceinte et un vieux pont étroit, montueux, bâti avec un dédain marqué pour les règles précises de l'architecture. Sur la rive droite, les villages sont confortablement assis au milieu de la plaine opulente, entre les cultures et les prairies et, sauf Saint-Denis, loin de l'Yonne.

Les barrages sont nombreux, pour donner à l'Yonne une profondeur suffisante. A grand bruit les eaux s'échappent par les interstices des fermettes, écument et semblent protester ainsi contre l'emprisonnement. En amont de Pont-sur-Yonne, au-dessous de Villeperrot, le gigantesque aqueduc de la Vanne franchit l'Yonne et se pro-

longe dans la vallée par la longue file de ses arceaux blancs qui tranchent sur la verdure sombre des prés plantés de peupliers.

Jusqu'à Pont, la grande rivière morvandelle a fidèlement épousé la base des coteaux de sa rive gauche, dans un lit presque rectiligne, mais elle tourne à l'ouest et sa vallée offre de larges perspectives vers le bassin de Montereau où débouche la Seine. L'Yonne entre comme à regret dans ces amples horizons, elle devient sinueuse, se replie en méandres si brusques que l'on a dû en couper une partie par un canal pour faciliter la navigation. Nulle part ses bords ne sont plus riches, fertiles et populeux. De chaque côté, c'est comme une rue de gros villages. Le plus grand bourg, Villeneuve-la-Guyard, à demi enfoui dans ses vergers, sur un ressaut, étage ses maisons autour d'une église qui semble écrasée par une tour trapue surmontée d'une flèche. Des abords la vue s'étend au loin sur la plaine où l'Yonne et la Seine serpentent avant d'aller s'unir sous le pont de Montereau, où *faut l'Yonne*.

En amont de Sens, la vallée n'offre pas la même ampleur : les collines sont plus rapprochées, les villages moins nombreux ; la population se groupe plutôt en petites villes dont

une, Villeneuve-sur-Yonne, offre un des plus aimables tableaux de la ligne de Paris à Lyon. Cette *bastide,* née par la volonté du roi Louis VII, est assise au pied de collines découpées par des vallons aux abondantes eaux et couvertes d'une fraîche végétation. Une petite île divise la rivière en deux bras. C'est l'époque du chômage de la navigation, les fermettes du barrage sont levées et l'Yonne se montre indigente; des bancs de sable et de vase sont à peine baignés par une eau rare et louche.

Villeneuve-sur-Yonne, plus amplement construite que Villeneuve-l'Archevêque, a mieux rempli son enceinte et l'a même débordée par des faubourgs. Les remparts démantelés ont servi d'appui à des maisons, les douves, restées profondes, sont devenues de beaux jardins; au delà, de merveilleuses allées d'arbres enveloppent fossés et ville de leur ombrage épais. Plus heureuse et avisée que d'autres anciennes cités fortes, elle a conservé ses deux principales portes encore toutes pimpantes, flanquées de leurs tourelles à toit aigu — l'une d'elles, dite de Sens, est curieuse par des pavillons carrés reliés au corps de la construction par des arceaux — et une grosse tour, dite de Louis-le-Gros, qui défendait l'entrée du frais vallon du ru Galant.

La rue principale, constituée par la route nationale, est large, bordée de belles habitations en briques crues ou peintes; de hautes cheminées se dressent au-dessus des toits brunis percés de pittoresques lucarnes. Quelques maisons, notamment un hôtel du siècle dernier, ont vraiment grand air. En dehors des portes et de l'église, pas de monuments. Cette dernière est intéressante, mais la façade de la Renaissance est d'un classique exaspérant, étrangement complété par une rose tarabiscotée. L'intérieur, respecté par les embellisseurs, est d'un goût plus pur, les colonnes cannelées, les fines nervures, les vitraux, les clefs de voûte des chapelles, une belle mise au tombeau méritent l'attention.

A côté de l'église une jolie fontaine est édifiée en l'honneur de bienfaiteurs de Villeneuve : M. et Mme Briard. Une statue, personnifiant sans doute la cité, est l'image d'une femme assise tenant d'une main un aviron, de l'autre un panier de vendange. L'allégorie est claire, Villeneuve-sur-Yonne vit par la navigation et la viticulture. Deux médaillons de marbre, représentant M. et Mme Briard, sont incrustés dans le piédestal de cette fontaine qui ne verse d'ailleurs aujourd'hui aucun filet d'eau. Cependant les sources abondent dans les vaux qui entourent Villeneuve. La

plus puissante, celle de Cochepie, a été enlevée par la ville de Paris, un aqueduc la conduit entre Mâlay-le-Vicomte et Sens où elle accroît le débit du canal de la Vanne[1].

Moins riante et moins peuplée[2] que Villeneuve est Saint-Julien-du-Sault, bâtie à l'écart de la rivière, dans un vallon boisé ouvrant en vue des hautes collines que revêt la forêt d'Othe. La ville est blottie au bord de son ruisseau, autour d'une église inachevée dont le chœur, du XIIIe siècle, est digne d'une cathédrale. Une odeur de cuir tanné flotte sur Saint-Julien et semble l'imprégner : il y a ici d'importantes tanneries qui sont, avec la taillanderie et la vigne, les principales industries. Des maisons de bois aux poutrelles apparentes, parfois sculptées, de vieux hôtels, des bâtisses de torchis curieusement charpentées conservent aux rues l'aspect du vieux temps. Tout autour les collines de craie,

1. Mâlay-le-Vicomte et son voisin Mâlay-le-Roy, encore indiqués sous ce nom sur les cartes, sont devenus Mâlay-le-Grand et Mâlay-le-Petit. Nouvel exemple de ces changements inspirés par des animosités politiques et qui détruisent les souvenirs historiques. J'ai déjà signalé un fait semblable dans la 24e série, page 296, à propos de Saint-Gengoux-le-National.

2. Villeneuve-sur-Yonne 4.877 habitants, Saint-Julien-du-Sault 1.805 habitants.

capricieusement plissées et modelées, sont tapissées de vignes alternant avec les bandes et les damiers de céréales jusqu'aux crêtes revêtues de taillis de chêne. Tout cela, grâce à une large échappée vers l'Yonne et les riches collines du pays d'Othe, est d'un charme infini.

---

# XVII

## LA PUISAYE

Le vallon de la Beaulche. — Le pays de l'ocre. — Toucy. — Le champ de bataille de Fontenoy. — Le vallon de la Vrille. — Saint-Fargeau et ses seigneurs. — Bléneau.

Gien. Août.

Le vignoble de l'Auxerrois n'est qu'un îlot au cœur du département de l'Yonne. A l'ouest du chef-lieu les pampres disparaissent pour faire place aux champs de terres profondes, argile mêlée de silex que la charrue retourne avec peine, et complantées d'une infinité de pommiers et de poiriers. Ce caractère, annoncé dès les abords de la ville, s'affirme nettement après la vallée de l'Ouanne, vers les rives du Loing. Le pays, bien nettement déterminé comme la Sologne, la Brenne ou les diverses *champagnes,* et, comme elles, n'ayant pas eu d'existence politique propre, est la Puisaye.

Le chemin de fer d'Auxerre à Gien, celui de Montargis à Clamecy ont ouvert à l'activité cette

région jadis à l'écart, sauf aux abords de la Loire. Mais ces voies ne lui ont pas amené de bien nombreux visiteurs ; cette région naturelle n'offre ni grands paysages, ni villes curieuses, son charme est sévère, il est dû tout entier à la vie rustique, aux vastes bois qui couvrent presque entièrement les plateaux.

Le chemin de fer quitte Auxerre en s'élevant par des rampes et des courbes sur les coteaux qui fournissent les grands vins de la Basse-Bourgogne et offre de larges vues sur un pays ondulé, couvert de vergers et de bois. Au pied de la côte se creuse profondément la petite vallée de la Beaulche et le paysage change aussitôt. D'épaisses haies de chênes étêtés entourent les cultures et des friches assez nombreuses. Des prairies dans les fonds, des châtaigniers, des noyers, des vergers de poiriers et de pommiers à cidre donnent à la contrée, entre la Beaulche et l'Ouanne, un caractère bocager. On pourrait se croire dans quelque campagne reculée du Maine.

Par des courbes, la voie ferrée atteint le faîte, non loin de la gare de Sauilly, dont les quais sont couverts de petits fûts en bois blancs renfermant des ocres. Ici sont les gisements les plus considérables d'argiles ferrugineuses. Tout le

haut massif compris entre le ru de Varennes, l'Ouanne et les sources du Tholon est creusé d'*ocrières* où l'on retire l'argile ; là s'élèvent les *ocreries* où ces argiles, lavées, se déposent par décantation pour être ensuite desséchées et réduites en poudre. Sauilly appartient à la commune de Diges, mais une partie des établissements sont sur celle de Parly.

L'industrie de l'ocre a remplacé celle, plus importante autrefois, de la métallurgie. Comme partout, les minerais de fer trop pauvres, traités au bois, n'ont pu lutter contre les minerais riches fondus à la houille. De grands amas de scories sont la seule trace de la fortune perdue. Les laitiers, réduits en petits morceaux, servent de macadam sur beaucoup de chemins, le ballast des voies ferrées a la même origine.

Sauilly domine la vallée fraîche de l'Ouanne dont les eaux vont gagner le Loing près de Montargis. Le centre d'attraction pour cette contrée est Toucy dont la flèche mince pointe au milieu des arbres. Le chemin de fer dessert cette petite ville, mais le croisement des deux lignes de la Puisaye ne se fait pas dans sa gare, les relations avec Auxerre ne peuvent avoir lieu sans transbordement à la station dite de Toucy-Moulins.

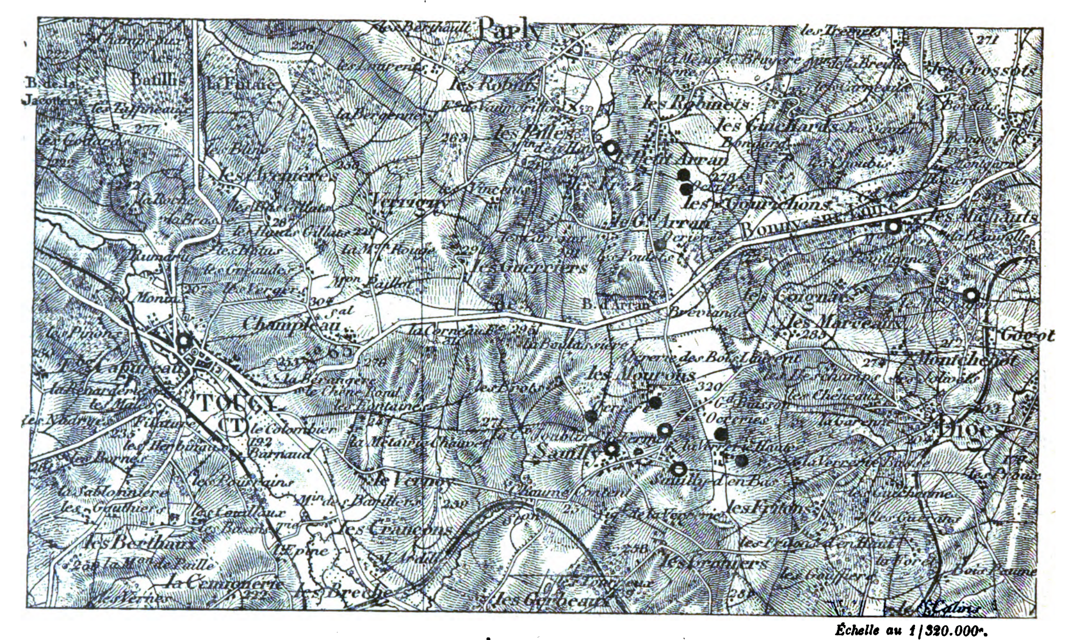
Assise au flanc d'un coteau où monte une avenue sinueuse, curieuse par ses vieilles maisons de bois et les restes d'un château féodal qu'avoisine un vaste château plus moderne, Toucy offre une certaine activité industrielle et fait un commerce important avec la vallée de l'Ouanne et les campagnes de la Puisaye. Elle possède de grandes ocreries[1].

Avec la rive gauche de l'Ouanne commence franchement la Puisaye ; le caractère à demi sylvain du pays s'accentue, les prés et les champs sont entourés de tant d'arbres que les horizons semblent une forêt lointaine. Pas de variété dans le paysage, aucune colline bien dégagée, les villages restent invisibles et pourtant les hameaux sont nombreux.

Ici, sur le plus haut plateau de la Puisaye, entre les sources de l'Ouanne et celles du Loing, se jouèrent un jour les destinées de la France. Le village de Fontenoy, donnant son nom au point de jonction des lignes de Gien et de Clamecy qui auront ensuite un tronçon commun jusqu'à Toucy-Moulins, est le Fontanet où, le 25

1. Au moment où ce livre est mis sous presse, les fabriques d'ocre d'Auxerre, de Toucy, de Sauilly et celles de la région d'Apt (Vaucluse) se fondent en une société anonyme unique.






OCRERIES DE L'AUXERROIS VERS TOUCY

● *Carrières*   ○ *Usines*

juin 841, Louis le Débonnaire livra à ses frères, Louis le Germanique et Charles le Chauve, la sanglante bataille suivie du traité de Verdun par lequel le royaume de France fut séparé de l'empire. Journée effrayante si l'on en croit de vieilles annales : le carnage fut horrible, « tous les guerriers de France, d'Aquitaine, d'Italie et de Bourgogne se tuèrent mutuellement ». D'autres estiment à 100.000 hommes le nombre des morts, le tiers des armées. Michelet s'est élevé contre ces récits, il assure que, dès le premier choc, la lutte prit fin; mais il suffit de voir avec quelle facilité les Normands eurent ensuite raison de la Gaule franque pour admettre que les plus vaillants parmi les siens succombèrent à Fontanet.

L'emplacement exact du champ de bataille a donné lieu à bien des discussions qui n'ont pas pris fin; cependant, en 1860, M. le baron de Havelt fit indiquer le site en élevant un obélisque, haut de dix mètres. Ainsi se perpétue, à Fontenoy, le souvenir de cette journée qui, en détruisant l'œuvre énorme de Charlemagne, faisait naître la rivalité si ardente encore aujourd'hui entre la Germanie et la France.

Le village fameux est déjà en pleine Puisaye, enveloppé dans l'immense hallier. La popula-

tion, peu groupée, habite des fermes isolées, aux grands toits fauves; dans les champs errent en liberté des bandes de porcs, des troupeaux




Échelle au 1/320.000e.

d'oies, d'innombrables volailles. Pour trouver des vues un peu étendues, il faut descendre dans les vallons où les petites villes et les gros bourgs se sont élevés. L'un d'eux, Saint-Sauveur-en-

Puisaye, est dominé par une puissante tour sombre, construite en ce grès ferrugineux qui forme sur bien des points l'ossature de la contrée. Ce donjon du XI[e] siècle, revêtu de lierre, est voisin d'un château du XVII[e] qui a remplacé la forteresse. La ville est en amphithéâtre entre de beaux jardins. Plus bas, un vaste étang, formé par le Loing naissant, accentue le caractère de beauté mélancolique du pays. La rivière, étroite, encombrée de joncs, arrose de belles prairies où paissent des bœufs de race charollaise. Jusqu'aux abords de Saint-Fargeau, c'est une suite de tableaux rustiques. Pas de villages, à peine quelques fermes.

Au sud du Loing, le plateau de Puisaye est une immense étendue de bois où confinent l'Orléanais, la Bourgogne et le Nivernais, et n'ont pas reçu de noms particuliers de forêt. Des vallons solitaires et profonds s'y creusent. L'un d'eux, parcouru par la Vrille, peut être considéré comme le cœur de la région. Là sont Treigny dont l'église, construite dans de grandes proportions, a reçu des habitants le nom de cathédrale de la Puisaye et, dans le département de la Nièvre, Saint-Amant-en-Puisaye, bourg peuplé de ces potiers de grès qui envoient leurs produits au long de la Loire au moyen de bateaux

représentant à peu près seuls la navigation du fleuve[1].

Saint-Fargeau, qui, jusqu'à Montargis, constitue la plus grosse agglomération de la vallée du Loing[2], doit son illustration à la mort tragique de son dernier seigneur, Lepelletier de Saint-Fargeau, dont l'assassinat par le garde du corps Pâris fut un des grands incidents de la Révolution. C'est une vieille petite ville abritée au pied du château énorme, vaste et noirci, qui, de vicissitude en vicissitude, devint le domaine des financiers Crozat et Lepelletier, comme il avait été celui de l'argentier Jacques Cœur. Édifice dont l'histoire, depuis six siècles, est presque celle de la France par le nom de ses possesseurs successifs, tels que Gaston d'Orléans, la Grande Mademoiselle et Lauzun. La terre de Saint-Fargeau avait rang de duché.

Les murailles couleur de suie, les hautes tours, les fossés profonds impriment à ce château un caractère assez rébarbatif du côté de la ville ; sur le parc, où des sources alimentent une belle pièce d'eau avec des îles, l'aspect est modifié par les perspectives des groupes d'arbres et le miroir

1. Sur les potiers de la Puisaye, voyez la 1re série du *Voyage en France*, page 90.

2. 2.033 habitants au centre, 2.579 dans la commune.

éclatant du petit lac. Les deux tours qui flanquent la porte d'entrée donneraient grande allure à cette seigneuriale demeure si elles n'étaient si étrangement coiffées d'espèces de turbans portés sur des colonnettes et surmontées d'un pal !

La tour de l'Horloge, d'une grande élégance, est l'unique monument intéressant de la ville proprement dite ; elle surmonte la seule porte restée debout. Aux flancs du noyau formé par la cité primitive, de larges avenues plantées d'arbres, bordées d'élégantes maisons, forment une jolie ville nouvelle.

Saint-Fargeau a quelques industries, des fabriques de chapeaux, une cimenterie et surtout de grandes scieries où les bois de la Puisaye viennent se transformer en planches, en madriers, en parquets. La gare est animée par cette industrie des bois. Les cotrets de bouleaux, les écorces préparés entre le Loing et la Vrille ont ici leur point d'expédition.

Au-dessous, jusqu'à Montargis, la vallée du Loing s'élargit insensiblement, riante, mais sans grands aspects. Un village, Saint-Privé, arrête un moment l'attention : il groupe ses maisons à pignons élevés autour d'une église dont la haute flèche d'ardoise est flanquée de quatre cloche-

tons. Ici le Loing est saigné par un bief apportant les eaux au canal de Briare.

Sur la rivière, qui actionne une usine, est un autre bourg, Bléneau, célèbre par une bataille où Condé fut vaincu par Turenne. Le lieu s'annonce aimablement par une avenue à travers les prés, mais Bléneau est sans intérêt ; bien longues m'ont paru les trois heures que j'y dus passer avant de trouver un train pour Gien !

---

# XVIII

## LE GÂTINAIS FRANÇAIS

Montereau. — La ville, le port, la fabrique de porcelaine. — Les campagnes du Gâtinais. — Égreville. — Souppes et ses carrières. — Le canal du Loing. — Château-Landon et le vallon du Fusin. — Ferrières-Gâtinais et son église.

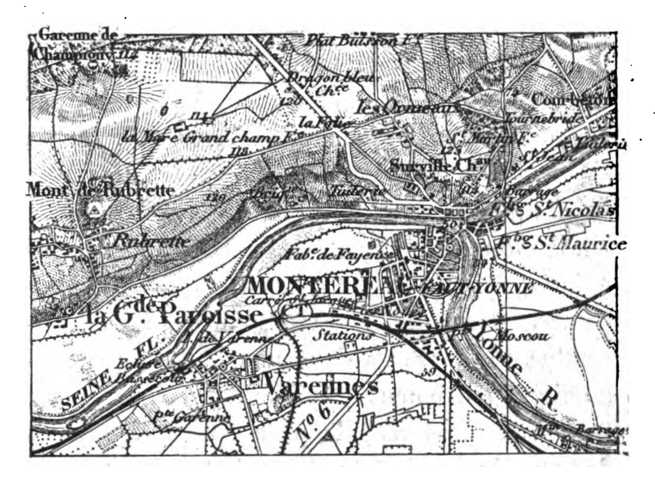
Montargis. Juillet.

VRBS ANTIQUA CONDATE.....

La ville antique du confluent, telle est la devise du blason de Montereau, gravée sur l'humble hôtel de ville de cette cité active qui, par sa situation, dut avoir de tout temps une importance considérable. Des nombreux *condats,* ou *condés,* créés par nos aïeux les Gaulois à la jonction des rivières, bien peu offraient des avantages comparables à cette réunion de deux puissants cours d'eau conduisant au cœur du pays et ouvrant les routes entre le midi, d'où vint la civilisation, et le nord où Paris devait naître.

Malgré les chemins de fer qui en ont fait un des points vitaux de la grande banlieue de Paris,

Montereau semble encore vivre par ses fleuves, c'est vers eux qu'elle sourit plus volontiers. La gare est loin de cette pointe de terre où *fault l'Yonne* dans la Seine, et du pont fameux sur lequel Jean sans Peur fût assassiné, où Napoléon acheva une de ses dernières et inutiles victoires.




De belles avenues mènent de la station à la ville ancienne, à travers des quartiers neufs, grandissant grâce à l'industrie. Malgré le vénérable passé du Condat des Senonais, rien n'éveille d'anciens souvenirs. Comme la plupart des centres des environs de la capitale, c'est une ville de pierre blanche ou de plâtre soigneusement étalé sur les murs de moellons.

La partie intéressante de la ville est le confluent. La Seine et l'Yonne sont d'égale largeur mais le pont n'a que trois arches sur le fleuve, six sur la rivière. En amont, celle-ci a plus d'ampleur et de vie, son flot est autrement animé par la navigation ; jusqu'à Auxerre elle est grande voie de navigation et son rôle est prolongé sur Lyon et la Méditerranée par le canal de Bourgogne débouchant à Laroche, par le canal du Nivernais à partir d'Auxerre. Tandis que la haute Seine, de Marcilly à Montereau, a été fréquentée par 1.110 bateaux transportant 90.080 tonnes, l'Yonne, la même année, en conduisait, entre Laroche et Montereau, 3.058 avec 449.897 tonnes de marchandises. La rivière descendue du Morvan a donc une importance économique autrement considérable que celle du fleuve. A Montereau le port est en Seine, au-dessous du confluent ; il est fort animé[1], mais son outillage est fort rudimentaire : sauf une grue appartenant à la faïencerie, il n'y a pas de moyens mécaniques de manutention.

A la pointe, entre les deux cours d'eau, se dresse la statue équestre de Napoléon, œuvre du comte Pajol, fils de l'un des héros de la jour-

1. Mouvement en 1898 : sorties 29.092 tonnes, entrées 27.770.

née du 18 février 1814. Le sculpteur a représenté filialement son père, le général, chargeant sur les Wurtembergeois et les Autrichiens entassés sur les ponts et les jetant dans les rivières; un autre bas-relief montre l'Empereur prononçant les paroles fameuses : « Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. »

Plus loin, sur le pont de Seine, est l'inscription, souvent citée, rappelant un autre drame dont les suites furent si funestes à la France :

L'AN MIL QUATRE CENS DIX ET NEUF
SUR CE PONT AGENSÉ DE NEUF
FUT MEURTRIT JEHAN DE BOURGOGNE
A MONTEREAU OU FAULT L'YONNE

Sur la rive gauche, l'église offre un beau porche de la Renaissance, malheureusement dégradé et rongé. A l'un des piliers du chœur est suspendu un long glaive où la tradition populaire montre l'épée de Jean sans Peur.

De belles promenades, bordées de quelques maisons élégantes, enveloppent Montereau. A ces mails aboutissent les rues de quartiers neufs dus surtout au développement de l'industrie. La ville possède quelques usines dont une, très considérable, a fait connaître le nom de Monte-

reau dans les villages les plus reculés. C'est la faïencerie d'où sont sorties par milliers les assiettes à dessert, ornées de devises, de rébus, de sujets patriotiques ou amusants, chers encore aux dîneurs de cabarets et aux agapes de famille. Les faïences de Creil et Montereau sont désormais uniquement marquées au nom de la cité du Gâtinais, l'usine-sœur de Creil ayant fermé ses portes[1].

L'usine de Montereau est une des plus anciennes de France, elle remonte à 1719 et, dès 1721, fut appelée manufacture royale. Après la Révolution elle se fusionna avec une autre fabrique créée par des Anglais et s'installa dans un vaste couvent devenu insuffisant pour la grande production actuelle; aussi les accroissements ont-ils été constants. Aujourd'hui la faïencerie occupe 700 ouvriers, dont 200 femmes et jeunes filles, et produit, en assiettes seulement, 650.000 douzaines par mois. Depuis que la faïence dé-

---

1. Sur Creil, voyez la 17e série du *Voyage en France*, chapitre XII. Pour les diverses industries de la faiencerie et porcelaine, voyez notamment les séries : 1re, Gien, pages 90 à 94; — 9e, Poët-Leval et Dieulefit, pages 288-289; — 12e, Moustiers-Sainte-Marie, 204 à 209; — 13e, Vallauris, 307 à 311; — 16e, Oiron, 66 à 68; — 24e, Digoin, 360 à 363.

corée est à la mode et remplace la porcelaine dans bien des ménages, une activité extrême règne à la manufacture; mais, pour résister à la concurrence de l'étranger et, en France, à celle des autres grandes usines comme Gien et Digoin, il faut une ingéniosité sans cesse en éveil. Le public ne s'en tient plus, comme autrefois, à des modèles pour ainsi dire hiératiques; il lui faut sans cesse des types nouveaux. Chaque saison, à Montereau seulement, voit éclore cinq à six modèles, la carte d'échantillons n'en renferme pas moins de 200 !

L'usine trouve autour d'elle une partie des argiles nécessaires; elle en reçoit aussi de Provins et de Villenauxe. Le kaolin qui entre dans la composition des faïences fines est tiré pour partie seulement des carrières du massif central : Limousin, Auvergne ou Bourbonnais; le prix du transport est trop élevé et l'on a avantage à faire venir cette matière première d'Angleterre par la Seine.

L'usine est en voie de transformation constante. De nouveaux fours, semblables à des tunnels, où les pièces sont conduites automatiquement, entrant crues par un bout, sortant cuites au bout de 15 heures, réalisent une énorme amélioration, car l'ancien procédé demandait six

jours de cuisson. Il n'y a jamais d'arrêt. Le directeur, en me guidant à travers les ateliers, me montre le premier four, allumé depuis six mois; il n'a pas cessé de fonctionner.

Le décor est souvent fait par des femmes, mais Montereau a su s'associer d'excellents artistes qui permettent à la manufacture de répondre sans cesse aux goûts changeants du public. Grâce à cela, grâce au perfectionnement du matériel, Montereau, comme ses émules françaises, peut lutter contre la concurrence étrangère. A l'Angleterre, autrefois maîtresse du marché, il faut ajouter aujourd'hui la Hollande, la Belgique et l'Allemagne, qui sont pour les Anglais des rivales dangereuses et contre lesquelles nous avons su pourtant prendre position.

Montereau est pour toute une partie du Gâtinais le centre naturel d'échanges et le point de transit avec Paris. Un chemin de fer à voie étroite la relie à Égreville, gros bourg rural, au cœur d'une riche région agricole dont une autre voie ferrée économique, le reliant à Sens par Chéroy, accroîtra encore le rôle.

Si le pays est riche, il manque un peu de variété. C'est un plateau largement ondulé, semé de petits bois, bosquets réguliers où le gibier se

réfugie. Ces larges horizons rappellent parfois la Beauce. Peu de fermes isolées, les habitations couvrent les rues irrégulières de villages largement étalés. Par contre, les plis du sol, vallées inférieures de l'Orvanne et du Lunain, offrent des sites rendus gracieux par l'abondance des sources. La population s'est portée de préférence au bord de ces cours d'eau que longent sans cesse hameaux et villages enveloppés dans les grands arbres. Sur l'Orvanne, la plus grosse de ces agglomérations, Voulx, est comme une apparition du passé ; elle a gardé son enceinte flanquée de tours et percée de portes[1]. Sur le Lunain, à l'endroit où cette rivière commence à retrouver, par des fontaines — captées par Paris, hélas ! — les eaux infiltrées plus haut dans les gouffres, c'est Lorrez-le-Bocage.

Autant ces vallons sont riants, autant le plateau est sévère et nu. Au cœur de la plaine la plus vaste, la bourgade d'Égreville, dont on n'a cependant pas fait un chef-lieu de canton, forme un centre considérable pour la contrée ; 850 habitants, sur les 1.750 de la commune, y sont groupés et exercent les petites industries et

1. Les vallées de l'Orvanne et du Lunain (Voulx, Chéroy, Lorrez-le-Bocage, etc.) seront plus complètement décrites dans un des volumes consacrés à l'Ile-de-France.

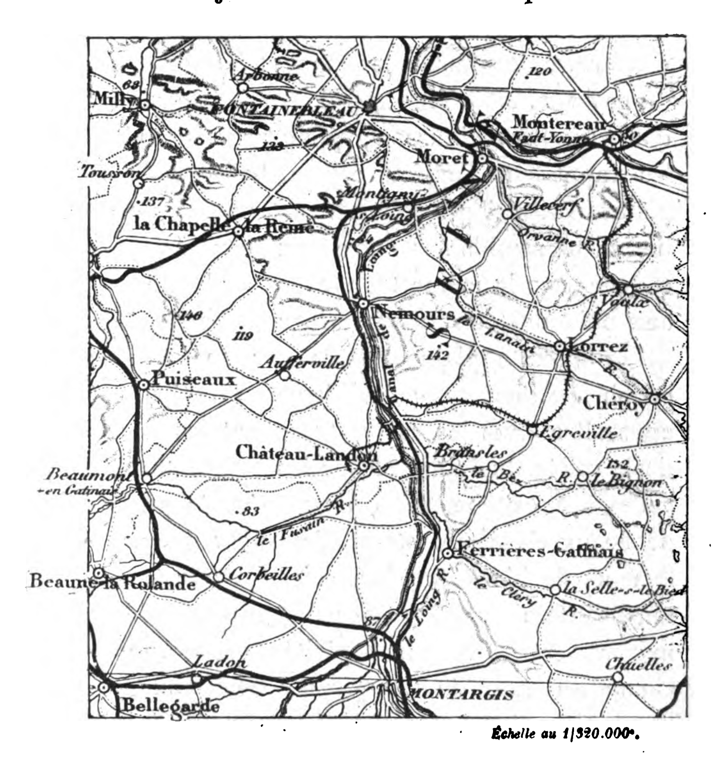
commerces nécessaires à une population disséminée en d'innombrables hameaux ou fermes isolées. Ce fut autrefois une ville forte dont le plan s'est conservé par un boulevard circulaire; le château, qui fut un des plus beaux de l'Ile-de-France, est méconnaissable ; c'est maintenant une belle habitation, de grande allure encore, grâce aux ruines féodales qui l'entourent.

Au cœur d'Égreville se dresse une haute église dont la grosse tour carrée, les pignons aigus surmontant des chapelles latérales, une flèche grêle plantée sur l'abside constituent un curieux décor, avec de vieilles halles en charpentes couvertes d'un immense toit aigu. Cet antique marché est encore fort animé aux jours de réunion, Égreville étant un des points du Gâtinais où le commerce des veaux a le plus d'importance. Pour attirer les producteurs, sollicités par tant d'autres bourgades, la « ville » accorde des primes aux plus beaux animaux amenés sur le marché.

Les maisons basses, à un seul étage, coquettes et propres, révèlent la richesse croissante de cette région dont l'agriculture, en plein progrès, est favorisée par le voisinage de Paris.

La gare de la petite voie ferrée renferme les ateliers de réparation et le matériel. Elle est en

quelque sorte le terminus de la ligne, car les trains parvenus à Égreville ne continuent pas de suite le trajet et laissent tout le temps de visiter



Échelle au 1/320.000e.

le bourg. C'est que ce chemin de fer a surtout pour objet de relier non les points extrêmes, Montereau et Château-Landon, mais de conduire

les voyageurs aux stations du réseau de Lyon : d'un côté Montereau, de l'autre Souppes.

Vers cette dernière, le plateau se poursuit jusqu'à la dépression profonde du Loing. De grandes fermes, des bosquets rompent la monotonie du paysage. Mais en dehors de ces petits groupes d'arbres, pas un buisson; quelques poiriers isolés rappellent l'ancien aspect bocager de la plaine. Les villages sont rares et rendus singulièrement semblables entre eux par les églises conçues sur le même type, avec leur haute tour aux puissants contreforts et leur flèche aiguë.

Toute cette plaine repose sur une épaisse couche de pierre calcaire blanche que l'on voit apparaître dans les ravins frangeant les bords de la vallée du Loing et sur les deux flancs de celle-ci. La roche mise à nu présente parfois de beaux escarpements et d'étranges amoncellements de blocs que l'on croirait œuvre de Titans. Cette pierre, dure, presque comparable au marbre, est activement exploitée, grâce au voisinage du canal du Loing qui permet l'expédition économique. Près du hameau de Fonteneilles, dans un profond ravin, s'ouvrent les premières carrières, le bord est entièrement bouleversé par les fouilles et les amas de déblais. Les carrières ont fait naître des hameaux. Des

pins ont été plantés sur les talus; des pinèdes couvrent le bord du plateau au-dessus de la vallée. Partout, sur les pentes, on voit les ouvertures blanchâtres d'autres exploitations. La longue et belle bourgade de Souppes, allongée sur la grande route, est peuplée d'ouvriers vivant par l'extraction et l'exploitation des pierres.

Ces matériaux de construction sont connus sous le nom de pierres de Château-Landon, du nom de la petite ville voisine; mais Souppes est le grand centre d'extraction comme elle est, par le canal et le chemin de fer, le lieu d'embarquement. Souppes doit à cette situation une importance industrielle que la pittoresque ville voisine n'a pu acquérir. L'agriculture y trouve de précieux débouchés dans une laiterie mécanique et une sucrerie qui compte parmi les plus importantes de France, puisqu'elle livre chaque année 50.000 sacs de sucre au commerce. Une distillerie est annexée à cette dernière usine. Carrières et sucrerie ont fait du port de Souppes le plus important du canal du Loing après celui de Nemours où le sable pour verrerie est l'objet d'un énorme trafic[1]. Souppes, en 1898, a em-

1. Sur un mouvement de 128.000 tonnes en 1898, le port de Nemours avait plus de 105.000 tonnes de sable expédié dans toute la France du Nord, le Centre et la Belgique.



barqué 83.348 tonnes et en a reçu 20.276. Le gros mouvement est dû aux pierres de taille qui entrent dans ces chiffres pour plus de 75.000 tonnes, mais il y a en ce moment une grosse diminution par suite du ralentissement des constructions à Paris. Pendant la période qui a précédé l'Exposition de 1900, il n'y eut pas moins de 800 à 900 ouvriers dans les carrières de Souppes-Château-Landon. Ce nombre a beaucoup diminué[1].

Le port est bien outillé : des voies ferrées le relient aux carrières, des grues permettent l'embarquement, une scierie débite la pierre sur le rivage. La sucrerie a également bordé le quai de rails; des appareils de levage et un chemin de fer aérien complètent cet ensemble et donnent une grande animation aux bords du canal.

Le plateau occidental du Gâtinais tombe à pic sur la rive gauche du Loing et, là aussi, se creuse de carrières. Appartenant à la commune de Château-Landon, elles ont, à juste titre, imposé leur nom à cette pierre architecturale qui a notamment servi à édifier l'Arc de triomphe de l'Étoile à Paris. La ville est sur ce plateau, à une lieue du port de Souppes, au bord du riant vallon du

1. 200 à 300 seulement au commencement de 1901.

Fusin, profondément excavé. Le petit chemin de fer de Montereau y grimpe pour la relier à la gare de Souppes.

La route franchit le Loing clair, abondant, rapide, enserrant de jolies îles, traverse le port et, par une rampe raide, monte dans un ravin rocheux où croissent des pins souffreteux ; plus haut, des carrières sont creusées, les tas de déblais rejetés forment des observatoires sur l'ample paysage du Gâtinais et la vallée du Loing, si verte, bordée de grands rochers. Au couchant, se dresse, superbe, la haute tour de pierre de Château-Landon, aux baies à jours.

Par son site et par ses édifices, la petite ville est une des plus pittoresques de la région de Paris. Jadis les remparts de la cité féodale couronnaient la crête du vallon, les tours et les murailles formaient un superbe tableau guerrier. Le rôle défensif étant fini, des maisons ont remplacé la courtine et se sont parfois installées dans le mur lui-même ; quelques portions conservées, des tours restées debout, les débris de l'église Saint-Ugalde et du prieuré de Saint-André constituent une « fabrique » d'une réelle grandeur.

Au cœur de la ville se dresse l'église Notre-Dame dont la haute tour aux grandes et étroites

ouvertures sans meneaux est d'un effet si étrange. L'édifice construit à l'époque romane n'a gardé de ce temps que de belles portes, la nef a été remaniée quand l'art ogival amena l'arc brisé.

Une petite place en terrasse offre une vue très intéressante et belle sur le vallon, sur sa façade de constructions enclavant les débris de défense et sur les restes de l'abbaye de Saint-Séverin, portés par un mur gigantesque flanqué de contreforts. Ces constructions ont été transformées en asile départemental pour les vieillards, elles achèvent à merveille le majestueux ensemble d'habitations et de ruines. Devant elles s'étend un beau mail.

Çà et là, dans la ville, de vieilles maisons montrent encore des ornements et des formes du passé, la plus curieuse, appelée « hôtel de la Monnaie », offre un pignon très élevé.

Les trains sont rares sur le petit chemin de fer de Château-Landon à Souppes ; aussi, pour gagner Ferrières-Gâtinais, dois-je entreprendre la course à pied; elle paraîtrait courte, car il y a 10 à 11 kilomètres seulement, si le plateau à traverser n'était aussi nu, mais quand le gracieux vallon du Fusin a disparu, c'est la plaine rase ; aussi, au lieu de prendre au plus court, par un

chemin rural, je vais de suite rejoindre la vallée du Loing sous le hameau et le château de Toury. Ici une route longe la rivière : tantôt retenue par des barrages et frémissant sur la roue d'une usine, tantôt errante au sein de prairies plantées de peupliers et d'aulnes. Le canal, sans cesse animé par les bateaux, longe le pied des hauteurs. Les villages sont humbles et de médiocre intérêt, sauf Dordives, assis sur le chemin de César, voie romaine qui conduisait d'Orléans à Sens et franchissait le Loing sur un pont encore utilisé aujourd'hui après avoir été restauré. Là débouche le ruisseau du Bez qui a parcouru une vallée étroite, profonde, dominée, non loin d'Égreville par le château du Bignon, où naquit Mirabeau, et, près de Dordives, par le château du Mez encore flanqué de son donjon.

Un autre cours d'eau, plus abondant, la Cléry, atteint le Loing au-dessous du village de Fontenay, après avoir arrosé un des plis les plus frais du Gâtinais et touché deux cités historiques, Courtenay et Ferrières. Celle-ci est assise au bord de sa petite rivière bordée de tanneries, dans un charmant bassin tapissé de vignes. Ses maisons s'étendent en amphithéâtre au-dessous d'une belle église dont la flèche dentelée domine le paysage. Des rues étroites et montueuses con-

duisent à cet édifice célèbre dans le monde des archéologues par la disposition singulière de sa partie centrale : la croisée de la nef et du transept forme une rotonde portée par d'élégantes colonnes d'où s'élancent des nervures. « Les bas côtés tournants de cet intertransept, dit M. Anthyme-Saint-Paul, sont une disposition unique en France. »

De cela je n'ai rien pu voir. Cette superbe église ne sert pas au culte, elle serait trop vaste pour la population; une chapelle voisine, Sainte-Marie de Bethléem, construction fort simple du XIIe siècle, remaniée au XVIIe, sert d'église paroissiale. Une religieuse, me voyant errer autour des portes de l'ancienne abbatiale, vient aimablement m'informer de cet état de choses et va chercher le sacristain. Mais c'est dimanche, le guide ne peut quitter la messe, l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul reste fermée. Il faut me contenter de la contourner par une porte de ville conduisant à un joli mail planté à l'entrée de la bourgade.

---

# XIX

## LE GÂTINAIS ORLÉANAIS

**La source de la Cléry. — Courtenay. — La vallée de l'Ouanne. Châteaurenard. — La ville, son château, son église et ses ruines. — Les méfaits du phylloxéra. — Sur le plateau du Gâtinais. — L'élevage et l'agriculture. — Châtillon-Coligny. — L'Enfer et le Paradis. — Montargis, ses usines. — Un grand port de canal. — Bellegarde et son château. — Beaune-la-Rolande. — Les coutumes de Lorris.**

**Lorris. Juillet.**

Quand on se rend de Sens à Montargis, le paysage ne tarde pas à se modifier. Quittant l'ample vallée de l'Yonne, enfermant ses cultures et ses prairies entre des collines crayeuses, on s'élève dans un joli vallon où les prés, les bois, les champs, les hameaux font une suite de tableaux heureux, pour atteindre aussitôt le plateau où les bosquets d'arbres, les petites futaies, les guérets complantés de pommiers mettent une grâce rustique. Ce plateau se plisse, un des plis voit naître le Lunain, un autre la Cléry; mais, pendant que le premier cours d'eau va traverser

une région sèche, où l'on trouve rarement des mares, le second creuse son sillon au sein d'un pays où les bois deviennent parfois de grandes sylves, où les eaux s'amassent en étangs. Ce sont les deux Gâtinais, l'un sec et perméable, le Gâtinais oriental ou français, de Nemours, de Moret, de Fontainebleau et de Château-Landon; l'autre le Gâtinais occidental ou Orléanais, étendu sur une partie de l'ancien Sénonais et dont Montargis est le cœur.

La Cléry, qui semblait se diriger au sud, vers l'Ouanne, tourne brusquement à l'ouest et limite à peu près les deux régions. Au coude, comme pour garder la route ouverte par le vallon supérieur, une forteresse féodale avait surgi; à ses pieds une petite cité était née. L'une et l'autre furent assez importantes pour devenir l'apanage d'un fils de Louis le Gros, roi de France, et donner leur nom, Courtenay, à ce rameau royal qui fournit plus tard trois empereurs à l'éphémère empire des croisés à Constantinople. De tout cela il ne reste aucun souvenir; sauf un débris de tour, le château des Courtenay n'a pas laissé de traces, l'église est du XVI[e] siècle, le château actuel de 1774; quand on l'édifia, le dernier Courtenay était mort depuis trente-quatre ans, plus qu'octogénaire. Il n'avait pas

cessé d'être considéré comme prince du sang royal; Saint-Simon raconte, non sans étonnement, une visite de condoléance de Louis XIV au père de ce dernier rejeton d'une famille illustre, le roi voulant témoigner par là qu'il le reconnaissait comme prince de son sang. Une autre branche des Courtenay existe encore en Angleterre : c'est l'illustre famille comtale de Devon.

Courtenay est une très calme petite ville, s'animant aux jours de marché; alors, de toute une grande partie du Gâtinais les paysans amènent les veaux, les volailles et le miel, principales productions du pays.

Au sud de Courtenay, le plateau prend franchement l'aspect bocager. Pas ou presque pas de villages, mais d'innombrables fermes et petits hameaux. Tous les champs, tous les chemins sont bordés de grands poiriers à cidre donnant à la contrée un caractère bien particulier. Beaucoup de bois et de petits étangs complètent l'aspect de cette contrée, fort améliorée depuis quelques années par l'emploi de la marne et les nouvelles méthodes culturales.

Profondément se creuse la vallée de l'Ouanne et les paysages un peu sévères du plateau font place à la grâce molle de ce large couloir au fond

tapissé de prairies, dans lesquelles erre la rivière abondante et claire, entre des pentes gardant encore une partie de leurs vignobles jadis réputés. Le chemin de fer de Montargis à Clamecy, qui se détache à Triguères de la ligne de Sens, apporte la vie à ce joli pays, lumineux à souhait, où les villages s'abritent gaîment, à mi-côte, au pied de la flèche grêle de leur église. Il y a là des chapelles, des ruines, des châteaux qui donnent de l'attrait à la plupart de ces petits centres. Le moins intéressant au point de vue monumental, mais le plus populeux, est le gros bourg de Charny, chef-lieu d'un canton. Dans le vallon solitaire du Branlin se dressent, fières encore, les tours de la forteresse féodale de Malicorne, au nom romantique.

Tout cela est charmant et atteint presque à la grandeur vers Triguères et Châteaurenard. De jolies prairies complantées d'arbres, de grandes cultures, des coteaux tapissés de vignes alternant avec d'étroits pans de verdure douce font un cadre à l'apparition saisissante de Châteaurenard, blotti au pied d'une colline couronnée de remparts et de tours empanachées de lierre ; dans ces ruines, une église au grand comble, à l'élégante flèche d'ardoise est comme enchâssée.

Chose rare, la mignonne cité est digne du pa-

norama offert au passant. On n'a pas ici la déception qui attend si souvent lorsque l'on veut pénétrer dans un de ces décors dignes du moyen âge. Notre époque lui a apporté une beauté nouvelle en l'enveloppant de promenades superbes. Au long du chemin de fer, devant la gare, de belles allées de platanes élancés forment un mail incomparable sur lequel on a installé — note prosaïque — la halle de fer et de briques où se tient le classique marché aux veaux de toute bourgade gâtinaise. L'Ouanne, divisée en bras, entourant des îlots, faisant mouvoir des moulins, est franchie par une longue et étroite chaussée percée de ponceaux, bordée d'un parapet de fer peint en gris bleuâtre et complètement ombragée par l'immense ramure de grands arbres croissant avec vigueur dans les îles verdoyantes. Ces îles et ces arbres font partie d'un parc; au milieu, un château monumental aux assises de briques entouré de communs qui sont des tours massives, se dresse, baigné dans l'eau de larges douves. L'édifice, où le style Louis XIII naissant ne s'est pas complètement dégagé de l'art féodal et du goût de la Renaissance, a été construit par la princesse d'Orange, Louise de Coligny, fille de l'amiral dont les souvenirs planent sur la contrée.

La ville proprement dite est fort simple : un carrefour où s'étoilent quelques rues, une vieille maison de bois et de briques donne du caractère à l'ensemble. Au long des bras de l'Ouanne, se dressent et s'enchevêtrent des constructions pleines de fantaisie, d'irrégularités et d'imprévu ; des appentis, des toits disloqués, des constructions sur pilotis où s'abritent des lavandières, où la vie de ménage s'exerce, font une suite de tableaux amusants et variés.

Un chemin ardu gravit la colline et atteint les ruines, puissantes encore, du château construit par Regnard, ou Renard, comte de Sens. La forteresse, devenue domaine royal, n'a conservé d'intact que sa chapelle, vaste et intéressante construction romane dont on a fait l'église paroissiale. Les tours puissantes, les épaisses murailles de silex revêtues d'un parement en bossage encadrent ce temple dont un des curés, portant le titre de prieur, fut l'historien Anquetil. Une tradition locale veut qu'il ait composé son *Histoire de France* dans une des tours du château, dépendance du presbytère ; mais Anquetil n'habita Châteaurenard que de 1766 aux approches de la Révolution, c'est-à-dire jusqu'à sa nomination comme curé de la Villette, près de Paris. Il entreprit sa plate *Histoire de France*

sous l'Empire, quand il était âgé de quatre-vingts ans. Mais le fécond compilateur n'est pas resté inactif dans sa retraite de Châteaurenard, plusieurs de ses ouvrages, à en juger par leur date, ont dû être écrits dans cette retraite.

Aux abords des ruines on rencontre encore des vignes, mais bien souffreteuses et entrecoupées de petites cultures. Avant le phylloxéra, ces coteaux, bien exposés, possédaient 750 hectares de vignobles; une population nombreuse vivait par leur exploitation. Le fléau fut un désastre, les vignerons allèrent au loin, à Sens, à Montargis, à Paris, accroître la population ouvrière; le nombre des habitants tomba de 2.800 à 2.300. Aujourd'hui on recommence à planter, mais les émigrants ne reviendront pas, ils sont bien perdus pour le travail du sol.

Par contre, la campagne des plateaux et de la vallée est restée active, même elle s'enrichit chaque jour, grâce au progrès agricole. La production des veaux et des volailles est une grosse industrie. Chaque semaine on met en wagons 200 veaux au marché de Châteaurenard (Montargis en embarque 280, et Courtenay 170); c'est par centaines que sont chargés les paniers de poulets, canards ou œufs. Le marnage a commencé cette transformation; non seulement il a rendu

fertiles des terres humides et fortes, mais encore, en apportant la chaux dans le sol, il a détruit les germes des fièvres qui désolaient le Gâtinais. Cet effet du marnage et du chaulage a donné lieu à une intéressante communication de M. Grellet à l'Académie de médecine. Appliqué en 1824 et devenu général en 1840, l'amendement calcaire fit cesser la malaria : depuis cette époque elle n'est plus revenue. On ne saurait attribuer l'amélioration à autre chose, les procédés de culture n'ayant pas varié, l'hygiène ne s'étant pas modifiée, aucun travail de desséchement ou de drainage n'ayant eu lieu. Non seulement la marne a détruit les germes pathogènes dans les terres de culture, mais les apports calcaires ont assaini les mares et les étangs; en outre, une petite oseille sauvage, plaie des jachères, n'apparaît plus.

Cet effet bienfaisant de la marne, ou plutôt de la chaux qu'elle contient, a surtout été étudié entre l'Ouanne et le Loing, où le plateau, très étendu, a tous les caractères palustres et bocagers du Gâtinais occidental. Je viens d'en traverser une partie pour aller visiter l'illustre petite ville de Châtillon-sur-Loing, aujourd'hui nommée Châtillon-Coligny en souvenir du plus fameux de ses seigneurs, l'amiral de Châtillon

ou de Coligny. Certes, ce plateau manque de beautés naturelles, mais il est fort riche au point de vue agricole. La vigne y est rare ; par contre, poiriers et pommiers abondent dans les vastes champs de céréales et de fourrages artificiels. Le cocher qui me conduit parle de son pays avec enthousiasme :

— On nous chante la Beauce ? Qu'est-ce que cela auprès de nous ! Ici, il y a de tout : du bois, du blé, du vin, du cidre, du miel ! Un veau gras de six semaines pèse de 180 à 200 et se vend de 18 à 20 sous le kilo ! Dans notre pays, quand il y a un malheureux, c'est qu'il le veut bien : c'est un feignant !

Et un coup de fouet appliqué au cheval ponctue cette affirmation.

— Cependant, dis-je timidement, on assure que le paysan gâtinais ne craint pas l'auberge et la partie de cartes et laisse la ménagère veiller à la ferme.

— Vieilles histoires ! Il n'y a plus que quelques ouvriers pour aller au cabaret. Chez nous on travaille, on est du syndicat agricole, on lit les livres et les journaux d'agriculture ; voilà à quoi l'on passe son temps !

Diable ! on m'a changé le Gâtinais, c'est une sorte de Salente rustique. Dommage que le

temps me manque pour vérifier le tableau, en entrant dans une de ces grandes fermes où le bétail abonde, ou dans une de ces *manœuvreries* nourrissant à peine deux ou trois vaches sur cinq ou six arpents de terre. Mais, toute part faite à l'enthousiasme de mon guide, il y a du vrai dans ses propos.

Ainsi causant nous roulons dans les campagnes bien cultivées ; voici le vallon où coule, étroit ruisselet, un Aveyron qui ne ressemble guère à celui du Quercy. Le village de la Chapelle-sur-Aveyron montre au passage la jolie porte de son église. Puis l'on voit surgir au loin le donjon de Châtillon, seul reste de la puissante demeure où naquirent les personnages turbulents, tragiques mais grands cependant, de cette famille de Châtillon en qui se résume, avec les Guise leurs ennemis, une des périodes les plus douloureuses de notre histoire. Bientôt la ville est atteinte, un faubourg en pente conduit au bord du Loing dont les bras et le cours d'un petit affluent égaient les quartiers de la calme cité. L'ensemble est aimable, si rien n'arrête longtemps le regard. A côté de la grand'-rue bordée de boutiques s'ouvrent des voies anciennes, rappelant par leurs noms la gloire passée. Châtillon n'a pas sacrifié à la mode qui

consiste à donner des noms d'écrivains illustres que les habitants ne lisent guère, elle a sa rue de Coligny, sa rue d'Andelot, sa rue de Condé, si elle ignore Rousseau, Voltaire et Victor Hugo. Une voie portant le nom de Claude Vignon rappelle ce maître bien français, né ici, dont l'église possède un excellent tableau. Sur la place Becquerel, se dresse la statue du physicien, enfant du pays, dont les titres scientifiques couvrent un des côtés du piédestal, tandis que les combats, auxquels il prit part comme officier du génie, occupent une autre face. Il y a une rue de Mac-Mahon, rare vocable en province!

Quant à Coligny, le plus illustre fils de Châtillon, il n'a qu'un buste. Le col engoncé dans la collerette, la toque sur la tête, le rude amiral huguenot semble plutôt un muguet qu'un chef de parti. L'effigie — donnée par l'État à la ville de Châtillon en 1880, Jules Ferry étant ministre des beaux-arts — se dresse devant une bâtisse décrépite, servant de mairie, sur une petite place où aboutit le boulevard tracé sur l'emplacement des fortifications. De celles-ci il reste encore une porte de ville ouvrant sous une tour transformée en beffroi.

Peu de vieilles maisons intéressantes, sauf, sur la place du Marché et, dans la rue du Para-

dis, deux habitations sombres à haut pignon, donnant le soir un caractère sinistre et inquiétant à cette ruelle étrange et sinueuse. L'une est appelée le Paradis, elle servait de lieu de réunion aux catholiques ; l'autre est nommée l'Enfer, parce que les Châtillon y avaient fait installer le prêche pour les partisans de la Réforme.

Quant au château, en dehors du donjon qui domine une si vaste étendue du Gâtinais, il n'en reste rien. Cependant le décret du Parlement ordonnant, après la Saint-Barthélemy, de niveler le sol, d'y semer du sel, de couper à mi-tronc les arbres du parc, ne fut point exécuté. Mais les Montmorency-Luxembourg, héritiers des ducs de Châtillon, firent en partie abattre la forteresse pour élever un palais plus plaisant et somptueux. La Révolution le jeta bas et, en même temps, la demeure des Montmorency. La bande noire dut faire le reste : dans un *guide* de 1834, je trouve signalée une chapelle avec le tombeau de Coligny ; aujourd'hui, cette sépulture n'est plus : une plaque de marbre sur un mur en indique l'emplacement. Un corps de logis et des terrasses superbes rappellent seuls la magnificence du lieu.

Châtillon n'a pas l'importance commerciale de sa voisine Châteaurenard. Il lui manque une

voie ferrée; le canal, cependant, est utilisé par l'agriculture qui charge sur le port une grande quantité de céréales à destination de Paris et de Corbeil[1]. L'industrie est représentée par une fabrique de draps communs et une fabrique de chaussures.

Au retour, j'ai du Gâtinais une vision plus douce, grâce à un rayon de soleil et au crépuscule prochain. De petits coteaux se dessinent à l'horizon, des filets de fumée bleue s'élèvent au-dessus des fermes amples aux toits moussus ou d'un rouge vif, de blonds essaims d'abeilles se forment autour des ruches; les grands chênes isolés, quelques châtaigniers donnent un aspect majestueux aux vastes glèbes. Sur la route, des gars reviennent d'une foire, très farauds dans une sorte de blouse-veste en serge noire à deux rangées de boutons de nacre éclatante.

La vallée de l'Ouanne, jusqu'à la jonction avec le Loing, au village bien nommé de Conflans, est charmante par la fraîcheur de ses prairies [illegible]alées au pied des coteaux tapissés de vi-

1. Le port eut, en 1898, un mouvement de 4.599 tonnes, tandis que plus haut, à Rogny, au point de partage entre la Loire et le Loing, le port a atteint un trafic de 12.516 tonnes. Mais Rogny est le port d'embarquement des bois de la Puisaye.

gnes ou plantés d'arbres. Le confluent est même un paysage grandiose par l'immensité des horizons entr'ouverts au nord. Les eaux des deux rivières, réunies puis divisées en bras errants, font mouvoir une vaste usine, inattendue en cette contrée éloignée de Lyon : la filature de soie d'Amilly, où l'on fait des fils et des cordonnets. Amilly, chef-lieu d'une vaste commune aux innombrables hameaux, s'étend jusqu'à la forêt et à la ville de Montargis. Sur ce territoire est l'école pratique d'agriculture du Chesnay.

La ville voisine s'est fort développée depuis dix ans; l'industrie, attirée à Montargis par de nombreux chemins de fer et le canal, a dressé de hautes cheminées d'usines dans ce paysage jadis tranquille. La coquette ville elle-même n'offrait guère d'emplacements, mais au nord, entre la forêt, le Loing et le canal, aux confins de la commune de Châlette, toute une cité nouvelle a surgi, maisons ouvrières basses mais élégantes qui se rejoignent peu à peu sur des chemins ruraux transformés en rues. Il y avait là, dès 1896, une population de près de 14.000 âmes, et ce chiffre a dû s'accroître encore[1]. La fabrication des chaussures, celle des voitures, la

1. Montargis 11.314, Châlette 2.356.



préparation du caoutchouc, les produits chimiques et les engrais occupent de nombreux ouvriers. Le réseau des chemins de fer rayonne par cinq lignes sur Corbeil et Paris, Moret et Paris, Sens, Clamecy, le Bourbonnais et Orléans; il se relie au canal, doté de trois ports devenus centres de répartition pour la région; c'est un véritable marché au charbon que se disputent les mines d'Anzin, du Pas-de-Calais et du Centre. Le trafic des quais au charbon, rattachés au chemin de fer par des voies spéciales, augmente sans cesse; il s'est élevé à 66.195 tonnes en 1898. Trois entrepôts ont été organisés par les mines. Les rails qui courent au long d'un des ports constituent la *voie maritime;* cet embranchement a donné lieu à un mouvement de 40.000 tonnes.

La même année, les matériaux de construction représentaient un tonnage de 36.399; les engrais et amendements, 28.167; les bois, 2.922, en forte décroissance. Enfin, la fabrique de produits chimiques de Saint-Gobain se sert du port pour répartir les pyrites de Sain-Bel[1] sur le réseau des voies navigables. En outre, l'usine emploie une grande partie de ce minerai. Des

1. 7[e] série du *Voyage en France*, chapitre XVI.

grues, des hangars, tout un outillage très complet desservent ce remarquable port intérieur dont le mouvement ne cesse de s'accroître et atteignit 162.579 tonnes en 1898. La transformation du canal de Briare et du canal latéral à la Loire ont donc été pour Montargis une source puissante d'activité.

Les chemins de fer en font d'ailleurs le centre vital du Gâtinais; son marché aux veaux, ses foires aux moutons attirent un grand concours de vendeurs et d'acheteurs, sans pourtant avoir monopolisé les transactions, chaque bourgade voisine ayant conservé ses marchés. Tout à l'heure, en allant à Bellegarde, je voyais le train envahi aux stations par les paysans et les marchands de bétail se rendant au marché hebdomadaire de cette petite ville.

Entre Montargis et Bellegarde, le Gâtinais ne change guère d'aspect, mais chaque butte, chaque ride et même de grands espaces du plateau sont couverts de vignes. Les bords du canal d'Orléans, les alentours de chacun de ces villages que domine la flèche grêle de l'église — telle une aiguille, sont couverts de ceps. Les noyers sont nombreux aussi. Mais bientôt on retrouve le Gâtinais bocager, les bois, les étangs, les fermes

isolées, ici plus pauvres, souvent couvertes en chaumes et entourées des ruches qui sont une des richesses de la contrée. Les murs de pierre font place aux poutrelles et au torchis. Le grand bourg de Ladon, où se livra, le 24 novembre 1870, un des plus sanglants combats de l'armée de la Loire, est ainsi bâti. Là encore, la vigne apparaît ; elle devient très commune vers Bellegarde.

Vue de loin, cette dernière donne l'idée d'une ville importante : un château flanqué de quatre tours à flèche aiguë, d'autres flèches grêles se dressant au-dessus des toits, font illusion. L'entrée est belle, une quadruple rangée de platanes conduit à une rue large, aux maisons très propres, ouverte dans l'axe du château. Celui-ci est de grand aspect encore, ce n'est pourtant qu'un pauvre débris du palais du duc d'Antin, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan. Les superbes communs, les écuries ornées de têtes de chevaux sculptées, les douves, les pavillons annexes, dont un est devenu la mairie, montrent ce que devait être la princière demeure.

L'église, vénérable édifice, possède un porche roman, merveille de grâce robuste. Il y a partout ici de ces monuments religieux dignes d'une visite, l'époque romane y fut riche en

belles œuvres. Les âges suivants ont aussi doté le Gâtinais de monuments précieux. Ainsi, la modeste cité de Beaune-la-Rolande, devenue fameuse par une des batailles de 1870, est groupée autour d'un bel édifice de la Renaissance, œuvre de Charles VII : la nef est d'une admirable élégance, grâce à des colonnes d'où s'élance un faisceau de nervures ; le chœur est au-dessus d'une crypte où deux piliers semblent projeter des gerbes d'autres nervures soutenant la voûte. De nos jours on a complété l'église de Beaune par une merveilleuse flèche mansardée et ajourée.

Ce monument, de vieilles halles, quelques maisons anciennes au long de rues montueuses arrêtent un instant le visiteur dans cette petite ville autrefois forte et qui possède des restes de tours au long d'un boulevard circulaire. De vieux noms de rues : Serpente, de l'Abreuvoir, une enseigne d'hôtel : de la Barbe-Blanche, se montrent à côté de plaques évoquant le souvenir de la lutte : rue du 28 Novembre, du Colonel-Basseries, du Général-Crouzat. Un monument commémoratif de la bataille se dresse à l'une des sorties de Beaune, près de la ligne de chemin de fer en construction qui doit conduire à Étampes et à Pithiviers, dernière section d'une nouvelle voie de Paris à Bourges.

Entre Beaune et Bellegarde le pays se relève légèrement autour de Boiscommun et de Saint-Loup-des-Vignes. Sur ce petit plateau, les hameaux, les fermes, les vergers constituent une zone plus riante que le reste du Gâtinais. Des points élevés la vue est immense sur la plaine où les villages se devinent aux tours puissantes, coiffées d'une flèche mince.

Moins gai est le Gâtinais au sud de Bellegarde; il y a encore beaucoup de fermes isolées, mais elles sont plus écartées, les bois sont souvent des pinèdes décelant un sol plus maigre, les arbres fruitiers sont rares, il y a des espaces marécageux où croissent les joncs; des mares et des étangs moroses miroitent. Çà et là, cependant, quelque site aimable, tel celui de Beauchamp en un pli mollement accusé. Le canal d'Orléans apporte un peu de vie dans la plaine morne où il décrit des zigzags avant de s'engager à travers la forêt.

Au sein de ce paysage, qui devient beau en plein été, quand les riches cultures ondulent autour des fermes, est la vieille cité de Lorris, dominée par la tour majestueuse de son église. Celle-là est ville historique du Gâtinais, sans avoir été le théâtre d'aucun fait important. Mais la charte communale de Lorris fut le modèle de

titres qui consacraient l'autonomie municipale de près de cent paroisses. De même les *coutumes* de cette ville royale étaient en quelque sorte le code judiciaire du moyen âge; elles prescrivaient le combat à l'épée pour les gentilshommes, la lutte à coups de poings pour les manants. Le juge ne faisait que confirmer la raison du plus fort :

C'est un proverbe et commun ris,
Qu'à la coutume de Lorris,
Quoi qu'on ayt juste demande,
Le battu paye l'amende,

disait-on à l'époque où fleurissait, près du château que les rois habitèrent souvent, Jehan de Lorris, qui commença le *Roman de la Rose*.

Sauf sa belle église et l'hôtel de ville, édifice bien plus récent, Lorris n'a rien conservé de ce passé. Ses *coutumes* elles-mêmes sont bien oubliées par la population vivant du commerce des bois de la forêt et, surtout, du commerce des bestiaux, fortune du Gâtinais qui finit ici à la lisière de l'énorme forêt d'Orléans.

---

# XX

## ENTRE SOLOGNE ET GÂTINAIS

Notre-Dame-de-Cléry. — La Sologne depuis dix ans. — Jargeau. — Les fleurs artificielles. — Châteauneuf-sur-Loire. — Une relique d'architecture : Germigny-des-Prés. — La ville morte de Saint-Benoît-sur-Loire. — L'abbaye et l'Église. — Sully-sur-Loire.

Sully-sur-Loire. Novembre.

J'étais venu hier coucher à Orléans. Et le désir m'a pris de revoir Cléry, la longue bourgade dont la Madone, Notre-Dame-de-Cléry, fut la plus vénérée des Notre-Dame à laquelle se vouait Louis XI. Cléry possède encore le tombeau de ce roi astucieux et rude.

Après tant de siècles de gloire, Cléry est tombée dans l'oubli. Les grandes voies modernes de communication la laissent à l'écart; pour s'y rendre, il faut prendre une antique patache venant d'Orléans par Saint-Mesmin ou venir à pied de la gare de Meung-sur-Loire; j'ai suivi ce dernier itinéraire. Après la traversée de la Loire sur un pont de quatre travées, le chemin parcourt le fertile val de Loire, plaine d'alluvions où les

vignes, les aspergières, les cultures de pommes de terre surtout révèlent la richesse du sol; ces tubercules donnent lieu à un mouvement considérable; à certaines époques, ils remplissent des files de wagons dans la gare de Meung.

Au fond, sur une ride du sol, rebord du plateau de la Sologne, on voit peu à peu grandir Cléry ; l'église, sans tour et sans flèche, se montre comme un vaisseau énorme, telle une cathédrale. Enfin voici le bourg, très étendu, bâti sur les bords de la grande route, formant une rue large et propre ; les constructions n'ont rien d'archaïque, mais la basilique superbe donne du caractère à cette voie banale. Œuvre des premiers temps de la Renaissance, Notre-Dame de Cléry n'a pas la majesté superbe de l'époque ogivale dont elle s'inspire encore. Elle est d'ailleurs trop blanche et la lumière n'est pas atténuée par les vitraux. Cela est d'une splendeur correcte et froide et n'impose pas le recueillement. Pourtant, l'histoire entière du pays eut ici son reflet. Une inscription rappelle le nom des pèlerins illustres qui sont venus invoquer la bonne Dame. En dehors de Louis XI, figurent notamment Dunois, Jeanne d'Arc, Charles-Quint et Mazarin. La maréchale de Mac-Mahon clôt la liste à la date de 1894.

Cléry confine à la Sologne, le coteau même où s'allonge le bourg est du val de Loire par ses vignes et ses vergers ; mais sur l'autre versant du vallon de l'Ardoux commencent les terres pauvres et les pinèdes. J'ai voulu parcourir de nouveau ce désert transformé par l'homme et qui est la plus éclatante preuve de l'esprit d'action, des facultés colonisatrices de notre pays. Je ne referai pas le tableau de ces merveilleux efforts et des résultats obtenus. Il serait tel qu'il y a dix ans[1]. Mais les *colons* de Sologne, riches bourgeois, gentilshommes, savants, littérateurs qui se sont pris d'une si belle passion pour la mise en valeur de cette contrée déshéritée, ne se sont pas lassés ; si de nouveaux obstacles sont nés, ils s'efforcent d'en triompher. Le dernier rapport annuel du président du comité central de la Sologne m'en fournit la preuve.

La Sologne était menacée dans sa principale industrie : l'exploitation des bois de pins, par des modifications profondes dans les coutumes de la boulangerie parisienne. Les cotrets, ou falourdes, que les propriétaires avaient réussi à faire adopter de préférence pour le chauffage

---

1. Les chapitres VIII à XI de la 1re série du *Voyage en France* sont consacrés à la Sologne.



des fours, ont vu restreindre leur emploi. Le charbon, le gaz, même le pétrole, à Paris du moins, sont de plus en plus utilisés, au point que le cent de cotrets, c'est-à-dire 5 stères 70, se vend 10 à 15 fr. de moins que par le passé; 25 à 30 p. 100 sur le bénéfice net. Aussi, en prévision d'une nouvelle baisse, le comité a-t-il cherché des débouchés nouveaux. Un moment on escompta la préparation des fibres de bois, si précieuses pour l'emballage, on y vit le remède; mais le pin des landes s'est trouvé trop résineux et noueux.

Alors on a songé à la pâte à papier. Là encore la nature du bois offrait des entraves à la production illimitée. Cependant, un industriel a monté une usine à Salbris; il est parvenu, sinon à fabriquer du papier blanc, du moins à produire une sorte de papier-carton pour emballage. D'ailleurs, la science n'a pas dit son dernier mot, il deviendra facile un jour d'éliminer toute la résine et d'obtenir des pâtes aussi pures que celles des sapins et des bois blancs; ce jour-là verra un merveilleux essor de la Sologne.

En attendant, la production des étais de mine permet les meilleures espérances. Commencée timidement en 1895, elle est aujourd'hui en voie de grande prospérité. Les mines du Nord ont

obtenu des propriétaires une attention sévère pour la régularité de longueur et de grosseur; le directeur des mines de Courrières est venu sur place étudier les moyens de transformer en poteaux de mines les millions de pins parvenus à l'âge adulte après le grand effort de reconstitution qui suivit la gelée de 1879-1880. Les chemins de fer ont accordé des réductions de tarifs et, dès maintenant, un courant régulier s'est établi vers le Nord et le Pas-de-Calais. On peut évaluer de 8.000 à 10.000 tonnes la quantité d'étais envoyés dans cette direction.

Cette recherche constante des débouchés est d'autant plus remarquable que les propriétaires des domaines solognots n'étaient pas préparés par leur passé à devenir sylviculteurs, agronomes et négociants.

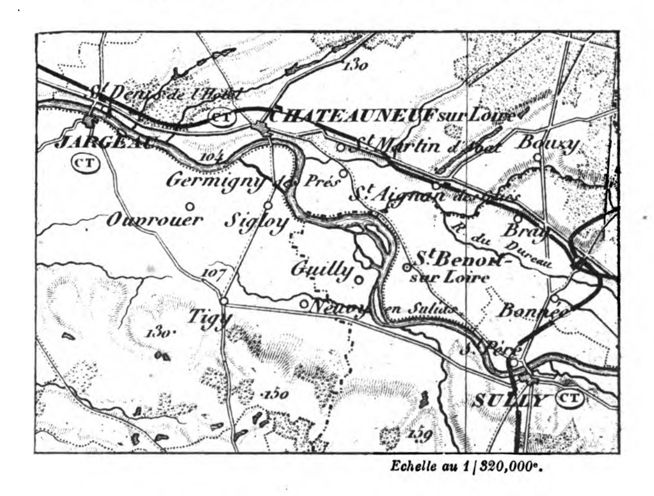
En amont d'Orléans la Sologne ne serre pas d'aussi près le rivage de la Loire. La rive gauche du fleuve est une plaine admirablement cultivée jusqu'au pied de l'espèce de terrasse qui, de Sully à la source du Loiret, porte le plateau. La rive droite, au contraire, est assez maigre et pauvre, constituée par les *essarts* au détriment de la forêt d'Orléans. Peu d'agglomérations, mais des fermes isolées, très clairsemées au nord, ex-

traordinairement denses au sud. Sauf le gros bourg de Tigy, assis au pied de la terrasse solognote, à une croisée de routes, les centres sont au bord même de la Loire. Le plus illustre, Saint-Benoît, semble achever sa lente agonie ; les autres, Jargeau, Châteauneuf, Sully, sont vivants encore, grâce à leur situation à des points de passage sur les routes, les voies ferrées et le fleuve.

Dans mes premières excursions j'avais délaissé cette partie du val, comptant visiter Jargeau au moment de sa foire d'octobre, dite foire aux chats — abréviation de châtaignes. — Puis octobre passa et bien d'autres octobres encore. Par une journée sans rumeurs, je suis enfin venu parcourir la calme bourgade dont toute la renommée est due pour nous, gens d'autres provinces, à une des belles victoires de Jeanne d'Arc. Aux yeux des populations du Gâtinais et de la Sologne, les andouilles de Jargeau sont une illustration plus grande, paraît-il.

On accède à la ville par Saint-Denis-de-l'Hôtel, où se trouve la gare. Ce village occupe les deux côtés de la grande route et la haute levée de la Loire d'où il contemple le fleuve large, mais indigent, plus étendu par ses bancs de sable que par le miroir des eaux. Un pont suspendu

aux lourds pylônes arrondis conduit à Jargeau dissimulée derrière la haute muraille d'une digue surgissant au-dessus d'une laisse de sable. Le paysage, contemplé du pont, est d'une majesté mélancolique, presque sauvage à cause des eaux




Echelle au 1/320,000e.

errantes. Le détail caractéristique est un grand moulin à vent, caisse carrée portée sur son pivot.

A l'entrée s'ouvre le boulevard Jeanne-d'Arc conduisant à la place du Martroy, sur laquelle, depuis 1898, se dresse une statue de l'héroïne. La vaillante fille, tenant son étendard à la main, semble pousser le cri de guerre qui retentit ici même aux oreilles des Anglais épouvantés. L'é-

glise, où Jeanne vint sans doute prier, est un édifice remontant à l'époque romane; des transformations successives l'ont bien défigurée; une lourde tour la domine.

Ce nom de Jargeau est une déformation du mot *Gergovia,* porté par une cité gauloise moins fameuse que son homonyme arverne. La ville n'a rien gardé de ce lointain passé. Elle est bien entretenue, ses édifices publics sont propres, les marchés se tiennent dans de belles halles. Une industrie charmante, celle des fleurs artificielles, y a pris racine : 250 ouvrières travaillent dans ses ateliers, Jargeau, ne pouvant fournir tant de diligentes abeilles, a dû faire appel aux environs; des trains ouvriers lui amènent chaque matin de Châteauneuf des femmes et des jeunes filles.

Entre les deux villes il y a deux lieues à peine par la grande route qui traverse Saint-Denis-de-l'Hôtel. La partie haute de ce village a vue sur un site solennel : fleuve aux immenses grèves, pont aux lignes sobres, Jargeau aux toits fauves pressés au pied de sa tour. Au delà s'étend, presque sans fin, la plaine du val de Loire, dans laquelle pointent des clochers et tournent les grandes ailes des moulins à vent. L'église de Saint-Denis,

qui domine ces amples horizons fermés par des collines que bleuit l'éloignement, n'a aucun intérêt ; la municipalité a tenu pourtant à la doter d'une inscription : on a soigneusement étalé une couche de plâtre pour mettre le nom et la devise de la République. Beaucoup de fleurs dans le village, chaque maison est entourée de dahlias, de chrysanthèmes et d'œillets.

La population est composée de vignerons ; d'ici à Orléans, ce n'est qu'un vignoble, admirablement soigné, borné au nord par les pinèdes de la forêt. J'avais gardé un singulier souvenir d'une traversée en février, quand les échalas épointés à neuf et disposés en pyramides reposant sur leurs pointes au moyen de deux échalas croisés, donnent par la perspective l'impression d'un immense bivac de tentes, hérissé de baïonnettes.

Jusqu'à Châteauneuf on rencontre de belles campagnes entremêlées de parties maigres couvertes de bois de pins. Les vignes sont assez nombreuses, mais, là aussi, le phylloxéra a fait son œuvre et l'on doit avoir recours aux plants américains. La ville est un gros centre rural, le plus populeux du val de Loire entre Gien et Orléans. Les restes d'un fastueux château, construit sous Louis XV par un Phelypeaux, duc de la

Vrillière, ont grande allure encore; les fossés, les terrasses montrent ce que devait être la superbe demeure. Châteauneuf était le domaine de cette famille Phelypeaux, devenue ducale; l'église renferme le tombeau de son premier grand personnage, le marquis de la Vrillière, ministre de Louis XIV. L'allégorie et le costume du temps sont d'un étrange effet. Le ministre en perruque, robe et manteau de cour, est invité par un ange à monter au ciel. Deux squelettes, placés en cariatide, soutiennent l'édicule. Il ne reste sans doute aucun descendant des La Vrillière, car un tronc, voisin de cette belle œuvre de sculpture, sollicite des aumônes pour l'entretien du monument.

Centre rural, Châteauneuf est en même temps un petit centre industriel. Outre une grande corderie, il renferme les ateliers de M. Arnodin, à qui l'on doit un grand nombre de ponts suspendus et qui a doté récemment plusieurs villes, notamment Rochefort, Rouen et Bizerte, de *ponts transbordeurs* permettant de franchir les fleuves à marée et les détroits sans gêner la navigation des grands navires. Ces curieux moyens de transport sortent des ateliers de Châteauneuf en pièces détachées.

Un bourg voisin, Saint-Benoît, est très visité

par les archéologues pour la splendide église de son ancienne abbaye. Le chemin qui y conduit est bordé de moulins à vent, l'un d'eux présente une combinaison bizarre mais pratique : une machine à vapeur met l'outillage en mouvement si le vent vient à manquer. Un instant on longe la Loire, décrivant ici un grand coude d'un effet majestueux, et l'on pénètre de nouveau dans les terres plates du val, sillonnées de lents ruisseaux. Une bonne femme, à l'air harassé, assise sur une borne, à côté d'une grande hotte pleine de feuilles de platane, me demande de lui aider à charger son fardeau. J'en profite pour l'interroger sur l'usage auquel ces feuilles sont destinées. Elles vont servir de litière à ces fromages onctueux et gras appelés *olivets,* du nom de la petite ville faubourg d'Orléans, bien qu'ils ne s'y fabriquent guère; le grand centre de production est ici, autour de Châteauneuf.

J'ai quitté la grand'route pour traverser Germigny-des-Prés, très petit hameau, mais lieu de pèlerinage pour les architectes et les savants, à cause de son église construite au temps de Charlemagne par Théodulphe, le grand évêque d'Orléans, qui fut l'ami du puissant empereur et l'une des lumières de ces barbares époques.

En réalité, il ne reste presque rien de l'édifice

primitif. Mille ans d'existence, les guerres, les crues de la Loire, la lente désagrégation des matériaux l'avaient amené à un tel état, qu'un effondrement était inévitable ; on décida une restauration ; celle-ci s'est transformée en reconstruction totale sur les plans soigneusement relevés. Sauf la mosaïque, qui a fait la célébrité de l'œuvre de Théodulphe, et un ou deux motifs de sculpture, tout est neuf. Le précieux temple était bien plus exigu que l'église actuelle : c'était un carré ayant une abside sur chaque face. Dans la reconstruction, un des côtés a disparu pour faire place à une nef qui accroît l'étendue de l'église et lui permet d'abriter la foule des fidèles. Les lignes architecturales sont trop nettes et froides ; ceux qui ont connu la basilique d'autrefois, avec ses incorrections naïves, ne retrouvent plus le charme du vénérable monument. Cependant le plan ancien a été restitué avec tant de scrupule, que l'impression du visiteur reste profonde. En dépit de ceux qui n'estiment un monument que si le temps a mordu sur lui, rongé ses pierres, émoussé ses saillies, l'église de Germigny-des-Prés est une merveille.

L'abside qui abrite l'autel conserve le seul spécimen de mosaïque religieuse ayant résisté en France, du moins dans son intégrité. On

croit que la basilique entière était revêtue de ces petits cubes : on en a recueilli plus de cent kilogrammes au moment de la restauration. Une partie des voûtes était encore recouverte de mosaïques, on put les photographier, mais on ne les a point rétablies.

La partie conservée est assez pauvre d'exécution, mais n'en est pas moins précieuse pour l'art. Jusqu'en 1841 elle avait été dissimulée par du badigeon : un des cent trente mille petits cubes de verre, tombé par hasard, la fit deviner. Il était temps, l'œuvre patiente des artistes de Théodulphe ne tenait plus que par miracle. Il fallut consolider l'abside et, en 1846 enfin, un mosaïste fut appelé d'Italie pour rejointoyer les cubes. Dans la reconstruction de l'église on put laisser en place cette demi-coupole d'émail représentant deux anges penchés sur l'arche d'alliance[1].

Telle est cette église qui attire à Germigny de nombreux visiteurs. Les villages voisins, Saint-Martin-d'Abat et Saint-Aignan, sont au contraire parfaitement insignifiants. Pourtant ce dernier a sa curiosité, c'est l'étang des Planches

1. Je résume les renseignements contenus dans un très intéressant opuscule de M. l'abbé Prévost, curé de Germigny-des-Prés. (Herluison, éditeur à Orléans; en vente au presbytère.)



où, me dit un passant qui me surprend à regarder cette longue et étroite masse d'eau, un curé se serait fait enterrer entre son chien et sa gouvernante. Je n'ai pas le temps de vérifier ce fait; il semble pourtant intéresser davantage les indigènes que les souvenirs du grand saint Théodulphe!

A côté, Saint-Benoît-sur-Loire a gardé de son passé de gloire et de richesse l'église de l'abbaye fameuse de Fleury, devenue Saint-Benoît quand le corps du grand religieux y fut transporté du Mont-Cassin. L'édifice, un des plus vastes, sinon le plus majestueux, que nous ait laissé l'époque romane, apparaît de loin, quand on arrive par les levées de la Loire. L'impression est d'autant plus vive que les campagnes sont plates et que le fleuve, où l'on ne voit guère d'embarcations, sinon les bateaux des pêcheurs et des potiers ambulants de la Puisaye amarrés à quai, est plus solitaire. Le bourg est précédé par les maisons du hameau de Saint-Clément dressant un pignon aigu surmonté d'une cheminée.

Un fossé, reste des vieilles défenses, marque encore de ce côté l'enceinte d'une des plus populeuses villes du moyen âge. Autour de la fa-



meuse abbaye où le monde chrétien accourait, il y eut, dit-on, de 12.000 à 15.000 habitants. Aujourd'hui il y en a 516 d'agglomérés sur les 1.139 de la commune.

On pénètre dans le bourg par la rue Orléanaise. Aucune trace de la splendeur passée dans la grande rue et les ruelles bordées d'habitations basses. Sauf une maison très ornée, défigurée par l'installation d'une boutique, il ne reste pas de vestiges de la richesse d'autrefois ; les bâtiments claustraux ont disparu avec les rares moines ou prêtres qui les occupaient pour l'archevêque de Bourges, devenu abbé de Saint-Benoît. Ce prélat retirait encore de l'abbaye en commende un revenu de 24.000 livres ; cependant l'opulent monastère avait été pillé et dévasté par les guerres de religion ; son propre abbé, Châtillon, frère de Coligny, passé à la Réforme, ayant vendu la châsse de Saint-Benoît !

L'église est donc seule à rappeler ce passé. Sous le toit lourd, écrasé, odieux, s'ouvre un porche superbe, œuvre puissante qui supporte de hautes et belles baies éclairant une salle qui fut sans doute une chapelle. Cette église à deux transepts s'étend sur près de cent mètres de longueur ; elle serait bien belle dans sa vétusté si on ne l'avait encombrée d'objets criards et pein-

turlurés venus de Saint-Sulpice, et si l'on n'avait eu l'idée, au moins baroque, de peindre les orgues ! De ce qui faisait la richesse de l'édifice, il reste le tombeau du roi Philippe le Bel.

Tel est l'état actuel de cette ville illustre, un des foyers de lumière du monde à l'aurore du moyen âge, quand 5.000 élèves peuplaient ses écoles. A peine un village endormi derrière la levée de son fleuve, lui-même abandonné !

Saint-Benoît dépend du canton d'Ouzouer-sur-Loire, mais il est beaucoup moins voisin de ce bourg que de Sully, la petite ville assise au pied du château où le grand Sully vint passer les dernières années de son existence. Il y dicta ses *Économies royales* et les fit imprimer dans une tour transformée par lui en atelier typographique. La ville borde la Loire, en face de Saint-Père, village entouré de beaux jardins maraîchers. C'est une gentille bourgade ayant conservé une tour de défense jalonnant des boulevards, et de vieilles maisons au long de ses rues étroites, encore éclairées par le primitif système de réverbères suspendus au milieu de la chaussée. Une rue un peu plus large se nomme Place du Grand-Sully. L'industrie de la chemiserie a été organisée par un héritier de ce beau nom, M. le comte

de Béthune-Sully[1]. Sa situation à l'une des portes de la Sologne, sur le val de Loire, en fait un marché agricole assez considérable, à en juger par le nombre des magasins de quincaillerie et de boissellerie.

Le château, malgré le lamentable aspect des tours féodales, découronnées et vides, a grand air encore. Dans une de ses cours est la statue de Sully.

De la levée qui préserve l'humble cité des fureurs de la Loire, la vue est ample mais mélancolique : le large fleuve, rempli d'îles de sable fauve, la plaine énorme semée de villages roux et, dans le lointain, la ligne sombre formée par la lisière de l'énorme forêt d'Orléans, la plus vaste de France malgré les défrichements.

---

1. Voyez à ce sujet la 1re série du *Voyage en France*, p. 117.

---



# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, regions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers sont en caractères ordinaires.

Pour le département, se référer à ce nom, à sa place habituelle.

### A

## B

## C

## M

### Q



### R

## S

## Y

# TABLE DES CARTES

# TABLE DES MATIÈRES

## I. — Le seuil de Longpendu



## II. — La vallée de la céramique



## III. — Le Creusot



## IV. — Bibracte et Autun

## X. — Châtillonnais et Duesmois



## XI. — Aux sources de la Seine



## XII. — L'Avallonnais



## XIII. — La Cure et l'Yonne



## XIV. — En Auxerrois

## XV. — Le Tonnerrois



## XVI. — En Sénonais



## XVII. — La Puisaye



## XVIII. — Le Gâtinais français

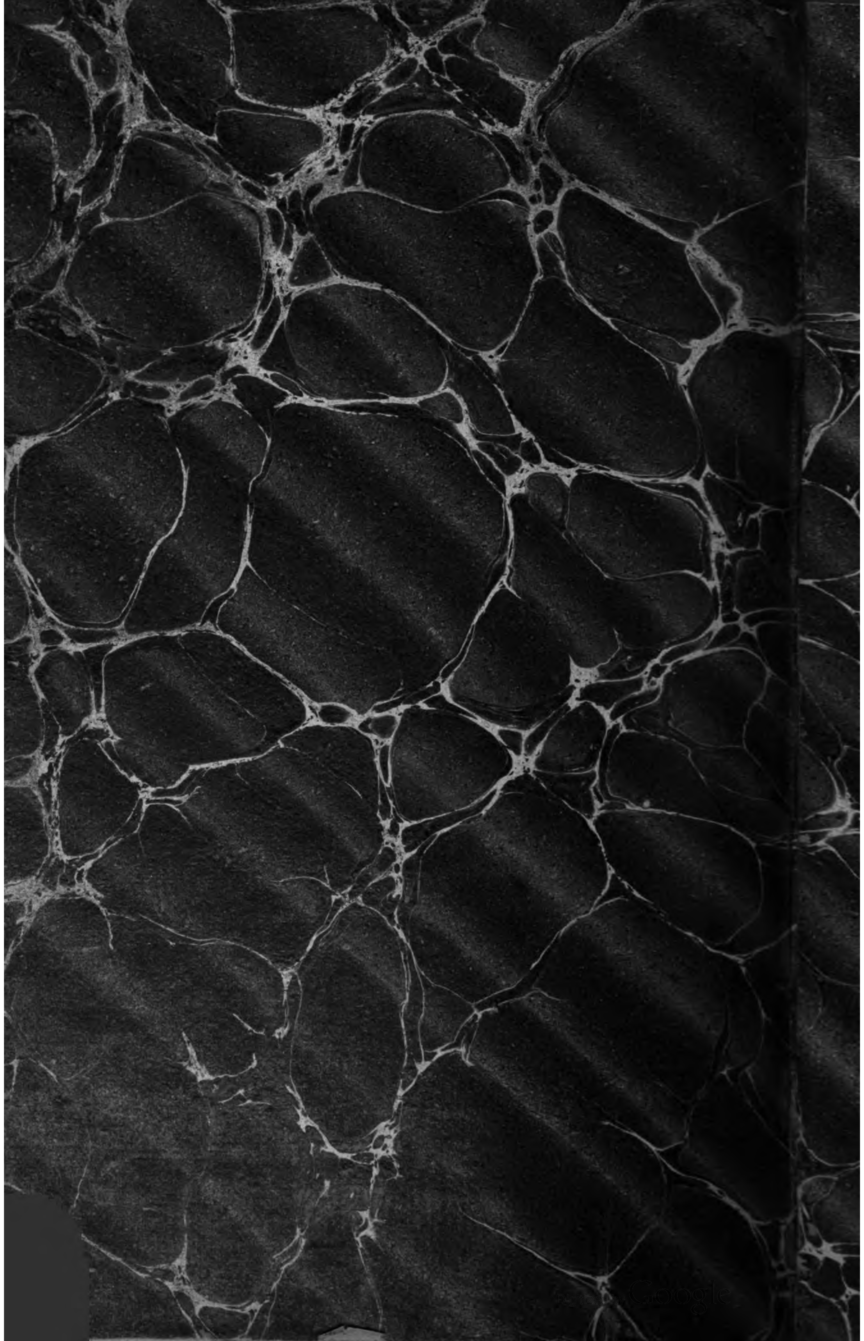


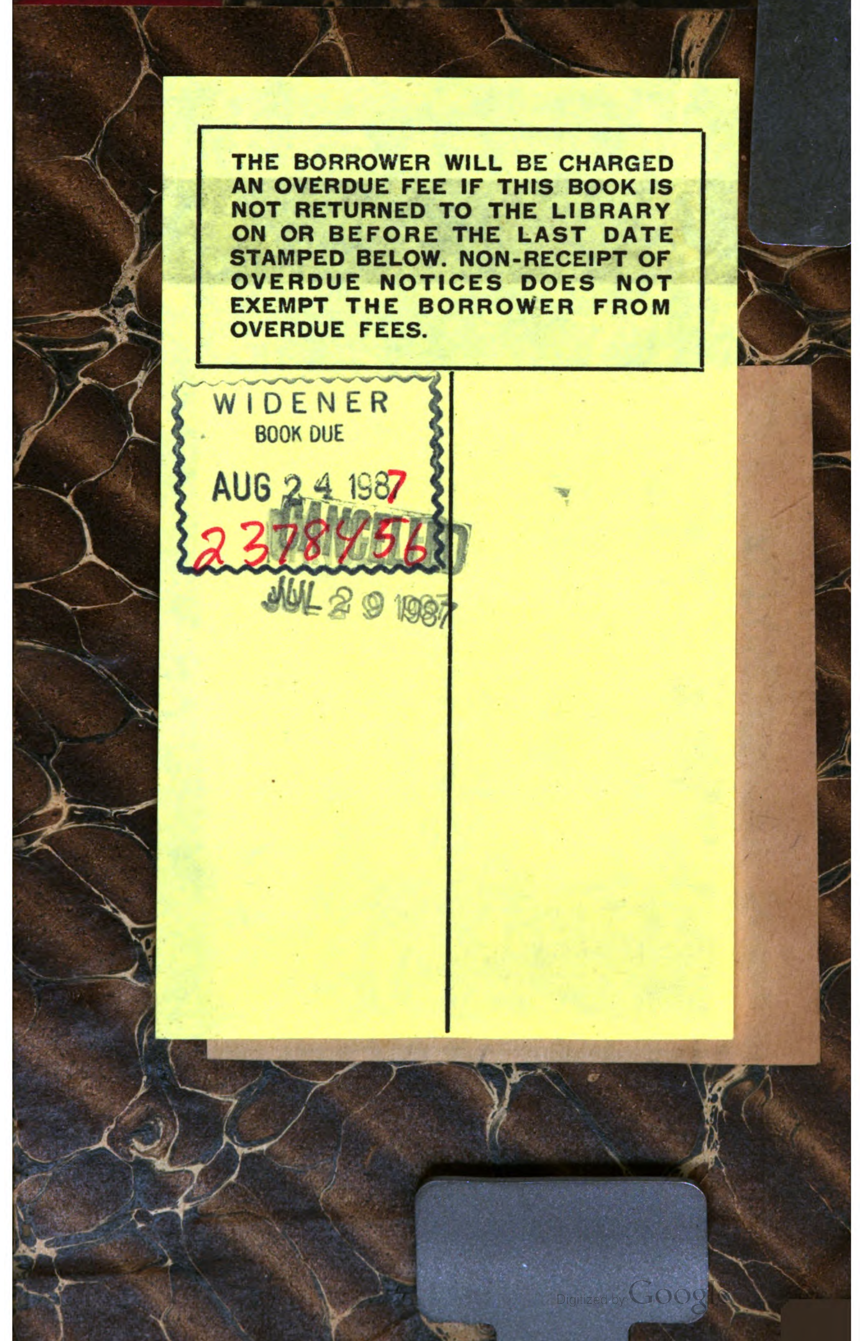
## XIX. — Le Gâtinais orléanais

## XX. — Entre Sologne et Gâtinais

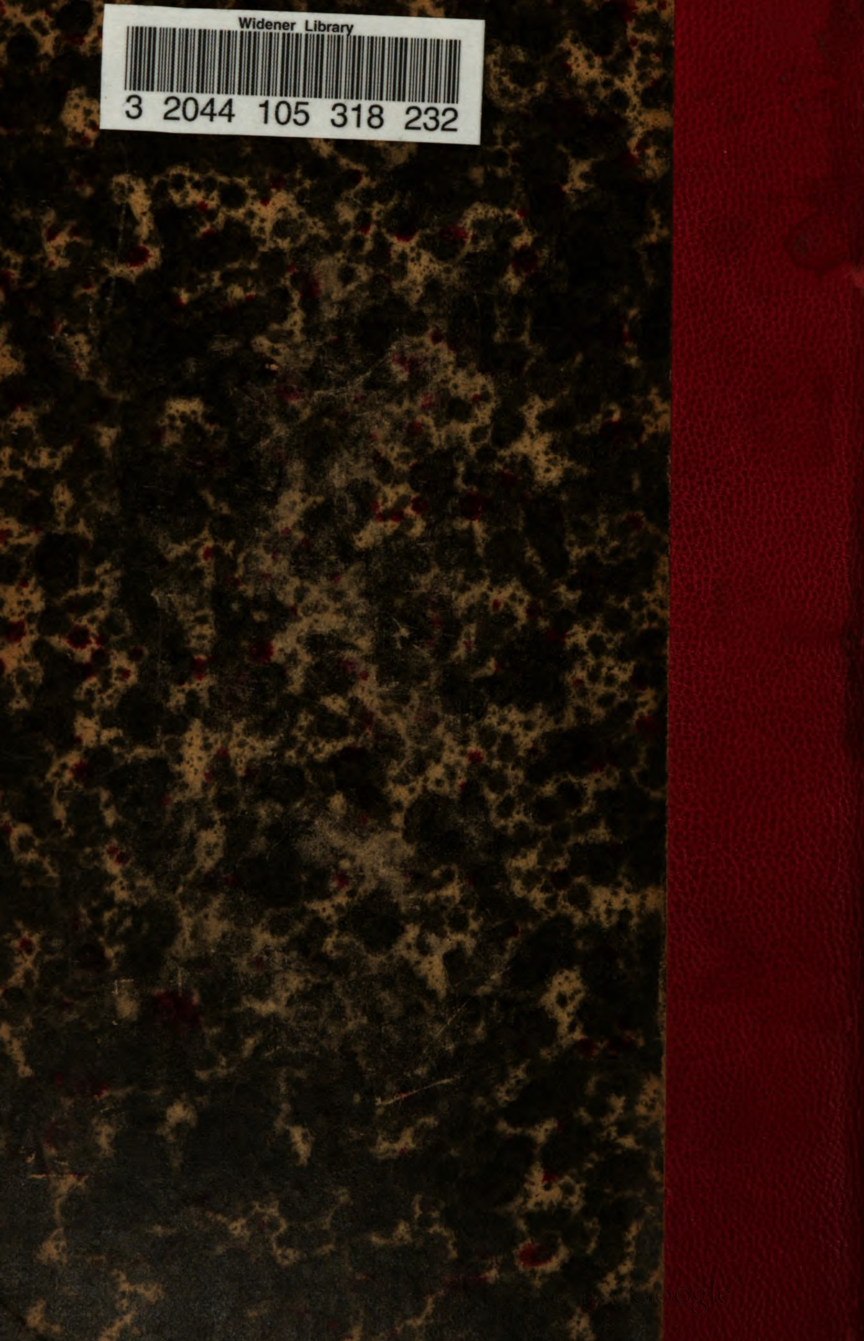


---





THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
BOOK DUE
AUG 24 1987
2378456
JUL 29 1987
Digitized by Google


Widener Library
3 2044 105 318 232